

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME TREIZIEME.



CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME QUATRIEME.

1790.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. D'ALEMBERT.

EPÎTRE I.

A D'ALEMBERT,

Sur ce qu'on avait défendu l'Encyclopédie et brûlé ses ouvrages en France.

Un sénat de Midas, en étole, en soutane,
A proscrit, nous dit-on, vos immortels écrits!
Son imbécillité condamne
Les sages et les beaux esprits.
La superstition, l'erreur et l'ignorance,
Les juges du bon sens seraient-ils à Paris?

Nota. On n'a pu retrouver encore le commencement de cette Correspondance, ni les premières réponses du Roi. Les deux Epîtres que nous plaçons ici, ont précédé les Lettres que nous avons.

Avec quelle fureur, avec quelle impudence,
Ces prêtres de Baal que l'enfer à vomis,
Ont exercé leur violence
Sur l'art de raifonner à leurs arrêts foumis.
Telle parut jadis dans ce jour de ravage
De leurs cruels aïeux la fanguinaire rage,
Quand Paris s'égorgeait, la Saint Barthélemi.
Barbares Vifigoths, qu'ofez-vous entreprendre?
Opprobre de nos jours, votre férocité
Vous empêche donc de comprendre,
Que malgré les complots de votre iniquité, -
La raifon et la vérité
Sont comme le phénix qui renait de fa cendre?
Nonobftant les brouillards qu'exhalaient les erreurs
De vos conciles et fynodes,
Galilée eut raifon; et vos inquifiteurs
N'ont pu par les bûchers, ni les cris des docteurs,
Anéantir les antipodes.
Mais qui vous rend perfécuteurs?
Pourquoi votre rage infenfée,
Par les convulfions de fa fureur preffée,
S'offenfe-t-elle enfin que de favans auteurs,
Organes du bon fens, nous peignent leur penfée?
O comble de forfaits! ô fiècle! ô temps! ô mœurs!
Je laiffe en paix l'amas de vos fonges trompeurs,
De votre fyftême apocryphe:
Le crime vous décèle, indignes impofteurs;
Le vicaire de Dieu, votre premier pontife,
Protége des confpirateurs,
Des monftres Portugais dont les complots perfides
Armaient contre leur Roi des fujets parricides;
L'événement l'attefte, et l'Europe en frémit,

Le ſage qui l'apprend, en ſilence gémit.
Quoi! Rome en ce ſiècle ſervile
Devient le refuge et l'aſile
Du crime qui s'y raffermit!
Un ordre qui d'Ignace a reçu ſa doctrine,
Complote dans ſon ſein le meurtre et la ruine
Des Etats et des citoyens.
Oſez-vous, féroces Chrétiens,
Qui juſqu'au ſanctuaire, au milieu de vos temples, (*)
D'attentats inhumains fourniſſez des exemples,
Calomnier encor la vertu des Païens?
Si vous les accuſez de crimes,
Furent-ils comme vous barbares et cruels?
Songez au nombre de victimes
Dont l'inquiſition a rougi les autels.
Votre Dieu, des ames ſublimes
Exige des vertus, non le ſang des mortels.
Platon dirait voyant vos fêtes triomphales,
Ces innocens menés aux bûchers ſolennels,
Que vous ſacrifiez ces victimes fatales,
A des Déités infernales.
Ah! juſqu'à quand les nations
Souffriront-elles ces ſcandales
Et l'abus des religions?
Voilà, voilà pourquoi ces monſtres à tonſure;
Ces charlatans de l'impoſture,
Défenſeurs criminels des intérêts du ciel,
Sont pleins d'acharnement, de fureur et d'envie
Et contre la raiſon et la philoſophie.
Voilà pourquoi des flots d'amertume et de fiel
Sont répandus ſur votre vie.

(*) L'hoſtie empoiſonnée qu'ils donnèrent à un Empereur: je crois Henri VII.

Ces fourbes, en tremblant dans leur obfcurité,
Craignaient que la raifon d'une vive lumière,
N'éclairant de trop près leur coupable carrière,
Nous décelât la vérité.
Laiffez ramper dans la pouffière
Ces fléaux de l'humanité.
Qu'ils infultent le fage en difant le bréviaire,
Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité;
De leur croaffement la clameur paffagère,
O fage d'Alembert! pour votre efprit auftère,
N'eft qu'un fon frivole, un vain bruit,
Qui fur l'aile des vents fe diffipe et s'enfuit.
Amant de vérités folides, éternelles,
Sans vous embarraffer en d'abfurdes querelles;
Du haut du firmament à vos calculs foumis
Méprifez tous vos ennemis.
Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles,
Vos découvertes immortelles,
Tandis que leur audace ameute des pervers,
Et qu'à fon tribunal l'idiot vous affigne,
Par un fort plus noble et plus digne
Vous éclairerez l'univers.

EPITRE II.

A D'ALEMBERT.

Vous ne le croirez pas, fage Anaxagoras,
Qu'au fiècle où nous vivons, il foit en ces Etats,
Même au fein révéré de notre Académie,
Un ennemi fecret de la Philofophie,
Qui jadis reconnu pour très-mince Aumônier,
Fait métier maintenant de nous calomnier.
Cependant il s'érige en écrivain habile.
Ce bel-efprit pefant, nourri ****,
Soutient que tout penfeur qui regimbe à fon frein,
Que tout bon raifonneur n'eft qu'un franc libertin,
Aux plaifirs adonné, féduit par Épicure,
Qui fuit brutalement l'inftinct de la nature;
Mais qu'il attend le jour de deuil, d'adverfité,
Où ce penfeur hardi triftement alité
Verra de près la mort, qui de fa faux tranchante
Dans fes fens affaiblis portera l'épouvante;
Qu'alors fes goûts charnels fe réduifant à rien,
La peur du vieux Satan le rendra bon chrétien.
Paffe qu'en un fermon un fot ainfi s'exprime,
Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime,
On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.
Faut-il donc me guetter au moment du trépas,
Pour me perfuader que deux fois deux font quatre?
Je le crois en fanté, fans même en rien rabattre;
Mais quand un imbécille, un bavard importun
Soutient effrontément que trois ne valent qu'un,
Je renvoye auffitôt ce zélé fanatique

Aux premiers élémens de ſon arithmétique ;
Ou je lui dis : Monſieur, quelle eſt la penſion
Que le ſynode attache à votre fonction ? . . .
Mille écus . . . Mais, Monſieur, ſi contre votre attente
On vous dit, les voilà ; vous comptez trois cent trente :
Les yeux tout enflammés, frémiſſant de fureur,
Vous vous rûrez d'abord ſur ce mauvais payeur. . .
Diſtinguo, me dit-il, c'eſt un fait ordinaire,
L'autre eſt de notre foi l'ineffable myſtère. . . .
Et garde donc pour toi ton merveilleux ſecret.
Pourquoi le divulguer ? tu n'es qu'un indiſcret,
Qui, l'eſprit tout farci de contes incroyables,
Viens pour des vérités nous débiter des fables.
Crois-tu donc, ſi j'étais malade agoniſant,
Obſédé par malheur d'un cafard inſolent,
Qui me dit qu'en ce jour Jupiter par la tête
Accoucha de Minerve, et qu'en chômant ſa fête,
Je pourrais à l'inſtant recouvrer ma vigueur,
Crois-tu que ce propos m'induirait en erreur ?
Non, ce fourbe y perdrait toute ſon induſtrie.
Le cigne de Léda, * * * *
Jadis ont fait fortune auprès des potentats,
Lorſqu'on était crédule et qu'on ne penſait pas.
Le monde était tombé dans ces temps en ſyncope ;
Maintenant la raiſon, l'eſprit ſe développe ;
Rien n'eſt cru s'il n'eſt pas clairement démontré,
On rejette un verbiage obſcur, mais conſacré,
Aux mots vides de ſens ont ſuccédé des choſes,
Par des effets certains nous remontons aux cauſes,
La nature muette apprit à s'exprimer,
On fut l'interroger, et même l'animer.
Les miracles dès-lors à nos yeux diſparurent,

La vérité régna, les charlatans se turent,
La critique éclairée étourdit les docteurs,
Et partout la raison poursuivit les erreurs.
Non, non, dit mon cafard, c'est par libertinage
Que l'incrédulité prévalut en cet âge....
Eh! quoi donc! grand docteur, connais-tu Spinosa?
Qui jamais de débauche en son temps l'accusa?
Et Bayle, plus profond, qu'un faquin méprisable
Persécuta long-temps d'un zèle charitable,
Nul penchant sensuel ne put le détourner
Du plaisir de penser et de bien raisonner.
Et ce bon empereur, de tous rois le modèle,
Cet homme en tout parfait, le divin Marc-Aurèle,
Penses-tu que ce fût un gros voluptueux,
Un pourceau d'Epicure, un prince crapuleux?
Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale?
O fureur de parti! rage théologale!
C'est toi qui corrompis la probité, les mœurs
De ces fourbes tondus et de leurs sectateurs.
Pour maintenir la foi chancelante et douteuse,
Tout cagot sans rougir aima fraude pieuse;
L'audace osa forger les livres Sibyllins,
La légende s'enfla de faux martyrs chrétiens,
On supposa depuis de fausses décrétales,
Et la religion n'offrit que des scandales.
Faut-il pour appuyer la simple vérité
Qu'un mensonge odieux souille sa pureté?
Jamais Newton, ni Locke en leur philosophie
N'ont mêlé des poisons aux sucs de l'ambroisie;
L'expérience en main ils surent se guider.
Ils prouvent; c'est ainsi qu'il faut persuader.
Mais si l'on en croyait la troupe consacrée,

En ſoutane, en rabat, à tête tonſurée,
Dieu, qu'ils nous ont dépeint tout auſſi méchant qu'eux,
Deviendrait un objet indigne de nos vœux,
Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable ;
Pour aſſouvir ſa rage, il rend l'homme coupable ;
Non content d'exercer ſur lui ſa cruauté,
Il prétend le punir durant l'éternité ;
Si Lucifer ſur nous eût uſurpé l'empire,
Notre condition ne pourrait être pire.
Ce n'eſt point là le Dieu dans mon cœur adoré;
Le mien doit mériter un hommage éclairé.
La terre me l'indique et le ciel me l'annonce;
Un but marqué dans tout, en ſa faveur prononce :
Mon eſtomac digère, et des ſucs nourriſſans
Vont réparer mon être et prolonger mes ans ;
Mon œil eſt fait pour voir, l'oreille pour entendre,
Le pied pour me porter, le bras pour me défendre,
Et ſi j'ai de l'eſprit, celui dont je le tiens,
En doit poſſéder plus que n'en ont les humains.
Qui pourrait me donner ce qu'il n'a pas lui-même ?
Voilà pourquoi j'admets ce mobile ſuprême.
Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts
Ont deviné les lois qui meuvent l'univers;
Les aſtres dans leur cours ont une allure ſtable ;
Comment un pur haſard, inconſtant, variable,
Pourrait-il maintenir ces éternelles lois,
Dont l'art pouſſe et ſuſpend tant de corps à la fois ?
Convenons donc qu'un être intelligent préſide
Au reſſort qui produit ce ſpectacle ſplendide;
Mais ſans le définir mon cœur doit l'adorer.
Sans lui je ne pourrais vivre ni reſpirer :
Donc ce divin moteur eſt bon par excellence;

Au dessus des mortels, à l'abri de l'offense,
Rien ne peut l'exciter à la méchanceté.
Je me suis vu souvent sur les bords du Léthé,
Et j'aurais entendu hurler de près Cerbère,
Si l'enfer n'était pas un être imaginaire.
Dans ce moment fatal où la mort m'apparut,
La peur ne m'a jamais fait payer de tribut;
Recueillant mes esprits, concentré dans moi-même,
Je fus inébranlable, et ferme en mon systéme;
L'erreur que je bravais, étant plein de santé,
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité;
Aucun doute importun ne troubla ma conscience,
Et je fixai la mort d'un œil plein d'assurance.
C'est lorsque notre esprit jouit de sa vigueur
Qu'il faut examiner, sonder la profondeur
Des secrets enfouis au sein de la nature,
Trouver la vérité dans cette nuit obscure,
Peser tout mûrement, avancer à pas lents.
Quand on s'est décidé sur ces points importans,
Rien ne peut plus dès-lors troubler la paix de l'ame.
Mais quoi! déjà ces vers font-ils rugir * * *?
N'entends-je pas les noms des relaps, d'apostats?
Nous sommes à ses yeux plus vils que des forçats:
Je suis un échappé des bancs de ses galères,
Ses droits sur moi sont tels que s'en font les corsaires
Sur ceux que la victoire a rendu leurs captifs.
Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs
Dont l'effort généreux a su briser les chaînes.
Heureux qui délivré de ces lois inhumaines,
De ce joug de l'esprit, mortel à la raison,
Méprise également Satan comme Pluton;
Qui d'un bras vigoureux terrasse le mensonge,

Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe ſe plonge.
Tels ſont mes ſentimens, ô profond d'Alembert !
Et neutre entre Calvin, Ganganelli, Luther,
Je tâche en tolérant leur fougueuſe ſéquelle,
D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle ;
Mais ces ſoins ſont perdus et mes efforts ſont vains,
Un mortel rendrait-il des tigres plus humains ?
Auſſi froid aux ſujets de diſpute et de haine,
Au fanatiſme affreux dont leur mal ſe gangrène,
Qu'exempt des paſſions dont la frivolité
Entraîne à décider avec témérité,
J'ai conſacré mes jours à la philoſophie,
J'admets tous les plaiſirs innocens de la vie,
Et ſachant que dans peu ma courſe va finir,
Je jouis du préſent ſans peur de l'avenir.
Quel eſt après la mort l'épouvantail à craindre !
Serait-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de peindre ?
Et que nos ſots dévots ont depuis adoptés ?
Quittons, quittons l'amas de ces abſurdités :
Penſons comme on penſait dans le ſénat de Rome.
Que lui dit Cicéron, ce Conſul, ce grand homme ?
Rien ne reſte de nous, Meſſieurs, après la mort. "
Mais faut-il s'affliger que tel ſoit notre ſort ?
Si le corps et l'eſprit ſouffrent la même injure,
Je rentre et me confonds au ſein de la nature ;
S'il échappe au trépas un reſte de mon feu,
Je me réfugirai dans les bras de mon Dieu.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 mars.

SIRE,

J'AI trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me faſſe un crime de la reconnaiſſance ; mais dût-il m'en arriver des malheurs, que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un ſentiment plus fort que moi. Je ſupplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles et très-reſpectueux remercîmens pour la belle épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour propre, Sire, en eſt ſi flatté, et à ſi juſte titre, que mes éloges doivent être ſuſpects ; cependant, ma vanité miſe à part, il ne me paraît pas poſſible d'exprimer avec plus de force et de nobleſſe des vérités importantes au genre humain, et malheureuſement trop peu connues de ceux qui devraient en être les plus puiſſans défenſeurs. 1760.

Les circonſtances préſentes, et mon reſpect pour les occupations de V. M., ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puiſſions-nous, Sire, pour le repos de l'humanité, et pour le bien de la philoſophie, qui a ſi grand beſoin de vous, jouir bientôt de cette paix ſi déſirée ! Elle me procurera le ſeul bonheur que je ſouhaite, celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération, et mon attachement inviolable. Cette proſe, Sire, ne vaut pas les vers de V. M. ; mais les ſentimens qu'elle exprime ſont ſimples et vrais comme elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 décembre.

SIRE,

1760. J'AI refpecté, comme je le devais, les grandes et glorieufes occupations de V. M. durant cette campagne ; et c'eft par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnaiffance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porcelaine qu'elle a bien voulu me donner ; je l'ai reçue, Sire, le 15 août, jour dont les généraux Autrichiens, malgré leurs épées bénites, fe fouviendront auffi long-temps que moi. L'ufage le plus digne que je puffe faire d'un pareil préfent, ce ferait de l'employer, Sire, à écrire l'hiftoire de V. M. ; mais cet ouvrage eft réfervé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puiffé-je, Sire, voir arriver bientôt le moment auquel j'afpire, celui de mettre aux pieds de V. M. mes profonds refpects, mon admiration, ma reconnaiffance éternelle, et l'attachement inviolable avec lequel je ferai toute ma vie, etc.

FACÉTIE

AU

SIEUR D'ALEMBERT,

grand géomètre, indigné contre le frivole plaiſir de la poéſie.

A Dittmansdorf, le 3 Août.

1762.

AMANS des filles de mémoire,
Surchargés des lauriers et couverts de la gloire
Qu'Apollon diſtribue à ſes chers favoris,
Abjurez déſormais vos célèbres écrits.
L'oracle des hautes ſciences
Toiſant de ſon compas les accens de vos voix,
A de ſon tribunal prononcé vos ſentences;
Tremblez et reſpectez ſes loix.
Peintre de la nature, harmonieux Homère,
Qui chantes les Troyens et les Grecs et les Dieux,
Agiſſant, combattant, entretenant la guerre
Où périſſent Priam et ſes fils malheureux,
A quoi ſervent ta force et ta noble harmonie,
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de génie
Qui juſques à nos jours ont ravi tes lecteurs?
Un barbare, fameux chez les calculateurs,
Perché ſur un nuage à côté d'Uranie,
Confond tes ſots admirateurs,
Et prétend voir dans ſon grimoire
Que tu n'étais qu'un fablier.

1762.

Au pays des badauds la mode eſt de l'en croire,
Et dût-il te calomnier,
Nos bons Grecs à rabat qui tremblent pour ta gloire;
Sont près de la ſacrifier.
Je vous plains tous les deux, Théocrite et Virgile,
Vous qu'inſpiraient jadis les Grâces et l'Amour,
Quand ils vous dictaient tour à tour,
Sur le ton ſimple de l'idylle,
Ces vers qu'avec plaiſir on relit chaque jour,
Ces tableaux ſi rians d'un aſile champêtre,
Ce ruiſſeau près duquel couchée au pied d'un hêtre
Phyllis careſſe ſes moutons.
Les tendres ſentimens que Lycidas ſent naître
Ne nous font après tout connaître
Que d'amans ingénus les douces paſſions,
Sans un ſeul mot d'algèbre ou de géométrie,
De courbes ou d'équations.
Quelle était vôtre frénéſie?
Il nous faut des calculs et des ſolutions.
O ſublimes eſprits! deſquels la noble audace
D'un vol d'aigle perça le vaſte champ des cieux,
Vous franchîtes l'immenſe eſpace
Qui ſépare à jamais la race
Des enfans des mortels du trône où ſont les Dieux.
Sachez, Pindare, et vous Horace,
Qu'inſenſible à vos chants les plus mélodieux,
La farouche philoſophie
Traite l'enthouſiaſme et l'ode de folie,
Et leurs auteurs de furieux.
Que vous dirai-je? ô tendre Ovide!
Vous dédiâtes l'art d'aimer
A la Divinité de Gnide;

Mais vous ne pûtes préſumer
Que la fécondité d'une Muſe fluide 1762.
Vous ferait des Gaulois un jour méſeſtimer :
Que n'alliez-vous chez eux conſulter un Druide ?
Il vous aurait appris que l'art de les charmer
Conſiſte à renoncer au Dieu qui vous poſſède,
A courir, arpenter ſur les pas d'Archimède.
O ſecret des beaux vers inconnu juſqu'à nous !
Comment s'eſt-il donc fait que tant d'illuſtres fous,
Penſant que leur génie enfantait des merveilles,
Conſacrèrent leurs ſoins, leurs travaux et leurs veilles
A peindre les objets qu'enſerre l'univers,
A toucher, émouvoir, et plaire par leurs vers ?
De ce goût ſuranné l'on abolit la mode.
Un rabbin newtonien réforme notre code ;
Des poudres du calcul au bout de l'occident
Le parnaſſe a vu naître et ſortir ſon tyran.
Tout ſe confond, tout change, il n'eſt rien qu'il conſerve,
Il foule ſous ſes pieds la poétique verve.
Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons :
Plus d'images en vers, ni de comparaiſons ;
Son auſtère rigueur en ferait offenſée,
Et ſa prolixité ſenſiblement bleſſée.
Que déſormais vos vers ſoient durs et décharnés,
D'*a* plus *b* minus *x*, et de calculs ornés.
Au lieu de travailler ſur des ſujets épiques,
Mettez en beaux ſonnets les ſections coniques.
Pour amuſer un roi d'ennuis toujours muni,
Que ſur un vaudeville un des chantres lyriques
Lui détonne au Pont-neuf le calcul infini.
S'il vous faut captiver le cœur d'une maîtreſſe,
Ne lui dépeignez point la peine qui vous preſſe ;

Sans vanter ſon eſprit, ſes charmes, ſes appas,
1762. A toiſer tous ſes traits employez le compas,
De leur proportion comparez la meſure,
Et puis laiſſez errer la vague conjecture,
Vous ferez un ouvrage et phyſique et profond,
En vers, comme en feſaient Muſſchenbrœck et Newton.
Dans des cerveaux brûlés jadis la fable écloſe
Enfanta les vains Dieux de la métamorphoſe,
Improprement donna le nom de Jupiter
A l'eſpace infini qu'on appelle l'éther,
Par Vénus déſigna la féconde nature,
Bacchus était le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaſte, armez-vous de rigueur:
Extirpez tous ces Dieux, fantômes de l'erreur,
Rejettez le ſens clair de leur allégorie,
La vérité voilée eſt à demi flétrie.
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans les roſeaux,
Philoſophe ſolide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.
O l'excellent ſecret de plaire et de charmer!
Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.
Aux hautes régions le voyez-vous paraître,
Au ſourcil refrogné ce ſombre géomètre
Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,
Digne de ſon aride et ſtérile cerveau,
Donner au rimailleur de ces doctes ſornettes
Le titre faſtueux de premier des poëtes ?
Pour acquérir ce nom par de hardis eſſais,
Des algébriques vers ébauchons quelques traits;
Leur charme lèvera le fatal anathème
Que la haute ſcience a lancé contre nous.

En

En faveur de ce théorème
Nous nous concilierons tous. 1762.

THÉORÈME.

Apprenez qu'en tous les triangles,
Si l'on réunit les trois angles,
Ils feront égaux à deux droits.

DÉMONSTRATION.

A la figure en deux endroits
Vous tracerez des parallèles;
Doctement comparez entr'elles
Les différentes fections,
Et au moyen d'équations
Toujours deux angles droit réfulteront d'icelles.

Id quod erat demonftrandum.

LETTRE III.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 Décembre.

SIRE,

J'AI refpecté, fuivant la loi que je me fuis toujours impofée, les occupations de V. M. durant cette campagne; elles ont d'ailleurs été fi brillantes, que je me ferais fait un fcrupule de les troubler, quelque preffé que je fuffe d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreffer. A préfent, Sire, que le maréchal Daun vient de

——— terminer ſes glorieuſes expéditions, ce ſerait à moi
1762. indigne à lui ſuccéder; car le ſort de V. M. eſt d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, Sire, puiſque la fière et redoutable maiſon d'Autriche a la modeſtie de ſe tenir pour battue, l'humble géométrie ne ſera pas plus difficile; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter Mrs. de Bamberg et de Wurzbourg, c'eſt-à-dire de payer, et de ſe taire.

Je n'ai preſque plus d'eſpérance de revoir V. M.; je ne ſais plus quand finira cette guerre affreuſe et deſtructive; je ſais ſeulement, et toute l'Europe le ſait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne reſpire enfin après tant de malheurs; mais puiſque vos ennemis ne ſont point encore las de faire égorger et périr de misère un ſi grand nombre d'hommes, il me ſera du moins permis, à préſent que la maiſon d'Autriche n'eſt plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux; de ſouhaiter à V. M. tous les ſuccès et toute la gloire que méritent ſa grandeur d'ame, ſon courage, ſes talens et ſes travaux; de ſouhaiter ſur-tout que ſa tranquillité et celle de ſes peuples ſoient bientôt aſſurées par une paix durable et glorieuſe, quand même, au grand ſcandale de la géométrie, le traité devrait être en vers.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETRE IV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 Mars

SIRE,

Il m'eſt donc permis de reſpirer enfin, après tant de tourmens et d'inquiètude, et de laiſſer agir en liberté des ſentimens ſi long-temps renfermés et contraints au fond de mon ame. Il m'eſt permis de féliciter V. M. ſur ſes ſuccès et ſur ſa gloire, ſans craindre d'offenſer perſonne, ſans trouble pour le préſent, et ſans frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis ſix ans les mouvemens qui l'ont agitée; la joie que m'ont cauſé ſes victoires (excepté celle de Rosbac, dont V. M. elle-même m'aurait défendu de me réjouir,) et l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ſes malheurs; intérêt d'autant plus grand, que je ſentais ce que ces malheurs pouvaient coûter un jour à mon pays, et que je plaignais la France, ſans oſer même le lui dire! Je ne ſais ſi nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les jéſuites; les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les ſeconds, et nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne;* mais enfin ma patrie reſpire, V. M. eſt tranquille et au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à perſonne. Puiſſiez-vous, Sire, jouir long-temps de cette paix et de cette gloire ſi juſtement acquiſes! Puiſſiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe 1763.

1763. l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre et dans la paix, grand dans la prospérité et encore plus dans l'infortune, au-dessus de l'éloge et de la calomnie!

Avec quel empressement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici faiblement, et ce que mon cœur sent bien mieux! Quelle satisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnaissance, mon profond respect, et mon attachement inviolable! Mais, Sire, je sens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à essuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converser de philosophie et de littérature. J'attendrai donc son loisir et ses ordres pour aller passer quelque temps auprès d'elle. C'est-là, c'est dans ses entretiens que je puiserai les lumières nécessaires pour étendre ces élémens de philosophie auxquels elle a la bonté de s'intéresser. Ce travail exige de l'encouragement, et c'est auprès de vous seul que la philosophie peut en trouver; car elle n'est pas si heureuse que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ses ennemis. Ne croyez point, Sire, qu'elle entende assez mal ses intérêts pour vouloir être en guerre avec vous; et que deviendrait-elle, si elle perdait un appui tel que le vôtre! La géométrie suivra son exemple; elle signera sa paix comme les Autrichiens, et avec plus de plaisir qu'eux; elle se gardera bien sur-tout de vouloir ôter à V. M. *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus; elle sait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, et sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'inſ-

truire et s'éclairer auprès de vous ; elle ira porter à V. M. (sans avoir à craindre le reproche de flatterie) les vœux, l'amour et le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, et qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef et leur modèle. 1763.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 Avril.

SIRE,

Je me rendrai avec empressement à Wésel au premier avis que V. M. me fera donner de son voyage ; et je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne sais pas, si, comme V. M. le prétend, il y a des rois dont *les philosophes se moquent* ; la philosophie, Sire, respecte qui elle doit, estime qui elle peut, et s'en tient là ; mais quand elle pousserait la liberté plus loin, quand elle oserait quelquefois rire en silence aux dépens des maîtres de ce monde, le philosophe Molière dirait à V. M. qu'il y a rois et rois, *comme fagots et fagots* ; et j'ajouterai avec plus de respect, et autant de vérité, que la philosophie me paraîtrait bien peu *philosophe*, si elle avait la bêtise de se moquer d'un Roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre humain la centième partie du bien que V. M. a déjà fait en six semaines

1763. de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, et de votre bienfesance avec attendrissement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots sur *les sottises des poëtes*, que le poëte philosophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg, soit mis par la postérité sur la même ligne que le poëte cardinal qui a fait le traité de Versailles. Il était assez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poésie; vous êtes, Sire, à tous égards, bien propre à les réconcilier ensemble; permettez-moi cependant d'avouer, que si dorénavant la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le secours de la fable, ce ne sera pas quand ils auront à parler de vous.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE VI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 Septembre.

SIRE,

1764. L'OUVRAGE de philosophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de sa part une lettre bien supérieure à mon ouvrage, pleine d'une philosophie qui me remplit d'admiration, et d'une bonté qui me pénètre de reconnaissance. Quelle lettre, Sire! et qu'elle est bien digne du héros et du sage qui l'a écrite, si on en excepte ce qu'elle

renferme de trop flatteur pour moi! elle mériterait d'être fignée d'autant de noms de philofophes, que les archiducs Autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom feul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée et du Portique, et vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier. 1764.

Je me félicite, Sire, de penfer comme V. M. fur la vanité et la futilité de la métaphyfique; un vrai philofophe, ce me femble, ne doit traiter de cette fcience que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre; principalement fur ces grandes queftions, qui, comme dit très-bien V. M., nous importent vraifemblablement fi peu, par la raifon même qu'elles nous tourmentent fi fort en pure perte.

Il n'en eft pas ainfi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en eft plus terre à terre; c'eft une efpèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous confoler et nous amufer dans les ténèbres. Les queftions que V. M. a la bonté de me faire fur l'emploi de l'analyfe et de la métaphyfique dans cette fcience, demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle défire; j'ai déjà jeté fur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plutôt qu'il me fera poffible, fi elles ne me paraiffent pas trop peu dignes de lui être préfentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer, quoique indigne, et avec qui je n'ai rien de commun que de n'ofer manger des fèves, (à la vérité par de meilleures raifons que lui,) ce Pythagore aurait tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de fes écrits Numa, Alexandre, et Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapfodies

1764. vivront plus long-temps que les journaux immortels de ses campagnes ; j'ai lu, je ne sais en quel endroit, que César annonçait la même chose à un philosophe de son temps, dont il n'est rien venu jusqu'à nous, tandis que les commentaires de César, respectés par dix-huit siècles, sont encore lus et admirés de nos jours.

Il est étonnant, Sire, j'en conviens avec regret, que des philosophes, méprisés ou persécutés chez eux, ne cherchent pas d'asile auprès d'un prince fait pour les consoler, pour les protéger, et pour les instruire. V. M. en demande la raison ; c'est que dans le pays que ces philosophes habitent, le climat console de la Sorbonne, et le physique du moral ; c'est que ces philosophes ont une santé faible et des amis ; c'est qu'ils pensent pour leur patrie comme la femme du *médecin malgré lui*, qui aime son mari quoiqu'elle en soit battue, et qui répond assez sottement à ceux qui veulent la séparer de lui : *je veux qu'il me batte.*

Vous mettez, Sire, le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer sur ma santé. Elle se rétablit peu à peu et j'espère qu'elle se conservera par un régime exact, le seul remède auquel j'aie confiance. Toutes les recettes dont j'ai usé d'ailleurs, quoique réputées *stomachiques* ou *stomachales* (car leur nom n'est pas plus assuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien ; mon estomac est de la nature des pédans ; il se révolte contre tout ce qui lui est nouveau, médicamens et nourriture. Si j'avais néanmoins le malheur de ne pouvoir me passer de remèdes, j'essayerais des eaux minérales que V. M. me conseille ; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire se pourra ;

je la regarde comme la sœur presque jumelle de la métaphysique par son incertitude ; et il me semble qu'elle a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines. 1764.

V. M. ne permettra-t-elle de profiter de cette occasion, pour lui offrir mes vœux sincères à l'occasion du mariage prochain de Monseigneur le Prince de Prusse ?

D'une tige en héros féconde
Puissent naître à jamais des fils et des neveux
Qui fassent le bonheur du monde.

Ces fils et ces neveux, Sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à suivre.

Si V. M., qui ne veut point de ministre pour son professeur de belles-lettres, avait moins de répugnance pour la messe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la messe (supposé qu'il la dise) que pour son plaisir, et qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre On dit d'ailleurs tout le bien possible de sa capacité, de son caractère, et de ses mœurs. En cas qu'il pût convenir à V. M., je lui proposerai la place, avec les avantages considérables qui y sont attachés et je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux si le succès répond à mon zèle! Je suis, etc.

LETTRE VII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 novembre (anniversaire de la bataille de Torgau.)

SIRE,

1764. J'AI lu, avec toute l'attention dont je suis capable, l'ouvrage sur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis ; j'y ai trouvé cet esprit de justesse et de lumière qui caractérise ses écrits comme sa conversation. Il me semble néanmoins que V. M. pourrait modifier à quelques égards la supériorité qu'elle donne à Bayle et à Gassendi sur Descartes et sur Leibnitz ; je pense bien comme elle, qu'on ne rend pas assez de justice à Gassendi, qui était un esprit très-éclairé, très-cultivé et très-sage ; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *sans restriction* à Descartes et à Leibnitz ; parce que ni Gassendi ni Bayle n'ont fait dans les sciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractérisent *l'homme de génie* ; au lieu que Descartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, et Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a sans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raisonné que Bayle et Gassendi, en les envisageant seulement comme métaphysiciens ; et en cela je suis absolument de son avis : les deux premiers étaient des esprits créateurs, les deux autres des esprits *excellens* ; mais il n'est pas facile, ce me semble, de règler le rang entre ces deux espèces d'esprits ; et je craindrais d'ailleurs que

V. M. ne s'attirât de nouveau la France et l'Allemagne fur les bras, fi elle paraiffait trop rabaiffer les héros de ces deux nations en philofophie. A l'égard de Mallebranche, je l'abandonne à V. M.; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle et à Gaffendi comme philofophe; il me femble même que c'était moins un grand philofophe qu'un excellent écrivain en philofophie. Il a bien démêlé les erreurs des fens et de l'imagination, mais il y en a fubftitué d'autres; je n'ai jamais vu en lui qu'un affez bon *démoliffeur*, mais un mauvais architecte. 1764.

J'abandonne auffi à V. M. les avocats, les prédicateurs, et tout ce qui leur reffemble; le bavardage du barreau me paraît infupportable, et les déclamations de la chaire bien ridicules.

V. M. fera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclairciffemens qu'elle m'a demandés, et que je compte avoir l'honneur de lui envoyer inceffamment. J'ai fait mon poffible pour répondre à fes défirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne fera pas fa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'eft pas la première fois qu'il eft queftion du fatellite de Vénus, dont V. M. me fait l'honneur de me parler; et sûrement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645, un mathématicien Napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir obfervé quatre fois ce fatellite. En 1672 et en 1686, Caffini affura auffi l'avoir vu; M. Short, de la fociété royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage; enfin il y a trois ans qu'en France plufieurs aftronomes ont cru l'apercevoir : d'autres ont affuré en même temps qu'ils n'y voyaient rien;

1764. V. M. a ignoré cette découverte ou cette vision, parce qu'elle avait alors affaire à d'autres satellites et à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiser en mon nom cette nouvelle planète; je ne suis ni assez grand pour être au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre; et je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque satellite à Mars, je sais bien quel nom je lui destine celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d un satellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste; mais ce Dieu a déjà trop de satellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avait dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne sais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des hérétiques. M. l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour y suppléer par un autre sujet, et pour répondre aux désirs de V. M.; il ne veut envoyer qu'un maître excellent et digne de la place importante que V. M. lui destine: s'il n'était question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasserait pas; mais V. M. ne veut pas et ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer: ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques

mots subſtitués à d'autres, et à quelques retranchemens en très-petit nombre, qui, ce me ſemble, rendront l'ouvrage plus ſerré, ſans lui rien ôter de ſa force. J'ai conſervé d'ailleurs preſque par-tout les penſées et les expreſſions; je n'ai peut-être été que trop ſacrilège en touchant au reſte. 1764.

V. M. me compare aux rois de Perſe, qui cherchent pour ſe faire valoir à ſe dérober aux regards humains; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce ſujet; mais je l'aſſurerai avec la ſincérité qu'elle me connaît, que ſi les princes reſſemblaient à un Roi que j'ai eu le bonheur de voir et d'approcher, la philoſophie entendrait bien mal ſes intérêts en ſe cachant.

Je ſuis avec l'admiration, la reconnaiſſance, l'attachement inviolable et le profond reſpect qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

LETTRE VIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1. Mars

SIRE,

M. Helvétius doit partir inceſſamment pour aller mettre aux pieds de V. M. ſon admiration et ſon profond reſpect: c'eſt un hommage, Sire, que tous les philoſophes vous doivent, et qu'un philoſophe comme lui eſt bien digne de rendre à un prince tel que vous. J'oſe eſpérer que V. M., en connaiſſant ſa perſonne, ajoutera encore à l'idée avantageuſe 1765.

qu'elle avait déjà de ses talens et de ses vertus; l'ac-
1765. cueil qu'il recevera d'elle le consolera des persécutions que lui ont suscité des fanatiques, qui font à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, et qui ont trouvé plus court et plus facile de brûler son livre que d'y répondre.

Je ne suis pas, Sire, dans le cas de dire à monsieur Helvétius ce qu'Ovide disait à ses vers: *vous irez sans moi, et je ne vous porte point envie*; car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté; mais ma santé long-temps dérangée, et encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, et je me plains d'elle avec plus de raison, que Louis XIV dans l'épître de Boileau ne *se plaint de sa grandeur*, qui l'empêche de passer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui est la plus fâcheuse diète à laquelle il m'ait condamné; je suis dans une espèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la Sorbonne, ne doit pas être éternel, et il faudra bien que le mien finisse.

On m'assure que V. M. se porte bien, qu'elle fait des choses admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'est là ma seule consolation; après le bonheur de voir V. M. celui que je désire le plus est de pouvoir mériter son suffrage et son estime.

Je ne connais de M. Lambert qu'un seul ouvrage, qui est bon, mais qui ne me paraît comparable à aucun de ceux de M. Euler; et si ce dernier est à genoux devant M. Lambert, comme V. M. me fait

l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de M. Euler ce qu'on a dit de la Fontaine, *qu'il fut affez bête pour croire qu'Efope et Phèdre avaient plus d'efprit que lui.* Ce n'eft pas que je prétende rien ôter au mérite de M. Lambert, qui doit être très-réel, puifque toute l'académie en juge ainfi; mais il y a dans les fciences plus d'une place honorable, comme il y a, fi on en croit l'évangile, *plufieurs demeures dans la maifon du Père célefte;* et M. Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On affure d'ailleurs qu'il a fait plufieurs excellens ouvrages qui ne me font point parvenus. Je le trouverais encore affez bien partagé, quand il ferait à M. Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Defcartes et Newton font à Bayle, fuivant V. M., ou que Bayle eft à Defcartes et Newton, felon un géomètre de votre connaiffance; ou pour employer une comparaifon qui ne fouffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle et Guftave-Adolphe font à un monarque que je n'ofe nommer. 1765.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. M. Thiebault, le profeffeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, et qui doit actuellement avoir reçu fes ordres. Elle aura sûrement lieu d'en être contente à tous égards. Je fouhaiterais qu'elle le fût de même d'un ouvrage qu'elle recevra bientôt, et dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'était pas trop aifée à dire. C'eft une hiftoire philofophique du défaftre que vient d'éprouver en France la vénérable fociété de Jéfus. J'aurais écrit avec plus d'intérêt et de fatisfaction l'hiftoire de V. M. Ses victoires, fes lois,

1765. ses ouvrages, sont un peu plus dignes de la postérité que l'émigration d'une horde de fanatiques, expulsés par d'autres; mais, Sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre; c'est aux Dieux seuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens encore plus chers à mon cœur, etc.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 Mars.

Je vous dois trois lettres, mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier, les hémorrhoïdes et des humeurs goutteuses m'ont empêché de vous répondre plutôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage sur les hautes sciences, que je trouve admirable, parce que vous avez daigné descendre des régions éthérées pour vous rabaisser jusqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuscrit mon guid'âne, et je me rengorge de comprendre quelque chose aux mystères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous suis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'apercevoir que c'est un garçon sage, et qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ses talens. Je vous envoie en même temps les réglemens de mon académie. Comme le plan en est nouveau, je vous prie de m'en dire votre sentiment avec sincérité.

Nous attendons ici M. Helvétius: selon son livre, le

le plus beau jour de notre connaiſſance ſera le premier; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que ſon ouvrage, qui, quoique rempli d'eſprit, ne m'a ni perſuadé, ni convaincu. A propos de l'hiſtoire de vos jéſuites, dont je vous remercie d'avance, le Pape a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur inſtitut; auſſi-tôt j'en ai fait défendre l'inſinuation dans mes États. O que Calvin me voudrait de bien, s'il pouvait être informé de cette anecdote! Mais ce n'eſt pas pour l'amour de Calvin, c'eſt pour ne point autoriſer encore plus dans le pays une vermine malfeſante, qui tôt ou tard ſubira le ſort qu'elle a eu en France et en Portugal. 1765.

Je vis à préſent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuſe à corriger des vers que j'ai fait dans des temps de troubles: mais meſurer des ſyllabes et clouer une rime au bout, eſt une bien futile occupation en comparaiſon de celles de certains grands génies, qui meſurent la vaſte étendue de l'eſpace. Que voulez-vous? Je vous dirai comme Fontenelle, qu'il faut des hochets pour tout âge. Je ſuis vieux, j'ai des infirmités et les vers me font plaiſir. Ma philoſophie me dit qu'il y a tant de déſagrémens dans le monde et ſi peu de plaiſirs, qu'il faut ſaiſir ces derniers où on les trouve; le grand point eſt d'être heureux, le fût-on en jouant aux poupées; mais on ne l'eſt guère quand l'eſtomac digère mal.

Je vous plains ſincérement de ſouffrir et de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je ſoupçonne qu'il y a quelque opilation dans les viſcères du bas-ventre, et j'opine pour les eaux minérales et apéritives. L'eſtomac eſt dans le

1764. cas des philofophes, on l'accufe fouvent de la faute des autres. Il faut que vous faffiez examiner vos urines, et que vous vous tâtiez fous les côtes, pour vous affurer que le foie eft en bon état; il faut que les médecins obfervent fi le fiel et la bile font leur devoir, en concourant à la digeftion. Il faut que fur les fymptômes, ils s'affurent fi votre méfentère eft en bon état, ou fi le fang eft trop épaiffi; car tous ces détails font néceffaires pour fonder la méthode felon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, et ne vous en déſaccoutumez pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous feul qui fouteniez en ce moment la gloire de votre patrie; et comme vous aimez cette ingrate, confervez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre de Voltaire? Je lui ai répondu fort obligeamment. Il crie contre fon Dictionnaire philofophique qu'on imprime en Hollande; mais nous favons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monftre dans le Gevaudan. Vous verrez que c'eft le Marquis avec fa capote, qu'on aura pris pour un monftre. On dit qu'il dévore des enfans et qu'il eft fort lefte à fauter de branche en branche, cela ne lui reffemble pas; fi le monftre dormait, ce ne pourrait être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a paffé vingt ans en Sibérie; par tout ce qu'il nous en a conté, il n'a donné envie à perfonne d'y aller, et je crois que vous n'avez pas mal calculé en refufant de vous approcher de ce voifinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre fanté; perfonne n'y prend plus de part que moi.

Sur ce, etc.

LETTRE X.

DU ROI.

20 Août.

J'AI été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire essuyer, et l'injustice avec laquelle on vous a privé d'une pension qui vous revenait de droit. Je me suis flatté que vous seriez assez sensible à cet affront pour ne pas vous exposer à en souffrir d'autres. Nous autres militaires, ne sommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde est sans doute un préjugé; mais il est établi, et c'est par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirais bien davantage, si je croyais vous persuader: toutes mes raisons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti est pris et que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raisons me paraissent aussi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entourent à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter si sans savoir *k k* plus *b*, on peut ne pas déraisonner. 1765.

Voici donc ce que je vous répondrais, si cette scène se passait en conversation. Que depuis longtemps les climats sont considérés comme assez semblables, si on en excepté la ligne et le pôle: que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui se distinguent à la vérité par un air mal-sain, comme Mantoue, Pest en

1765. Hongrie, Oftende en Flandre; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais paffé pour mal-fain; il eft même fi favorable aux Français, que plufieurs réfugiés de cette nation font morts après avoir paffé quatre-vingt-dix ans; de forte que le climat peut fervir d'excufe honnête, mais non pas de raifon. Votre fecond argument à quelque chofe de plus plaufible; il eft dans l'ordre de la nature que je meure avant vous, et je ne puis pas vous garantir le contraire; mais qui vous dit que je ne faurais mettre votre fortune à l'abri des caprices de la poftérité? Cela fe peut, et cela eft très-fefable. Voilà ma réfutation, je la trouve victorieufe, je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre, le tout en pure perte, parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres chofes. Vous me demandez mon fentiment fur votre hiftoire des jéfuites? Je vous avoue qu'il y refte quelque chofe à défirer. Je m'attendais à voir en abrégé l'hiftoire de l'établiffement de cet ordre, et fur-tout les règles de leur inftitut; je croyais y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde, la politique qui a préfidé à fon établiffement et à fon extinction, les noms des plus célèbres de leur corps; comment la doctrine du régicide a pris naiffance chez eux, les meurtres facrés dont ils ont été les auteurs, leurs querelles avec les janféniftes, leur conduite en Portugal, et enfin ce qui a donné lieu à leur banniffement de France. Le plan que vous vous êtes propofé eft différent de celui-ci. Vous avez heurté les jéfuites et les janféniftes en même temps, ils ont crié et ils ont cru devoir intéreffer le trône dans cette querelle. Le miniftère peut avoir de

l'humeur de ce que vous avez découvert ses vues cachées; car M. de Choiseul ayant eu la hardiesse 1765.
d'attaquer les jésuites et de les chasser de France, ne manquera pas de courage, s'il en trouve l'occasion, pour détruire les autres *cuculati*; mais peut-être s'en cache-t-il et ne veut-il pas qu'on avertisse la milice tonsurée de l'étendue de ses vues. Voilà ce que je pense sur toute cette affaire.

Je suis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour; et il se peut bien que je raisonne en l'air sur les vues de vos ministres, que je ne connais ni ne veux connaître. Je suis à présent disciple de Thalès et de Buffon; dans le bain je considère l'eau comme le principe de toutes choses, et si l'eau m'a fait mal penser, prenez-vous en à cet élément; celle de la Seine est si mauvaise, que vous devriez la prendre en aversion; beaucoup de médecins la croient très-malfesante pour l'estomac, au lieu que notre eau de Berlin est très pure et bienfesante. Je n'en dirai pas davantage, et je me contente, en vous assurant de mon estime, de prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

LETTRE XI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 Octobre.

SIRE,

TANDIS que V. M. se plongeait dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx; une inflammation d'entrailles m'avait mis un pied dans la

1765. barque, dirai-je fatale ou favorable? Je touchais fans regret au terme des maux de la vie, et j'avais déjà prié M. Watelet d'affurer V. M. que je mourais plein de reconnaiffance, de refpect et d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le nautonnier des fombres bords, après avoir héfité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne voulait pas encore de moi; je ne fais quand il lui plaira de me recevoir tout-à-fait; mais je me traîne encore, ce me femble, à une affez petite diftance du rivage dont il me repouffe; ma fanté eft plus languiffante que jamais; j'ai des maux de tête prefque continuels; et le fommeil qui m'avait quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la trifteffe que mon état me caufe, fe joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien perfuadée que je lui ai dit la vérité pure, en l'affurant que l'affaibliffement de ma fanté et de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, eft la feule caufe qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je fuis né. J'ajoute que fi quelque chofe pouvait me dédommager de ce que je perds en reftant en France, du bonheur et de la paix dont je jouirais auprès de V. M., c'eft l'intérêt que mes amis et le public même m'ont marqué, lorfque j'étais entre la vie et la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'eftime des honnêtes gens ne tenait pas à une miférable penfion qu'on continue à me refufer, et à laquelle je ne penfe plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V. M. a porté de mon ouvrage fur les jéfuites, qu'elle y aurait défiré plus

de détails; mais des différens détails où j'aurais pu entrer à ce fujet, quelques-uns, ce me femble, font 1765.
affez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur inftitut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auraient été dangereux à développer, par exemple, les refforts fecrets qui ont accéléré la deftruction de cette fociété dangereufe. Je n'ai donc pas cru, Sire, devoir m'étendre fur les détails de la première efpèce et j'ai été forcé de paffer légèrement fur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme V. M., favent entendre à demimot. Il m'a paru plus utile, furtout pour le bien de la France, de faire ce que perfonne n'avait encore ofé, de rendre également odieux et ridicules les deux partis, et furtout les janféniftes, que la deftruction des jéfuites avait déjà rendus infolens, et qu'elle rendrait dangereux, fi la raifon ne fe preffait de les remettre à leur place.

On m'affure que V. M. fe porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réuffi, et que tandis qu'elle croyait ne philofopher qu'avec Thalès, Hippocrate était de la converfation pour le bien de vos fujets. Le rétabliffement de votre fanté, Sire, me confole du dépériffement de la mienne; un héros, un Roi philofophe eft bien plus néceffaire au monde que moi; puiffe-t-il au moins m'être permis par ma frêle et languiffante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de V. M les fentimens que je lui dois, que fes vertus, fes grandes actions et fes bienfaits ont gravés dans mon cœur, et qui ne finiront qu'avec ma vie!

Je fuis avec le plus profond refpect, etc.

LETTRE XII.

DU ROI.

23 Novembre.

1765. Je vois par votre lettre que votre eſprit eſt auſſi malade que votre corps; ce qui cauſe une double ſouffrance. Je ne me mêle de guérir ni l'un ni l'autre, parce que les géomètres ont un tempérament à eux, et une façon de penſer bien plus élevée que les autres hommes. Si j'avais à parler à quelque littérateur, je lui dirais, qu'en aucun pays les penſions n'ont décidé du mérite; qu'Ovide, tout exilé qu'il était, balance à préſent et ſurpaſſe en réputation le tyran qui l'opprima; que ſi les richeſſes donnaient des talens, perſonne n'en aurait plus que C. P. et leurs ſemblables; et qu'ainſi ce littérateur ferait bien de croire que le mérite, le talent, et la réputation qui les ſuit, tiennent à l'homme et non aux décorations. Mon littérateur ſe conſolerait, il ſe ferait admirer comme auparavant et il ſerait heureux. Ce raiſonnement n'étant pas ſoutenu de *kk* plus *b*, ne peut ſe préſenter en cet état vis-à-vis des hautes ſciences; toutefois il eſt fondé ſur un calcul très-juſte, ſur un parallèle des dons de la nature et de ceux de la fortune, ſur une idée nette de ce qui doit attirer l'eſtime des hommes et de ce qui la mérite le plus, ſur une comparaiſon qui doit conſoler un grand homme de l'injuſtice qu'il ſouffre en ſe rappellant que d'autres grands hommes ont été encore plus infortunés. J'avoue que j'aurais dû citer préférablement à Ovide,

Galilée et Socrate; mais comme il n'eſt queſtion que de jéſuites et non d'antipodes, que vous n'empêchez pas les ſculpteurs d'orner d'images vos autels, et qu'on ne vous donne point de ciguë à boire, j'ai mieux aimé parler d'un auteur qui réjouit le monde, que de ceux qui (à ce qu'ils prétendent) l'ont éclairé. 1765.

Si j'avais à traiter ce ſujet avec quelque militaire, je lui dirais : ſouvenez-vous de Cajus Marius, qui ne fut jamais plus grand, qui ne fit jamais paraître plus de courage, que lorſque proſcrit et abordé ſur les rivages Africains, il répondit à un officier du préteur qui lui feſait dire de ſe retirer : dis-lui que tu as vu Cajus Marius aſſis ſur les ruines de Carthage. C'eſt dans le malheur qu'il faut du courage. J'endoctrinerais mon militaire de toute la morale ſtoïque : mais qu'eſt-ce que la morale? La mode malheureuſement en eſt paſſée. Notre ſiècle a la rage des courbes, et tous ces calculs ingénieuſement imaginés, ne valent pas à mon ſens des principes de conduite qui répriment les paſſions effrénées, et par leſquels les hommes peuvent jouir du faible degré de bonheur que comporte leur nature.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais répéter ce qu'on a dit : toutefois je ſuis perſuadé que vous prendrez votre parti ſur ce qui vient de vous arriver, et que vous ne voudrez pas donner à vos ennemis la joie de ſoupçonner qu'ils vous tuent par leurs perſécutions. Je ſerai charmé de vous revoir en quelque occaſion que ce ſoit, et j'eſpère que le temps, ce grand maître, paſſera ſon éponge ſur le paſſé et vous fera recouvrer votre ſanté, votre gaieté et votre repos. Sur ce, etc.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 mai.

SIRE,

1766. Je ne perds point de temps pour apprendre à V. M. que M. de la Grange a reçu ſes offres avec autant de reſpect que de reconnaiſſance; qu'il ſe tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, et d'être à portée de les mériter encore davantage par ſes travaux; qu'il a demandé au Roi de Sardaigne ſon ſouverain la permiſſion d'accepter ces offres ; que le Roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner inceſſamment ſa réponſe, et a bien voulu lui faire eſpérer que ſa demande ne ſerait point rejetée. Je crois donc, Sire, que M. de la Grange ne tardera pas à venir remplacer M. Euler; et j'oſe aſſurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens et le travail, et que d'ailleurs par ſon caractère et ſa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre diviſion ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, et auſſi eſtimable par ſes ſentimens que par ſon génie ſupérieur. Je me tiens trop heureux d'avoir pu réuſſir dans cette négociation, et procurer à V. M. et à ſon académie un ſi excellent ſujet. Cet événement répand dans mon ame une ſatisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, et je ſuis ſûr que mon eſtomac s'en reſſentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une choſe agréable à V. M., honorable

pour ses Etats, avantageuse pour son académie, et d'avoir par-là donné à V. M. de nouvelles marques des sentimens de reconnaissance, d'attachement inviolable, et de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie etc. 1766.

LETTRE XIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 Mai.

SIRE,

TOUTES les lettres que je reçois de M. de la Grange m'assurent de la ferme résolution où il est de profiter des offres également honorables et avantageuses que V. M. veut bien lui faire. S'il n'est pas encore parti de Turin pour se rendre auprès de V. M, ce n'est ni sa faute ni la mienne; c'est celle des ministres du Roi de Sardaigne, qui n'osant pas lui refuser absolument son congé, cherchent à le lui différer, dans l'espérance qu'il changera d'avis; mais il me mande que son parti est pris et inébranlable. Je ne doute point que si V. M. juge à propos de faire demander au Roi de Sardaigne même le congé de M. de la Grange, il ne l'obtienne sur le champ, et ne se mette incessamment en route; en ce cas, V. M. voudrait bien donner ses ordres pour les frais de son voyage. Il est bien singulier que M. Euler, comblé de biens par V. M., lui et sa famille, ait obtenu son congé si aisément après 26 ans de séjour, et que M. de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'assurer la fortune dans son pays, soit obligé de solliciter comme une grâce la permission d'aller jouir ailleurs de la justice qu'un grand Roi lui rend.

1766. V. M. desire un astronome ; je crois que M. de Castillon y ferait très-propre, d'autant qu'il pourrait former M. son fils au même travail, et le mettre en état de lui succéder, si le cas l'exigeait. Mais il ferait nécessaire que V. M. donnât ses ordres pour remettre l'observatoire en état ; car il en avait grand besoin, au moins quand je l'ai vu il y environ trois ans. Mais je m'aperçois, Sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parais faire le rôle de président de l'académie, qui n'en saurait avoir de plus digne et de plus éclairé que son protecteur même, et qui n'a besoin, pour obtenir ce qui est juste, que de le proposer à ce grand Roi.

Mfgr. le prince de Brunswic est ici, estimé, aimé et recherché de tout le monde. Il a été aux académies ; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en sa présence à l'académie des sciences ; il fut hier à l'académie française, et je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empresse tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, et de l'assurer de mon respectueux attachement pour son auguste maison, et pour un oncle plus auguste encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. J'aurais une grâce, Sire, à demander à V. M., ce serait de permettre que M. de la Grange passât par Paris pour aller à Berlin : il est vrai que son voyage en serait un peu plus long ; mais indépendamment du plaisir que j'aurais à le voir, je pourrais le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'académie, dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, et qu'il remplira certainement avec succès.

LETTRE XV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 juillet.

SIRE,

M. de la Grange a dû écrire il y a déjà quelque temps à V. M. pour lui témoigner sa profonde reconnaissance, et la disposition où il est d'accepter les offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que la permission qu'il attend du roi de Sardaigne soit si lente à venir; mais la cour de Turin, V. M. le sait mieux que personne, n'est pas prompte à se déterminer. Je serais cependant d'autant plus charmé de voir M. de la Grange à Berlin, qu'il y remplacerait très-bien M. Euler, et qu'il serait beaucoup plus utile à l'académie que moi. Ce n'est point fausse modestie, c'est la pure vérité qui me fait parler ainsi; M. de la Grange est jeune, et je suis presque vieux; son ardeur est naissante, et la mienne décline; il se lève enfin, et je suis prêt à me coucher.

1766.

On dit que V. M. désire aussi un astronome. Si elle n'en a besoin que d'un, et qu'elle n'ait pas d'autres vues sur M. de Castillon, je le crois très-propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'astronomie et de l'optique. Il me semble au reste que l'observatoire de l'académie aurait besoin de réparations et d'améliorations, du moins s'il est encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi qu'il en soit, j'attends les ordres ultérieurs de V. M.

1766. au fujet de l'aftronome, fi elle en a quelques-uns à me donner. Je me flatte qu'elle rend juftice à mon zèle, et au défir que j'ai d'être utile à l'académie. C'eft pour cette raifon que je propofe M. de Caftillon. Monfeigneur le prince héréditaire de Brunfwic eft parti avec l'eftime générale et l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître ; je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu ; il en était affurément bien digne. Nous avons ici un prince de Deux-ponts, qui n'eft pas à beaucoup près fi recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'eft tant diftinguée dans la dernière guerre, et qui difpute cet honneur aux Suédois.

Je ne fais fi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un abrégé de l'hiftoire eccléfiaftique imprimé à *Berne*, (ce lieu d'impreffion eft bien choifi, et me rappelle une chanfon qui commençait ainfi, *Bernons Bernis, puifqu'il nous berne.*) Cet ouvrage eft très-édifiant, et la préface fur-tout bien digne d'être lue ; elle me paraît de main de maître, et quel que foit l'auteur, il mérite bien des remercîmens de la part de la raifon.

Je fuis avec le plus profond refpect, et avec tous les fentimens de reconnaiffance et d'attachement inviolable que je conferverai jufqu'au tombeau, etc.

P. S. Je reçois, Sire, en ce moment une lettre de M. Bitaubé, qui me paraît pénétré de reconnaiffance des bontés de V. M., et bien réfolu de faire tous fes efforts pour les mériter de plus en plus.

LETTRE XVI.

DU ROI.

26 juillet.

Le Sr. de la Grange doit arriver à Berlin ; il a obtenu le congé qu'il follicitait, et je dois à vos foins et à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a fes deux yeux ; ce qui plaira fur-tout fort à la claffe des anatomiftes. La modeftie avec laquelle vous vous comparez au Sr. de la Grange, élève votre mérite au lieu de le rabaiffer, et ne me fera pas prendre le change fur ma façon de penfer et fur l'eftime que j'ai pour vous. Notre académie eft affez fournie à préfent de fujets. Nous avons le Sr. Caftillon et fon fils qui obfervent le ciel. On fait des réparations au bâtiment de l'académie, de même qu'à fon obfervatoire. M. Euler, qui aime à la folie la grande et la petite ourfe, s'eft approché du nord pour les obferver plus à fon aife. Un vaiffeau qui portait fes *x*, *z*, et fon *k k* a fait naufrage ; tout a été perdu, et c'eft dommage, parce qu'il y aurait eu de quoi remplir fix volumes in-folio de mémoires chiffrés d'un bout à l'autre, et l'Europe fera vraifemblablement privée de l'agréable amufement que cette lecture lui aurait donné. Tandis que M. Euler tire vers le nord, mon neveu voyage vers le fud ; il trouve que la nation françaife eft la plus civile et la plus galante de l'Europe ; et pour vous parler en votre ftyle, ce prince trouve que votre politeffe redouble pour les étrangers en raifon inverfe du quarré des maux qu'on vous a fait.

1766.

1766. Vous me parlez d'un abrégé chronologique de l'hiſtoire de l'Egliſe, que je ne connais point. Je lis rarement des préfaces; cependant j'ai oui dire que l'auteur de celle-là était auſſi effronté qu'inſolent, et qu'il a eu l'impudence de prouver par un factum que Jean le Blanc n'était que Jean Farine.

On dit qu'on eſt toujours en train de brûler les livres en France. C'eſt une reſſource en cas de grand hiver; ſi le bois manque, les livres ne manqueront pas, pourvu qu'on ne brûle que l'écriture et non les auteurs, ce qui deviendrait trop ſérieux, et je me mettrais de mauvaiſe humeur, ſi l'on dreſſait des bûchers pour de certains philoſophes auxquels je m'intéreſſerai toujours. Sur ce etc.

LETTRE XVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 ſeptembre.

SIRE,

M. de la Grange eſt arrivé ici le 2 de ce mois, ſuivant la permiſſion que V. M. lui a donnée de paſſer par Paris; je l'ai vu tous les jours, et je l'ai trouvé plein de reconnaiſſance des bontés de V. M., et bien empreſſé de répondre aux juſtes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui, non-ſeulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe poſſède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philoſophe, dans tous les ſens poſſibles de ce mot, ſupérieur aux préjugés et aux ſuperſtitions des hommes, ſans ambi-

tion,

tion, ſans intrigue, n'aimant que le travail et la paix, du caractère le plus doux et le plus ſociable. Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qui lui ſera sûrement facile d'obtenir. M. Euler était directeur de la claſſe de mathématique; il paraîtrait aſſez naturel que M. de la Grange ſuccédât à cette place, puiſque V. M. l'appelle pour remplacer M. Euler, qu'il eſt certainement bien en état de remplacer. Cependant, ſi V. M. a d'autres vues, par rapport à cette place de directeur, M. de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M. veut bien lui donner, n'inſiſtera point ſur cet objet; il prie ſeulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant ſon arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, et qui eſt pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que M. de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par eſſuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des ſciences et des lettres que V. M. protége, de ne pas laiſſer le plus petit ſujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, et qui voudraient bien qu'elles ne trouvaſſent pas dans les Etats d'un grand roi, l'honneur et l'aſile qu'elles méritent. 1766.

Je compte, Sire, que M. de la Grange ſera à Berlin vers le 15 d'octobre; ſon arrivée ne ſera point retardée par un voyage très-court que des raiſons d'amitié vraiment reſpectables l'obligent à faire à Londres, parce que M. de la Grange prendra le temps de ce voyage ſur celui qu'il me deſtinait, et que V. M. lui avait permis de me donner; et parce que d'ailleurs, le trajet de Londres à Berlin par mer ſera beaucoup plus court, moins embarraſſant et

1766. moins difpendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, et l'ignorance de la langue auraient rendu long et difficile.

M. de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent fujet dont il croit que V. M. pourrait faire aifément l'acquifition pour fon fervice militaire, et même, comme par furcroît, pour fon académie. Il fe nomme M. le chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition et de beaucoup de mérite, furtout dans la partie de l'artillerie et du génie; M. de la Grange eft perfuadé qu'il ferait propre à former en ce genre une excellente école. Il eft actuellement fur mer, employé dans la marine du roi de Sardaigne, où il eft peu fatisfait de fon traitement; il fera de retour au mois de Novembre; V. M. pourrait s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers Piémontais qui font à fon fervice; car M. de la Grange ne voudrait pas lui écrire directement pour cet objet, par des raifons que V. M. comprendra facilement; mais il me paraît perfuadé que V. M. ferait en M. de Foncenex une excellente acquifition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement et de mon zèle, en procurant à fon académie un fujet qui y fera bien plus utile que moi, et qui eft deftiné à lui faire le plus grand honneur par fes travaux et fes talens. Mon peu de fanté a prefque éteint le peu d'ardeur et de génie que la nature m'avait donné, et il faut que je fonge à faire retraite; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce font les fentimens de reconnaiffance, d'admiration, d'attachement

inviolable et de profond refpect avec lefquels je ferai toute ma vie, etc. 1766.

LETTRE XVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 feptembre.

SIRE,

Ce fera M. de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre; j'ai tout lieu de croire, par la connaiffance que j'ai de fon heureux génie, de fon ardeur pour le travail, et de la douceur de fon caractère, que V. M. me faura quelque gré d'avoir procuré à fon académie un favant de fon mérite; je ne crains point d'affurer que fa réputation, déjà très-grande, ira toujours croiffant, et que les fciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état auffi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre fous la protection de V. M. ce digne et refpectable philofophe; je n'ai de regrets que de ne pouvoir l'accompagner; mais, Sire, une fanté très-faible, et qui a befoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être fe raffermira-t-elle, et je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laiffera pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les fentimens de refpect et de reconnaiffance que je conferverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part, il y a peu de jours, d'un vrai jugement de Salomon, rendu par V. M.; c'eft la punition à laquelle elle dit qu'elle aurait condamné les

1766. malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une proceſſion, et pour avoir chanté des chanſons. V. M. aurait avec juſtice trop mauvaiſe opinion de la nation françaiſe, ſi je ne l'aſſurais pas que ce jugement, auſſi atroce qu'abſurde, a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité et le ſens commun. La philoſophie, Sire, a grand beſoin de la protection, auſſi éclairée que puiſſante, que V. M. lui accorde; l'acharnement contre elle eſt plus grand que jamais de la part des prêtres et des parlemens, qui dans la guerre cruelle qu'ils ſe font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les ſages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue, ſont encore, s'il eſt poſſible, plus abrutis que le clergé, de l'eſprit intolérant et perſécuteur qui les domine. Ce ne ſont ni des magiſtrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques janſéniſtes, qui nous feraient gémir, s'ils le pouvaient, ſous le deſpotiſme des abſurdités théologiques, et dans les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la ſuperſtition et l'oppreſſion. Je crois, Sire, que le ſeul parti à prendre pour un philoſophe que ſa ſituation empêche de s'expatrier, eſt de céder en partie et de réſiſter en partie à cet abominable torrent; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire tout entière; ce quart ſera toujours dit, et fructifiera ſans nuire à l'auteur; dans des temps plus heureux, les trois autres quarts ſeront dits à leur tour, ou ſucceſſivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de

parlemens ni de prêtres, ou si les parlemens deviennent justes, et les prêtres sages. 1766.

Cette lettre, Sire, sera remise à V. M. assez long-temps après sa date, parce que M. de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me suis privé à regret de quelques jours qu'il me destinait encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point son arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin sera beaucoup plus courte et moins embarrassante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 novembre.

SIRE,

LA lettre (*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a comblé de la plus vive satisfaction; je vois que V. M. n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec M. de la Grange, et qu'elle a trouvé que ce grand géomètre était encore, comme j'avais eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, et d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, et qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi bien que par ses talens. Il me paraît, Sire, pénétré de reconnaissance de la manière dont

(*) On n'a pas pu retrouver cette lettre.

1766. V. M. l'a reçu, et enchanté de la converſation qu'elle a bien voulu avoir avec lui; il eſt bien réſolu de faire tous ſes efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, et dont il eſt infiniment flatté; M. de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien haſarder en vous l'aſſurant; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne ſuis plus, Sire, qu'un vieil officier réformé en géométrie; ma tête n'eſt preſque plus capable du genre d'application que ce travail exige, et ma ſanté, quoique paſſable, ne ſe ſoutient un peu que par le repos et le régime. Je ne ſuis pas ſans eſpérance de revoir un jour V. M., et de mettre de nouveau à ſes pieds les ſentimens ſi juſtes dont je ſuis pénétré pour elle. V. M. prétend que ſi je ne me hâte pas, je la trouverai radotante : je ſuis bien sûr qu'elle n'eſt pas faite pour radoter jamais; mais ſi par malheur cela arrivait, je ne ferais pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affaibliſſe, elle ne ſera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, et j'ai fait admirer à nos philoſophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire ſur les abus et les atrocités abſurdes de la juriſprudence criminelle françaiſe, ſur le fanatiſme égal, quoiqu'oppoſé, de notre parlement et de nos prêtres, et ſur le parti que doit prendre un homme raiſonnable au milieu de tant de cervelles échauffées et dérangées. C'eſt auſſi, Sire, celui que je prends; mépriſer les fous, et honorer les ſages, voilà ma deviſe, et à peu près tout ce que je puis faire pour la raiſon, à laquelle je ne puis plus guère être utile que par mes vœux en ſa faveur.

Mais les premiers, Sire, de tous mes vœux, les plus ſincères, et les plus conſtans, ſont ceux que je fais pour V. M.; leur vivacité eſt égale à celle des ſentimens de reſpect, d'admiration et de reconnaiſſance éternelle avec leſquels je ſuis, etc. 1766.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. M. de Caſtillon; il déſirerait obtenir la penſion attachée à la place d'aſtronome dont il fait les fonctions, et je crois que ſa demande eſt juſte. V. M. ſait que je ne l'ai jamais trompée; c'eſt ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 décembre.

SIRE,

Votre Majesté recevra inceſſamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours, une très-faible et très-mince production de ſon admirateur, c'eſt un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés et la même indulgence dont elle a bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne contient guère que des choſes déjà connues de V. M.; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop

1766. bleſſer les charlatans en tout genre qui veulent dominer ſur les eſprits; j'y ai inſéré, avec les additions qui m'ont paru néceſſaires pour le public, et les modifications que certaines matières exigeaient, la plus grande partie des éclairciſſemens que j'ai eu l'honneur de préſenter à V. M. ſur mes élémens de philoſophie. Il eſt pourtant certains articles que j'ai cru devoir ſupprimer, parce que je ſuis élevé, non comme M. Chicaneau, dans la crainte de Dieu et des ſergens, mais dans la crainte de Dieu et des prêtres, et des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ſes heures perdues, ou plutôt dans ſes inſtans de délaſſement, (car elle n'a point d'heures à perdre) jeter les yeux ſur ce volume, et m'éclairer de ſes réflexions et de ſes vues; elle trouvera en moi la docilité qu'un philoſophe doit à celui qu'il regarde comme ſon chef et ſon modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéreſſant à mes yeux, c'eſt l'occaſion que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profeſſion, les ſentimens éternels d'admiration et de reſpect dont je ſuis pénétré pour le héros de ce ſiècle; ſentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans ſon illuſtre maiſon; je la prie d'être aſſurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, ſi la deſtinée vous l'accorde, n'aura pas beſoin d'aller chercher bien loin de grands exemples; il les trouvera près de lui, il lira la vie de ſon grand oncle, et déſeſpérera de l'égaler.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 Février.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ me rend, je crois, affez de juftice pour être perfuadée que je ne prendrai jamais la liberté 1767. de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéreffer les fciences et la littérature: cependant je n'ai pu refufer à M. le Prince de Salm, qui m'honore de fes bontés, de faire parvenir à V. M. cette lettre de fa part. Vous jugerez, Sire, fi la demande qu'il fait à V. M. eft jufte, et fi elle doit lui accorder fon appui en cette occafion; tout ce que je me permettrai de dire, c'eft que M. le Prince de Salm me paraît digne des bontés de V. M. par fes qualités perfonnelles et par les fentimens de refpect et d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce fiècle; il joint à ces fentimens celui d'une éternelle reconnaiffance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'affez violens mémoires contre * * *; fi cela continue, elle fera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche fans miféricorde; ce qu'il y a de plaifant, c'eft que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* * * *, a peur dès que le coup eft lâché, que la juftice ne le lui rende au centuple, et paffe fa vie, comme St. Pierre, à renier et à fe repentir.

A propos de St. Pierre, on dit que fon patrimoine

1767. pourrait être bientôt à vendre. V. M. devrait l'acheter; je ferais bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgence, que je me flatte qu'elle ne me refuſerait pas. La vérité eſt que le vicaire de J. C. eſt, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le St. père a fait fermer l'opéra, pour appaiſer la colère de Dieu, et que les anciens Romains, qui ne demandaient que du *pain et des ſpectacles*, trouveraient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

M. de Stainville, qui traitait ſi mal la nation françaiſe aux eaux de Spa, comme je l'ai ſu il y a trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal ſa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle voulait lui donner pour enfans ceux d'un hiſtrion; ſi tous les maris qui ſont dans le même cas feſaient autant de train, nos femmes du bel air feraient en effet hors du commerce.

Le père de M. de la Grange eſt inquiet de ne point recevoir de ſes nouvelles; il craint que leurs lettres réciproques ne ſoient interceptées à Turin; je prie V. M. d'interpoſer ſa protection auprès du Roi de Sardaigne, pour qu'il ſoit permis à un fils d'écrire à ſon père; car je ne puis croire que M. de la Grange ait pris V. M. pour Jéſus-Chriſt, et qu'il *ait renoncé à ſon père et à ſa mère* pour le ſuivre, ſuivant la morale de l'évangile.

M. de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des ſciences le jour où Mſgr. le Prince héréditaire de Brunſwic a aſſiſté à la ſéance; il roule ſur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma faible ſanté me le permet; car j'aurais encore plus de beſoin d'un bref de *ſommeil* et de *digeſtion*, que d'un

bref d'indulgences; j'ai bien de la peine à être passablement avec ces deux divinités-là; je dis *divinités*, parce que le sommeil et la digestion me paraissent les deux vraies divinités bienfesantes de ce monde. Aussi suis-je bien résolu, suivant le sage conseil de V. M., de ne rien faire qui puisse les troubler; la nature physique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, sans que j'aye encore la sottise d'y joindre les causes morales qui acheveraient de tout gâter. 1767.

Je ne sais si V. M. a reçu le 5me volume de mes Mélanges, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre; je la supplie de vouloir bien m'en dire son avis avec sa bonté ordinaire; Voltaire m'en paraît content; mais de quoi il est bien plus charmé, et avec bien plus de raison, ce sont des lettres que V. M. lui écrit; il m'en parle sans cesse et m'en paraît transporté.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 Février.

SIRE,

J'AI eu l'honneur, il y a peu de jours, d'écrire à V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, et d'avoir abusé de ses bontés. Cette lettre, Sire, sera plus courte; car je ne voudrais pas retomber trop souvent dans la même faute. Je me bornerai à présenter à

V. M. la lettre et l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des
1767. hommes de lettres que j'aime et que j'eſtime le plus, M. Marmontel, mon confrère à l'académie françaiſe, et un des membres les plus diſtingués de cette compagnie. L'ouvrage, Sire, me paraît digne d'être lu et jugé par un héros; il contient des maximes importantes, que V. M. met depuis long-temps en pratique; et la récompenſe la plus flatteuſe que l'auteur puiſſe déſirer de ſon travail, c'eſt que V. M. l'honore de ſon ſuffrage, et qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 Avril.

SIRE,

C'EST avec la plus grande circonſpection que j'oſe parler a V. M. d'une affaire qui n'eſt nullement littéraire; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien préſenter à V. M. le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un Français, qu'on dit être plus malheureux que coupable, et à qui il paraît que ſes juges mêmes ont rendu bon témoignage. V. M. avait bien voulu abréger de moitié le temps de ſa priſon; cependant le terme eſt expiré et il y eſt encore, à ce qu'il croit, contre vos ordres. Je ſuis bien aſſuré qu'il obtiendra juſtice, s'il la mérite, et je prie très-humblement V. M. de vouloir bien

donner ordre que je fois inftruit de ce qu'elle aura prononcé, afin que je puiffe en rendre compte aux perfonnes qui m'ont recommandé cette affaire. 1767.

V M. me fait l honneur de me dire qu'elle n'eft pas du même avis que moi fur certains endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poéfie et la mufique. J'ofe me flatter pourtant que fi j'avais l'honneur d'avoir fur ces objets un entretien avec elle, elle demeurerait perfuadée que je penfe comme elle dans le fond, et que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je ferais porté à croire que j'ai tort, fi nous différions dans l'effentiel. Par exemple, je me ferais joint à V. M. pour me moquer de feu M. Algarotti fur la prétendue peinture de la pouffière; il s'en faut bien que je croie la mufique capable de tout peindre; je crois feulement et j'ai dit qu'elle peut, par fes fons, nous mettre quelque fois dans une fituation femblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, et par-là nous rappeler l'idée de ces objets.

M. Marmontel fera fûrement très-flatté des obfervations que V. M. lui envoye fur fa Poétique; il répondra fûrement à V. M. avec plus de fatisfaction qu'il ne fera à la Sorbonne fur fon Bélifaire. Le pauvre garçon eft actuellement aux prifes avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, et les autres Frédérics des fiècles paffés, qui avaient fur celui de notre fiècle le défavantage de n'être pas baptifés, pourraient bien, nonobftant le défaut de ce paffeport, être en paradis avec Caton, Socrate, Ariftide, et quelques marauds de cette efpèce que le paganifme a produits; je veux mourir, Sire, fi je fais où font tous ces honnêtes gens; mais je les crois en enfer,

1767. s'ils font en même lieu que les docteurs; les raifonnemens qu'ils entendent, doivent être un fupplice pour eux.

J'ai lu et relu mille fois, Sire, avec la plus tendre et la plus refpectueufe reconnaiffance ce que V. M. a bien voulu ajouter de fa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreffer. Elle a bien raifon de dire qu'on ne conçoit rien aux fottifes contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles et importantes querelles de nos pédans en robe avec nos pédans en foutane. Pendant que cette vermine fe déchire, toute l'Europe a les yeux fur V. M.; on parle de la Pologne, de Danzic, des diffidens, dont je crois que V. M. ne fe foucie guères; que fais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me femble déjà entendre V. M qui me répond comme Achille à Agamemnon:

Vous lifez de trop loin dans les fecrets des Dieux.

Je n'avais pas attendu les ordres de V. M. pour affurer le maffif abbé d'Olivet qu'elle connaiffait les *e* muets, et que *Crêp* était fûrement un mot germanifé. Il y a des fautes un peu plus effentielles que celle-là dans la *profodie* de ce gros ex-jéfuite, car il a l'honneur de l'être; et je ne confeillerais pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de fes règles.

Monfeigneur le Prince héréditaire de Brunfwic, qui eft ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à fon premier voyage, et je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raifonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort juftes à fon égard. J'ai eu la fatisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce Prince les fentimens dont je fuis pénétré

pour V. M., et il pourra l'affurer de la vénération que tous les gens de lettres eftimables ont pour elle. 1767.

Que V. M., Sire, faffe la guerre ou la paix; ce qui m'intéreffe le plus, c'eft qu'elle fe porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, et qu'elle veuille bien fe fouvenir quelquefois de la reconnaiffance éternelle, de l'attachement inviolable, et du profond refpect avec lequel je ferai toute ma vie etc.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

Le 5 Mai.

Il m'eft impoffible de vous répondre au fujet de ce prifonnier auquel vous vous intéreffez, parce que fon crime et fon nom même me font inconnus. On a demandé des éclairciffemens aux tribunaux d'Embden et de Clèves, dont il faut attendre les rapports, pour favoir de quoi cet homme eft accufé. Quoi qu'il en foit, j'ofe me flatter que les colléges de juftice de mon pays, ne portent pas l'oubli des formalités et la précipitation des jugemens au même point que vos cours de juftice de France; et je ne penfe pas qu'un innocent ait été condamné, à moins que durant la guerre il ne fe foit paffé des chofes qui ne font point parvenues jufqu'à moi.

Vous me preffez de vous dire ce que je penfe des additions que vous avez faites à vos Effais de littérature. Il me femble vous avoir écrit que je m'étais

1767. inftruit dans cette partie de l'ouvrage où vous daignez abaiffer la fublime géométrie au niveau de mon ignorance; que j'approuvais beaucoup la fageffe et la circonfpection avec laquelle vous avez traité la partie métaphyfique, matière délicate et fcabreufe, et qu'il me femblait que c'était la feule manière de l'expofer, fans foulever contre foi un effaim de docteurs armés d'anathèmes et d'imprécations. La partie qui regarde les beaux arts eft plus libre; il eft permis de dire fur le fujet de l'hiftoire, de la poéfie et de la mufique tout ce que l'on veut, fans craindre l'inquifition: et comme les goûts font différens, il ferait difficile de trouver deux perfonnes, dont les fentimens fuffent d'accord en tout. Pour moi, par exemple, je me fuis fait une habitude d'étudier l'hiftoire en la prenant à fes commencemens, et en la fuivant jufqu'à nos jours, par la raifon qu'on établit des principes avant d'en tirer des conféquences. J'aime dans la poéfie tout ce qui parle au cœur et à l'imagination, la politique et la fable, et je ferais fâché qu'on voulût en bannir la mythologie, fi féconde en images. Ce n'eft pas dire qu'on abufe d'images ufées; mais que de reffources pour un beau génie que ce nombre d'allégories charmantes fous lefquelles les anciens enveloppaient leurs connaiffances phyfiques! Si des barbares, des prêtres fanatiques ont détruit les images des Dieux du paganifme, ferait-ce à des gens de lettres du dix-huitième fiècle à faire main baffe fur ce que des fiècles où fleuriffaient les arts et le goût ont produit de plus ingénieux? En un mot, le premier devoir du poëte eft de plaire; il faut qu'il lui foit libre d'employer tel fecours qu'il veut, pourvu qu'il y réuffiffe.

Je n'ofe pas dire que j'ai trouvé quelque fophifmes en dialectique dans lés penfées d'un grand géomètre fur la mufique ; mais je penfe qu'il y a quelque abus de mots dont la définition, peut-être différente, m'empêche d'être du fentiment de ce grand homme. Il convient que la mufique ne peut articuler que les fentimens de l'ame, que par conféquent tout ce qui peut être du reffort des autres fens, ne l'eft pas de l'acouftique ; cependant il exige du compofiteur qu'il rende le lever du foleil : ne ferait-ce pas qu'il veut que le muficien exprime cette joie douce et tranquille qu'infpire le lever de l'aurore? Cela fe peut; mais de monter des cordes les plus baffes de l'inftrument aux plus aigues, et d'en redefcendre au gré du géomètre, cela ne peut jamais établir la moindre analogie entre le fpectacle d'une belle matinée et les fons articulés. Tenons-nous-en donc en mufique à l'expreffion des affections de l'ame, et gardons-nous de rendre les cris des grenouilles, le croaffement des corbeaux et cent autres fujets dont l'imitation eft vicieufe en mufique comme en poéfie : toutes les chofes de ce monde, ainfi que les arts qui fervent à nos plaifirs, ont leurs bornes circonfcrites; fi nous les étendons au-delà de leur fpère, nous les dénaturons au lieu de les perfectionner. Je ne fuis qu'un dilettante et je ne décide point fur des matières qu'à peine il m'eft permis d'effleurer ; mais vous avez voulu que je vous dife ce que je penfe; le voilà. Pour M. l'abbé d'Olivet, dont je fuis le très-humble ferviteur, bien loin de lui vouloir du mal de fon *crep* ou *crepe*, je lui ai la plus grande obligation de ce qu'il m'a cité ; depuis, je me crois un auteur fameux, et je prends

1767.

1767. les airs de suffisance d'un poëte dont il est fait mention dans l'académie française. Je recommande mes solécismes et mes barbarismes à son indulgence; car dans ce pays-ci, on craint plus les censures grammaticales que celle de la Sorbonne et du pape même.

Vivent les philosophes! voilà les jésuites chassés de l'Espagne. Le trône de la superstition est sapé et s'écroulera dans le siècle futur; toutefois prenez garde qu'il ne vous écrase en tombant; car la chute de tous les trônes du monde ne vaut pas les chagrins et les persécutions qui troublent le bonheur de notre vie. Je vous souhaite un bonheur constant et inaltérable. Sur ce etc.

LETTRE XXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 juillet.

SIRE,

J'OSE me flatter que V. M. est assez persuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma sensibilité sur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéresse V. M. a des droits sur mon cœur, et ce qui peut augmenter ou altérer son bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à sa gloire.

Je suis aussi flatté que reconnaissant de tout ce que V. M. veut bien me dire sur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer; je la prie de recevoir mes très-humbles remercîmens, et des éloges qu'elle a la bonté de me donner, et des critiques

qu'elle veut bien y joindre. Il me femble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je penfe fur la poéfie, je ne diffère point réellement de V. M.; je n'ai condamné que celle qui fe borne à des mots et à des images ufées, celle qui ne contient point des chofes, et affurément V. M. eft moins faite que perfonne pour prendre la défenfe de cette poéfie, qui ne reffemble guères à la fienne. A l'égard de la mufique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeller les objets qui ne font pas de fon reffort, en réveillant en nous par les fons des fentimens femblables à ceux que ces objets nous procurent; j'avoue que je vais un peu plus loin; et je ne crois pas mon opinion tout à fait fans fondement; mais l'objet eft fi métaphyfique, et par conféquent fi contentieux, que je ne fuis point furpris qu'un des plus grands muficiens de l'Europe penfe autrement, et que je ne me crois, fur ce point-là fur-tout, aucunement infaillible. 1767.

Je ne fais fi l'expulfion des jéfuites d'Efpagne fera un grand bien pour la raifon, tant que l'inquifition et les prêtres gouverneront ce royaume. Je crois auffi que fi V. M. expulfe jamais les jéfuites de Siléfie, elle n'héfitera pas d'en dire la raifon à toute l'Europe, et qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans fon cœur* les motifs de cette profcription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enfeigne au malheureux jeune homme, condamné par Noffeigneurs du parlement de Paris, dans le fiècle de Frédéric, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chanfons grivoifes, et pour avoir oublié de faluer

une proceſſion. Je remercie V. M. de cette bonne
1767. œuvre, au nom de la philoſophie et de l'humanité.

Si V. M. juge à propos de nommer des aſſociés étrangers à l'académie, je prends la liberté de recommander à ſes bontés un homme de mérite, bon géomètre et bon philoſophe, M. l'abbé Boſſut, correſpondant de notre académie des ſciences de Paris, dont il ſerait membre depuis long-temps s'il ne demeurait pas en province ; il a remporté deux ou trois pris à notre académie, et j'oſe aſſurer V. M. qu'il ne déparera pas la liſte de l'académie de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers, qui eſt à la vérité bien grand dans un ſens; mais aſſez court dans un autre.

Ma ſanté eſt toujours flottante, comme l'eſt actuellement la ſociété jéſuitique eſpagnole; je ſuis parvenu à force de régime à rétablir mon eſtomac; mais ma tête eſt preſque abſolument incapable d'application. Je ne prendrais pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails, ſi elle n'avait la bonté de me les demander. Puiſſe la deſtinée ajouter aux fibres de V. M. la force et le reſſort qu'elle ôte aux miennes ! Je ſerai tout conſolé.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 décembre.

SIRE,

Il y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante fur la poéfie et la mufique; lettre pleine de raifon, de fel et d'efprit, et que le plus éclairé et en même temps le plus gai des philofophes ferait très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis plufieurs fois, Sire, la main à la plume, ou comme difent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre; mais la plume m'eft tombé trois fois des mains; j'ai fenti qu'on ne répliquait point par une froide difcuffion à des raifonnemens très-fins et très-jufte, foutenus par de bonnes plaifanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adverfaire tel que V. M., il faudrait du moins que j'euffe toute entière à ma difpofition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée; mais les approches de la mauvaife faifon ont encore affaibli le peu qui m'en reftait, et pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille; j'efpère du moins que fi la deftinée m'enlève le peu d'efprit qui me refte, elle me laiffera toujours un cœur capable de fentir les bontés dont V. M. m'honore, et qui confervera toujours pour elle la plus vive et la plus refpectueufe reconnaiffance. 1767.

1767 Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers de son académie, je prends la liberté de lui proposer d'avance M. l'abbé Bossut, dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans une lettre déjà précédente; c'est un très-bon géomètre, qui a remporté plusieurs prix à l'académie des sciences de Paris, et d'ailleurs, j'attendrai les ordres de V. M. pour le proposer à l'académie, et je ne ferai sur cela que ce qu'elle voudra bien me prescrire. Je compte que V. M. est toujours satisfaite de M. de la Grange et je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquisition.

Puisque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéresse les membres de cet illustre corps, je prends la liberté de recommander une seconde fois à ses bontés le professeur de Castillon; il désirerait que V. M. voulut bien lui accorder les appointemens de la place d'astronome, pour pouvoir se faire aider dans les calculs et les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendrait pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien accorder les appointemens et le logement d'observateur à M. son fils, qui est très-capable de remplir cette place. Il me paraît que M. de Castillon s'occupe beaucoup et avec succès de ce qui concerne l'astronomie et l'optique; mais qu'il aurait besoin d'un coopérateur, que son peu de fortune l'empèche de se procurer.

Je désirerais beaucoup, si les précieux momens de V. M. le permettaient, savoir ce qu'elle pense de la grammaire en deux volumes de M. Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adresser; cet ouvrage est, ce me semble, savant et profond; mais un peu trop

fcolaftique. V. M. doit auffi avoir reçu une pièce intitulée, l'*Honnête criminel*, dont le fujet eft intéreffant. Si elle daignait me faire part de fes réflexions fur ces deux ouvrages, je les ferais paffer aux auteurs, qui certainement en feraient leur profit. 1767.

Voilà donc les jéfuites chaffés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, et qu'ainfi tous les états de la maifon de Bourbon feront maifon nette; il me femble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereufe le parti le plus fage et le plus jufte, celui de ne point lui faire de mal, et d'empêcher qu'elle n'en faffe; mais ce parti, Sire, n'eft pas fait pour tout le monde; il eft plus aifé d'opprimer que de contenir, et d'exercer un acte de violence qu'un acte de juftice. Cependant la cour de Rome perd infenfiblement fes meilleures troupes, et *** fes enfans perdus; il me femble qu'elle replie fes quartiers infenfiblement, et qu'elle finira par fuivre fon armée, et par s'en aller comme elle; *Bien mal acquis s'en va de même*, difait le feu pape Bénoit XIV, qui voyait bien, comme on dit, le fond du fac; en attendant, la Sorbonne, qui joue de fon refte fans doute, vient de donner une belle cenfure de Bélifaire; cette cenfure eft un chef-d'œuvre de bêtife et d'abfurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en font dans la honte, tout théologiens qu'ils font. Mais il ne m'importe guères ce que les pédans font, difent et écrivent, pourvu que V. M. foit heureufe, qu'elle fe porte bien, et qu'elle veuille bien quelquefois fe fouvenir du très profond refpect, et de l'attachement inviolable avec lequel je ferai toute ma vie etc.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

Le 7 Janvier.

1768. Je vous fuis obligé des vœux que le nouvel an vous fait faire pour ma perfonne, et j'y répondrais tout de fuite, fi je n'étais retenu par la diète de Ratisbonne, dont les graves délibérations roulent à préfent fur les complimens de la nouvelle année; la pluralité des voix incline à les fupprimer. Vous favez qu'un certain fifcal Anis m'a fort perfécuté dans fon temps; et comme je crains la cenfure, je me borne à faire pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si ma dernière lettre vous a fait rire, c'eft que j'aime à égayer les matières qui en font fufceptibles et qu'il me paffe journellement par les mains tant de chofes graves ou ennuyeufes, que je m'en dédommage, quand j'en ai l'occafion, par d'autres qui délaffent l'efprit: et pourquoi toujours traiter la philofophie avec une mine refrognée? J'aime à dérider le front des philofophes, et a badiner fur les opinions, qui, fi on les examine de près, n'ont pas de grands avantages les unes fur les autres. Le fage l'a dit: vanité des grandeurs, vanité de la philofophie, et tout eft vanité.

Ne penfez pas cependant que je ne fais que rire; j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'affemblée d'une académie à laquelle vous vous intéreffez, au fujet du difcours que je vous envoie, felon l'ufage, comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je

crois que le fils de Caftillon eft tout inftallé fur la tour de l'obfervatoire, et que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure ne gravitent plus que felon fes ordres. J'avais fait mon accord qu'il adoucirait nos hivers et réchaufferait nos printemps: jufqu'ici il n'a pas tenu parole, mais comme fa domination n'a commencé que depuis peu, il y a apparence qu'elle n'eft pas encore affez affermie pour que les planètes lui obéiffent. 1768.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les Canadiens et Cofroès. Les jeunes gens qui en font les auteurs ne font pas mal les vers; s'ils pèchent, c'eft qu'ils n'ourdiffent pas affez finement la trame de tout l'ouvrage, et que les fituations ne font pas affez préparées, ni amenées affez naturellement: c'eft qu'ils manquent de cenfeurs éclairés qui les conduifent dans une route où il eft facile de s'égarer fans guide; mais fi le public les dégoûte, il étouffe des talens naiffans qui pourraient fe développer.

Pour les talens des jéfuites, ils ne fe développeront plus: les voilà chaffés de la moitié de l'Europe et du Paraguay même; les poffeffions qui leur reftent ailleurs, me femblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qu'il leur arrivera en Autriche, fi l'Impératrice-Reine vient à mourir; pour moi je les tolérerai tant qu'ils feront tranquilles et qu'ils ne voudront égorger perfonne. Le fanatifme de nos pères eft mort avec eux; la raifon a fait tomber le brouillard dont les fectes offufquaient les yeux de l'Europe. Ceux qui font aveugles et cruels, peuvent encore perfécuter; ceux qui font éclairés et humains, doivent être tolérans. Que cette odieufe perfécution foit un crime de moins pour notre fiècle, c'eft ce qu'on doit attendre

1768. des progrès journaliers que fait la philofophie ; il ferait à fouhaiter qu'elle influat autant fur les mœurs que la philofophie des anciens. Je pardonne aux ftoïciens tous les écarts de leurs raifonnemens métaphyfiques, en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première fecte pour moi fera conftamment celle qui influera le plus fur les mœurs, et qui rendra la fociété plus sûre, plus douce et plus vertueufe. Voilà ma façon de penfer ; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes et l'avantage des fociétés.

N'eft il pas vrai que l'électricité et tous les prodiges qu'elle découvre jufqu'à préfent, n'ont fervi qu'à exciter notre curiofité ? N'eft-il pas vrai que l'attraction et le gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination ? N'eft-il pas vrai que toutes les opérations chimiques fe trouvent dans le même cas ? Mais en vole-t-on moins fur les grands chemins ? Vos traitans en font-ils devenus moins avides ? Rend-on plus fcrupuleufement les dépôts ? Calomnie-t-on moins, l'envie eft elle étouffée, la dureté de cœur en eft-elle amollie ? Qu'importe donc à la fociété ces découvertes des modernes, fi la philofophie néglige la partie de la morale et des mœurs, en quoi les anciens mettaient toute leur force ? Je ne faurais mieux adreffer ces réflexions que j'ai depuis long-temps fur le cœur, qu'à un homme qui de nos jours eft l'Atlas de la philofophie moderne, qui par fon exemple et fes écrits pourrait remettre en vigueur la difcipline des Grecs et des Romains, et rendre à la philofophie fon ancien luftre. Sur ce, etc.

LETTRE XXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 Janvier.

SIRE,

Je viens de recevoir et de lire avec la plus grande fenfibilité l'Eloge que V. M. a fait du jeune et digne Prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un honneur égal à l'efprit et aux fentimens du héros qui en eft l'auteur; c'eft la vertu et l'éloquence qui pleurent la vertu et les talens, moiffonnés à leur aurore; on ne peut s'empêcher de joindre fes larmes à celle de V. M. en lifant un ouvrage fi touchant et fi pathétique. Le feul endroit peut-être que j'aurais défiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant et le plus pathétique de tous, c'eft celui où V. M. parle de fa fin prochaine; je fais, Sire, qu'un héros tel que vous envifage ce dernier moment avec tranquillité; mais il me femble que V. M. devrait dérober cette affligeante image aux regards de ceux qui lui font tendrement et refpectueufement attachés. Heureufement pour leur fenfibilité, ce trifte moment, Sire, eft pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paraît à V. M. : ils fe flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins; en lifant cette trifte et éloquente peroraifon, j'adreffais du fond de mon cœur à V. M. les beaux vers de l'ode XVII du fecond livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de fufpendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine caufait à ce favori d'Augufte; avec cette différence, 1768.

1768. Sire, que V. M. eſt bien plus précieuſe au monde que Mécène, qu'il craignait la mort et que vous l'avez mille fois bravée, et que mes ſentimens ſont bien plus profonds et plus juſtes que ceux d'Horace.

Quelque éloquente, Sire, que ſoit la peinture dont j'oſe me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle et pour moi la gaieté ſi philoſophique avec laquelle elle ſait traiter les ſujets même de philoſophie, ſans y répandre moins de juſteſſe et de profondeur. Elle aurait, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre, ſur la proceſſion que notre ſaint père le Pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer et perſécuter les diſſidens en Pologne. C'eſt afficher bien adroitement l'eſprit de cette religion, et donner beau jeu à ſes ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie tranſcendante : j'avoue qu'elle n'eſt ſouvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de ſavans oiſifs ; mais elle a ſouvent été utile ; ne fût-ce que dans le ſyſtème du monde, dont elle explique ſi bien les phénomènes. Je conviens cependant avec V. M. que la morale eſt encore plus intéreſſante, et qu'elle mérite ſur-tout l'étude des philoſophes ; le malheur eſt qu'on l'a par-tout mêlée avec la religion, et que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que M. de Caſtillon le fils n'a point la place d'aſtronome, qui a été donnée à M. Bernouilli. Ce dernier eſt ſans doute un très-bon ſujet ; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M. ; ſi elle daignait le donner pour aide à M. ſon père dans l'aſtronomie, et y joindre

une penſion dont il aurait beſoin, cette famille eſtimable lui aurait une éternelle obligation. 1768.

Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un ſi triſte objet, et ſur-tout une peroraiſon auſſi douloureuſe pour vos fidelles ſerviteurs! C'eſt dans ces ſentimens et avec le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, etc.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

24 mars.

VOUS avez reçu un Eloge moins fait pour l'oſtentation que pour la vérité. Je vous aſſure que le talent de l'orateur n'y était pour rien et que le témoignage unanime de l'auditoire a bien juſtifié l'auteur de cette accuſation; mais je paſſe ſur un ſujet trop triſte pour que j'y inſiſte plus long-temps; et je félicite les philoſophes des ſottiſes récentes du grand Lama. Vos vœux n'auraient pu que difficilement obtenir du Ciel qu'il ſe conduisît plus mal; il reſſemble à un vieux danſeur de corde, qui dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe et ſe caſſe le cou. Les foudres des excommunications ſont depuis long-temps rouillées dans le Vatican; fallait-il les tirer de cet arſenal, pour les lancer d'un bras impuiſſant, et dans quel temps? où le maître eſt auſſi décrédité que le vicaire, où la

1768. raiſon rejette hautement tout verbiage myſtique et inintelligible, où le peuple eſt moins abſurde que les hommes en place ne l'étaient autrefois, où des ſouverains aboliſſent de leur propre autorité l'ordre des jéſuites, qui ſervaient de gardes du corps à la papauté. Vous verrez que le pape ſera auſſi maltraité à Paris que les philoſophes, et que le père éternel de Verſailles trouvera très-mauvais la galanterie que le ſaint ſiège a faite à ſon petit-fils. Que ces prophéties s'accompliſſent ou non, il en réſulte pour moi la conſolation d'avoir un confrère de plus excommunié ; cela eſt d'autant plus agréable, que cet événement ſe trouve le premier en ce genre qui arrive de mon temps.

J'ai vu une épître où le pauvre Marmontel veut ſauver une fille de théâtre pour ſes charités ; il paraît que les cenſures de la Sorbonne ne l'ont pas encore ſu corriger du vice horrible de la tolérance ; comme il veut ſauver tout le monde, je me flatte qu'il fera un généreux effort en faveur du duc de Parme et pour moi, de ſorte qu'avec Marmontel, le duc de Parme, la danſeuſe et moi, nous irons droit en paradis, malgré la Sorbonne et le Pape.

On dit que vous travaillez à augmenter l'édition de vos œuvres, et je m'en réjouis, parce que perſonne n'écrit d'un ſtyle auſſi clair et auſſi net que le vôtre ſur des matières abſtraites de la géométrie.

On n'entend plus parler de Voltaire. Des lettres de la Suiſſe annoncent qu'il travaille à un ouvrage deſtiné pour l'Impératrice de Ruſſie ; je ne ſais ce que ce peut-être. Il pourra compoſer un code de nouvelles loix pour les Polonais, Tartares ou Perſans. Pour

moi, j'ai eu différentes indiſpoſitions de ſuite qui m'ont fort incommodé; mais qui n'en a pas? on dit que c'eſt pour exercer notre patience. Je voudrais que votre ſanté ne fût pas dans le cas d'expoſer plus long-temps votre patience à s'impatienter, et que votre corps auſſi ſain que votre ame et votre eſprit, ne fût point comme ces fourreaux qu'on dit que l'épée uſe, et ſi ce peut être une conſolation pour vous, comptez qu'il y a ici des perſonnes qui s'intéreſſent ſincèrement à votre conſervation, ainſi qu'à tout ce qui peut vous être avantageux. Sur ce, etc. 1768.

LETTRE XXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 avril.

SIRE,

J'AI déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remercîmens du bel Eloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, et de lui dire combien cet ouvrage m'avait paru éloquent et pathétique. Toutes les ames ſenſibles qui l'ont lu, en ont été auſſi touchées que moi, et font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'auguſte orateur, de ceux qu'elle a refuſés à ſon illuſtre neveu, ſi dignement célébré par elle.

Si quelque choſe, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce ſont les excellentes réflexions dont V. M. veut bien me faire part au ſujet de l'excommunication du duc de Parme; la comparaiſon

1768. qu'elle fait du grand Lama, *à un vieux danſeur de corde qui, dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe et ſe caſſe le cou*, eſt auſſi juſte et auſſi philoſophique que piquante: on la répète de bouche en bouche, et cette ſeule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conſeil d'Eſpagne et du parlement de Paris au ſujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui ſont aſſez indifférens pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la ſuite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne ſais s'il eſt excommunié, mais il ne ſe tient pas pour tel; car il vient de faire ſes pâques en grand gala en ſon égliſe ſeigneuriale de Ferney, et après la cérémonie, il a fait à ſes payſans un très-beau ſermon contre *le vol*; il ſe prétend ruiné et vient en conſéquence de faire maiſon nette, même de ſa nièce qu'il a renvoyée à Paris; il eſt reſté ſeul avec un jéſuite, nommé le P. Adam, qui n'eſt pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde; il prétend que S. A. S. Mſgr. le duc de Wurtemberg lui doit beaucoup et le paye fort mal, et il dirait volontiers de ce prince, ce qu'en diſait en ma préſence à V. M. un peintre italien qui avait travaillé pour lui ſans être payé: *Oh! c'eſt un homme qui n'aime point la* virtou.

V. M. me flatte infiniment en déſirant un nouveau volume de mes œuvres; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne ſais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre; je

vais

vais la laiſſer repoſer pendant un an ; pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui ſont faits depuis plus de deux ans, et qui n'intéreſſent guères V. M., ni moi non plus. 1769.

Madame la comteſſe de Bouflers-Rouverel, femme de beaucoup d'eſprit et de mérite, et que feu madame de Pompadour, d'heureuſe mémoire, haïſſait fort à cauſe de ſon admiration pour V. M, me charge de mettre à ſes pieds M. le comte de Bouflers ſon fils, jeune homme bien élevé, inſtruit et ſage, qui doit arriver inceſſamment à Berlin, et que le miniſtre d'Angleterre doit préſenter à V. M. ; ce jeune ſeigneur mérite d'être diſtingué par ſa conduite et par ſes connaiſſances de notre jeune nobleſſe françaiſe.

Je me flatte, Sire, que le retour des beaux jours et l'exercice rendront à V. M. une ſanté parfaite ; je ne ſuis point étonné qu'elle ait ſouffert du rude hiver que nous venons d'éprouver, et j'eſpère qu'elle ſe trouve mieux à préſent. Puiſſe la deſtinée la conſerver long-temps pour le bien de ſes Etats, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur et l'avantage des lettres et de la philoſophie !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XXXI.

DU ROI.

Le 7 mai.

1768. Un Dieu favorable aux philofophes a envoyé un efprit de vertige et de démence (au lieu du faint efprit) au faint père, qui lui infpire de puiffantes erreurs et des entreprifes extravagantes. On dit que le bras levé, il va lancer fes foudres fur le très-chrétien, le très-catholique et le très-fidelle. Vous l'allez voir adopter le défenfeur de la foi et le très-hérétique philofophe de Sans-Souci, pour n'être pas ifolé et dépourvu de cortége. La poftérité fera furprife d'apprendre quels géans le pape a bien ofé excommunier. Tout ce que mériterait le pape, ferait que ces facrées majeftés lui jetaffent des pommes au vifage. Ce qu'il leur refufe ne mérite en vérité pas d'être recherché. Un bon gigot de mouton eft plus fucculent que toute chair virginalement divine. Je ne fais ce qui réfultera de cette affaire. C'eft à ce vieux danfeur de corde qui vous a fait rire, à voir comment il fe tirera du pas dans lequel il s'eft engagé.

Quoi qu'il en foit, cela fera fans contredit favorable à la philofophie. On verra d'un côté à quel comble d'extravagance mène le fyftême des infpirations, et d'un autre, à quelle fageffe mènent les raifonnemens exacts et rigoureux de la philofophie : ici l'orgueil et l'ambition d'un prêtre qui veut fouler des couronnes à fes pieds ; là une raifon éclairée qui protége et défend le pouvoir légitime des fouverains : d'une part, les fuites turbulentes d'une religion extravagante, de l'autre, ceux qui la décrient

et qui s'élèvent contre des abus monſtrueux. Enfin, il n'y aura plus moyen de ſoutenir une thèſe qui manifeſte elle-même ſa dangereuſe abſurdité. Cependant, direz-vous, on perſécute Marmontel et les encyclopédiſtes. A cela je réponds, qu'il y a par-tout des brigues, des cabales, des inimitiés perſonnelles, des jalouſies, et des querelles de parti qui s'arment de prétextes frivoles pour contenter leur haine et leur vengeance particulière; mais le très-chrétien excommunié, il ſe fera philoſophe, vous deviendrez ſon premier aumônier, Diderot confeſſera Choiſeul, et Marmontel le Dauphin. Vous aurez la feuille des bénéfices, vous donnerez un archevêché à Voltaire, un évêché à Jean Jaques, une abbaye à d'Argens, et les affaires n'en iront que mieux. 1768.

Il y a eu grand bruit à Ferney; on ne ſait pas ce qui peut y avoir donné lieu. Le patriarche a chaſſé Agar de ſa maiſon, il a pris le divin déjeuner, s'en eſt fait donner le certificat et l'a envoyé à Verſailles; ſigne certain de quelque perſécution nouvelle. Mais comme tout le monde ſait juſqu'où il porte la ferveur de la foi, il échappera ſans doute aux calomnies de ſes envieux.

Je voudrais que votre ſanté ſe rétablît et que votre courage triomphât des tracaſſeries comme votre raiſon des erreurs. Souvenez-vous que Galilée fut plus maltraité que vous ne l'êtes, que Deſcartes fut banni de ſa patrie, que Bayle fut obligé de la quitter, que Michel Servet fût brûlé, et que les cendres de ceux qui l'ont été pour une auſſi belle cauſe formeraient des montagnes comme le Mont-Martre, ſi l'on pouvait les raſſembler. Adieu. Je vous recommande la paix de l'ame comme le premier mobile

1768. de la ſanté du corps. En philoſophant il eſt bon d'éclairer les autres, mais il ne faut pas s'oublier ſoi-même. Veillez-donc à votre conſervation, à laquelle je m'intéreſſe plus que perſonne. Sur ce etc.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 juin.

SIRE,

J'EN demande pardon à V. M.; je reconnais toute ſa ſupériorité en politique comme en tout le reſte; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureuſe philoſophie, dans toutes les ſottiſes qu'il plaît au ſaint Eſprit d'inſpirer au grand Lama. Je m'attends ſeulement que le très-ſaint père recevra de ſes très-chers enfans, les princes catholiques, quelques coups de pieds dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à V. M.; mais je n'eſpère pas qu'aucun philoſophe devienne ni grand aumônier, ni confeſſeur. En attendant la fortune que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés et perſécutés; ils ſouffriraient patiemment le premier, ſi on voulait bien leur faire grâce du ſecond, et en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diraient volontiers comme Soſie dans Amphitrion:

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras,
Ce ſont légères bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en ſoit, le fils aîné de l'Eglife vient, avec tout le reſpect poſſible, de ſe ſaiſir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris poſſeſſion en robes rouges et avec beaucoup de politeſſe; nous feſons la guerre au pape *l'épée au côté* et *la plume à la main;* mais en récompenſe nous ſommes prêts à jeter les philoſophes dans le feu au premier ſignal. 1768.

Je remercie très-humblement V. M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma ſanté; le coffre de la machine eſt un peu meilleur en ce moment, mais la tête eſt toujours incapable d'application, par le peu de ſommeil. J'ai eu la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, et de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ſes pieds. M. Mettra, qui part pour Berlin, et qu'il ne m'eſt pas permis d'accompagner par le régime auquel je ſuis forcé de m'aſſujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprête de mes ſentimens et de mes regrets.

Oui ſans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de ſa maiſon; il eſt livré pour toute ſociété à un fort honnête jéſuite, qui s'appelle le père *Adam*, et qui n'eſt pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jéſuite pour lui dire la meſſe et pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philoſophe, et ne finiſſe par lui *damer le pion*, et peut-être le faire *échec et mat.* On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ſes pâques; heureuſement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, et le curé pour lequel il y avait

1768. une excellente brioche, a plaidé la caufe de fon paroiffien, et a foutenu qu'il n'avait point prétendu jouer la comédie, et qu'il était dans les plus faintes difpofitions du monde. Pour lui, il me femble qu'il n'y a pas fait tant de façons, et qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui fes médecins veulent tâter le pouls pour favoir fi on lui donnera à manger: *quel grand raifonnement faut-il pour manger un morceau?*

Je fens que j'abufe du temps et des bontés de V. M. en l'entretenant de ces mifères; je lui en demande pardon, je la fupplie de fe conferver pour le bonheur de fes fujets, pour l'exemple de l'Europe, et pour le bien de la philofophie et des lettres. J'efpère que M. Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de fa fanté, et voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnaiffance, l'admiration et le très-profond refpect avec lequel je fuis, etc.

P. S. Je viens de lire une *profeffion de foi des théiftes*, qui me paraît adreffée à V. M. C'eft un fruit des pâques de Ferney.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

Le 4 août.

Je vois que votre attachement à la philofophie eft fupérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de cafuifte, chargé de faire les équations algébriques des péchés du fouverain et des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philofophique au fafte des grandeurs, et plus fage que Platon, aucun Denys ne

vous fera abandonner la méditation, pour vous livrer au tourbillon des frivolités. C'eſt ce repos qu'Épicure recommande tant à ſes diſciples, (et dont on fait peu de cas dans votre patrie,) et que ce philoſophe conſidérant comme le ſouverain bien. Il y a ici un certain marquis, fortement imbu de cette doctrine, qui la pouſſe au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvait vivre ſans que ſon ſang circulât, il préférerait cette façon d'être à celle dont il exiſte actuellement. Pour moi qui aime à faire plaiſir à tout le monde, je me garde bien de le contredire; j'ai même cru, comme Jean Jaques a réuſſi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes, que je ne ferais pas mal de me ranger du nombre des auteurs, qui parant leurs ouvrages de belles phraſes, ont renoncé à la ſotte manie d'avoir le ſens commun. Je vous envoie la belle diſſertation que j'ai compoſée à la louange de la pareſſe. Vous y trouverez une érudition légère et une profondeur ſuperficielle qui doivent dans le ſiècle où nous vivons faire la fortune de cet ouvrage: il m'a reconcilié avec le marquis, et je ne doute pas que vos fainéans de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver, je me charge de m'en acquitter à leur contentement, perſuadé que c'eſt la ſeule voie qui reſte ouverte pour parvenir à une réputation ſolidement établie. 1768.

Voici en attendant quelques ſujets ſur leſquels j'ai des matériaux tout préparés: que la ſociété des jéſuites eſt utile aux Etats: qu'il faut expulſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques, à l'exemple des empereurs romains, qui chaſſèrent de Rome les aſtrologues et les médecins: qu'il y a plus de grands génies

1768. en tout genre dans notre siècle que dans le siècle passé : que la superstition éclaire les ames : que les Etats dans lesquels les sujets sont les plus pauvres, sont les plus riches, parce que le peuple est sage et sait se passer de tout : que les poëtes sont des empoisonneurs : que des lois contradictoires sont utiles aux Etats, parce qu'elles exercent la sagacité des juges : que la frivolité vaut mieux que le bon sens, parce qu'elle est légère et que le bon sens est lourd : qu'il faut agir et ensuite réfléchir, parce que c'est comme cela qu'on fait par tout. Enfin, je ne finirais point, si je vous communiquais tous les thèmes que je tiens en réserve. Je voudrais, au lieu de ces belles choses, avoir le secret de rendre la force à vos nerfs et de rajuster l'étui de votre ame, pour qu'elle s'y trouvât plus à son aise, et que dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philosopher plus tranquillement. Sur ce etc.

LETTRE XXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 septembre.

SIRE,

QUELQUE éloges que V. M. fasse de la paresse dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'est point cette vertu (puisqu'il lui plaît de l'appeller ainsi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remercîmens. Un sentiment plus triste et plus profond m'occupait, et fesait taire tous les autres ; il se répandait des bruits fâcheux et très-inquiétans sur la santé de V. M. ;

j'attendais avec impatience M. Mettra pour en ſavoir des nouvelles ſûres, et pour calmer l'inquiétude où j'étais ; il eſt enfin arrivé, m'a tranquilliſé pleinement, et m'a mis en état de renouveller à V. M. l'aſſurance des ſentimens de reconnaiſſance, d'attachement et de reſpect dont je ſuis pénétré pour elle. 1768.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'eſprit et de gaîté cette pareſſe qu'elle pratique ſi peu, j'aurai l'honneur d'aſſurer que depuis longtemps les indigeſtions et les inſomnies m'ont perſuadé de la vérité de ſa thèſe, et convaincu que Jean Jaques Rouſſeau a raiſon, quand il aſſure que l'*homme qui médite eſt un animal dépravé.* Je crois le marquis auſſi pénétré que moi de cet axiome, et je ne lui connais d'activité que dans un ſeul point, c'eſt dans ſon inviolable et reſpectueux attachement pour V. M.

Il ſuffit de jeter les yeux ſur ce qui ſe paſſe en Europe pour voir que l'eſpèce humaine eſt condamnée à ne ſortir de ſon indolence naturelle que pour ſe tourmenter elle-même et les autres. Je n'en voudrais pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Ruſſie pour *ſoutenir* ſans doute *la religion catholique.* Notre St. père le Pape ne ſe ferait pas attendu à cet allié là.

Je déſire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres ſujets qu'elle ſe propoſe ; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chaſſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques ; et que les Etats où le peuple eſt le plus pauvre ſont les plus heureux, parce que le peuple eſt ſage et ſait ſe paſſer de tout.* C'eſt une vérité dont on tâche de le perſuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux le pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé juſqu'à ce point ſur ſes vrais intérêts !

1768. Conſervez, Sire, votre ſanté précieuſe à des ſujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles inſtructions; conſervez-la pour la philoſophie, pour les lettres, et pour le bonheur de celui qui ſera toute ſa vie avec le plus profond reſpect et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, etc.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

Le 4 octobre.

Je ne penſais pas devenir chef de ſecte en vous envoyant ce badinage ſur la pareſſe, et je me targue étrangement d'avoir des philoſophes pour diſciples; je n'attribue cependant pas cette converſion à la force de mes argumens. Il faut être juſte, et convenir qu'après avoir pouſſé le courſier de ſon imagination dans toutes les carrières métaphyſiques, qu'après avoir vu le bout de toutes choſes, ou pour mieux dire les bornes que l'eſprit humain ſaurait franchir, on peut après ces vains eſſais, ſe permettre la pareſſe d'eſprit ſur les ſecrets de la nature, que l'homme ne déchiffrera jamais. Il eſt encore vrai que la vie humaine eſt un jeu d'enfant, où des poliſſons élèvent ce que d'autres ont abattu, ou détruiſent ce que d'autres ont élevé, où des grimauds plus inquiets et plus ardens que la multitude troublent la tranquillité de la ſociété, ou des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades et ne leur laiſſent que les os. Si ces écervelés ſe trouvaient nés pareſſeux, je crois que la ſociété n'y perdrait rien. Je ne range pas cependant le grand

Turc dans cette catégorie; il n'a pas encore affez bien appris fon catéchifme, pour ferrailler en faveur du fuiffe du paradis, il fe borne à couvrir fes frontières contre les incurfions des Heydamaques, et il envoie des troupes à Montenero, pour réduire conjointement avec les Vénitiens, un rebelle qui a foulevé cette province contre lui. 1768.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paraîtront pas fitôt; je deftine celui que j'appelle la maffue du defpotifme qui affomme la raifon, pour votre patrie; je le ferai paraître en même temps que je poftulerai une place à l'académie françaife, et comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, qui fera preuve de mon zèle contre les philofophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas et les d'Olivet auraient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la pauvreté, prouvé par la politique et par la religion, il doit paraître à Vienne, à moins que M. van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage perfuadera, je me l'affure, aux fidèles fujets de Sa Majefté l'impératrice-reine, que l'argent d'un Etat n'eft que pour le fouverain, que tant que les peuples font pauvres ils font vertueux; témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers confuls; et qu'enfin riche, on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puiffances du fud ont formé; il fera le fceau de la réconciliation de la Pruffe et de l'Autriche, et les traitans me canoniferont. Vous voyez que mes deffeins ne fe bornent pas à des bagatelles, et que mes ouvrages me rapporteront plus que le dictionnaire de Bayle n'a valu à fes

1763. éditeurs, et que peut-être je m'élèverai à côté de Henri VIII, auquel ſon galimatias théologique valut le titre ineſtimable de défenſeur de la foi.

La goutte, mes voyages et mes occupations ont un peu rallenti ces travaux importans. Ma ſanté, à laquelle vous vous intéreſſez ſi affectueuſement, s'eſt aſſez bien remiſe. La nature m'a condamné à ramaſſer pendant trois années des matières, qui accumulées à un point de maturité, produiſent la goutte: ce n'eſt pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal; il faut que la patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils ſont pétris du même limon; il faut qu'on ſe familiariſe avec l'idée de ſa deſtruction et qu'on ſe prépare à rentrer dans le ſein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon marquis, pour me prouver qu'il n'eſt point pareſſeux, il entreprend le voyage d'Aix; car vous ſaurez que les Provençaux ſont comme les Juifs; de la boue de Jéruſalem pour les uns, et les eaux minérales d'Aix pour les autres, leur ſemblent les chefs-d'œuvres du Très-haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même prédilection pour notre ſable, et je crois qu'on peut être bon patriote, ſans s'aveugler de préjugés pour ſa patrie. A propos, les Suiſſes ont fait un deſſein de Voltaire pénitent, allant à confeſſe, qui eſt la plus plaiſante idée que Meſſieurs les treize cantons aient enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire le roſaire en main, eſcorté de ſes garde-chaſſes, ſuivi de ſon père Adam, de ſa cuiſinière et de ſon cocher; un ſinge porte le crucifix devant lui et l'âne de la Pucelle qu'on mène derrière lui,

en fefant des pétarades, fait tomber de deffous fa queue toutes fes brochures, et fur-tout le petit poëme contre vos amis les Genevois. Rangeons cela fur la lifte des fottifes paifibles, et fouhaitons qu'il ne s'en faffe point d'autres. 1768.

Puiffiez-vous vivre en paix, recouvrer entièrement votre fanté, et vous bien perfuader que perfonne ne s'y intéreffe plus que moi pour l'honneur des lettres, du bon fens et de la philofophie! Sur ce etc.

LETTRE XXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 de décembre.

SIRE,

Je crains d'importuner trop fouvent V. M.; c'eft pour cette raifon que je n'ofé rendre mes lettres plus fréquentes. Je refpecte fur-tout en ce moment fes occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, fi elles n'étaient pas auffi férieufes, pourraient amufer un moment la philofophie. Il eft affez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour foutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du midi écornent tout en douceur le patrimoine de St. Pierre.

Je ne doute point, Sire, que le St. père n'envoie au grand vifir une épée bénite comme au maréchal Daun. On affure que plufieurs de nos Français, et jufqu'à des chevaliers de Malte, vont fervir dans l'armée turque contre ces vilains fchifmatiques de

Ruffie ; et qu'on dife après cela que l'efprit de tolé-
1768. rance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le roi de Danemark, que nous avons eu ici pendant fix femaines, en eft parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, haraffé de fêtes dont on l'a écrafé, de foupers où il n'a ni mangé ni caufé, et de bals où il a danfé en bâillant à fe tordre la bouche. Je ne doute point qu'à fon arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les foupers et les bals à perpétuité. Il eft venu à l'académie des fciences, et j'ai fait à cette occafion un petit difcours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; mes confrères et le public m'en ont paru contens; mais je défirerais encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre fuffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philofophie avec la dignité qui lui convient; cela était d'autant plus néceffaire qu'on avait affuré le roi de Danemarck que les philofophes étaient *mauvaife compagnie.* Cette mauvaife compagnie, Sire, eft bien confolée et bien honorée d'avoir V. M. à fa tête.

On dit que le pareffeux marquis eft refté en Bourgogne; il y fera venir fans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puiffe aller les prendre fur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'a, b, c; c'eft un tiffu de dialogues fur tout ce qui a été, eft, et fera. Dans le dernier dialogue, l'auteur foupçonne qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, et qu'en même temps le monde eft éternel; il parle de tout cela en homme qui ne fait pas trop bien ce qui en eft. Je crois qu'il dirait volontiers comme ce capitaine fuiffe à un déferteur qu'on allait pendre, et qui lui

demandait s'il y avait un autre monde : *par la mort-Dieu, je donnerais bien cent écus pour le ſavoir.* 1768.

Mais c'eſt trop entretenir V. M. de balivernes. Je finis en lui ſouhaitant une année auſſi glorieuſe et auſſi heureuſe que toutes les précédentes, et en la priant de continuer ſes bontés à un philoſophe pénétré de reconnaiſſance, d'attachement, et du plus profond reſpect pour ſa perſonne. C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai toute ma vie, etc.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

Le 16 janvier.

Je vous aurais répondu plus tôt, ſi je ne m'étais vu accablé d'affaires de différens genres. Je commence par vous remercier de votre harangue académique incluſe dans votre lettre, et de ce que vous me dites ſur le renouvellement de l'année. Je puis vous aſſurer ſans compliment que je ſuis très-content de votre harangue; c'eſt un écrit plein de dignité; vous y louez le roi de Danemarck ſans le flatter; et vous épuiſez toutes les matières que le Danemarck fournit, pour en dire quelque choſe d'avantageux. Le ſtyle en eſt ſimple et noble; la ſeule image que vous employez, eſt pour le czar Pierre I; elle eſt forte et placée en ſon lieu pittoreſque. J'ai lu d'autres diſcours, même des vers faits pour ce ſujet; ſans vous flatter, vous devez croire que votre harangue l'emporte ſur tous ces autres ouvrages qui me ſont parvenus. 1769.

1769. Nous n'aurons plus déformais des nouvelles de France du roi de Danemarck, car le voilà parti; mais l'obfervatoire de Paris en débite une, qui, fi elle fe confirme, donnera de la tablature aux favans et de la matière aux aftrologues. On nous mande qu'un fatellite ancien de Saturne s'eft perdu. Vous qui êtes un habitant du ciel, je vous prie de me dire ce qu'il eft devenu. Saturne l'a-t-il avalé? ce fatellite eft-il difgracié? ou fe ferait-il caché fous quelque nuage pour fe moquer des aftronomes? Meffieurs les aftrologues, fans attendre la confirmation de ce phénomène, annonceront hardiment la chute de quelque favori d'un grand prince, ou ils foutiendront que le règne de Saturne va revenir fur terre et que ce fatellite perdu, il l'a envoyé s'incarner, (comme Somonocodon;) qu'on le verra paraître à la tête de l'armée turque ou de l'armée ruffe, pour établir fon règne. Pour moi, je me contenterai de crier par-tout: fi vous l'attrapez, ne le pendez pas, Meffieurs. Vos aftronomes de Verfailles diront que le fatellite defcend fur terre pour fubjuguer la Corfe, dont les généraux et les armées de Louis XV ne peuvent venir à bout. Enfin il réfulte de toutes ces conjectures que Saturne va nous tailler de la befogne dans le courant de cette année.

Tout vieux que je fuis, j'ai lu l'a, b, c de Voltaire, et je vous réponds qu'il ne connaît ni n'entend l'a, b, c de Hugo Grotius, que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus; cela eft pédant, parce que cela eft profond. Le jugement qu'il porte de Montefquieu eft mieux tapé que le refte. Je crains qu'il n'ait raifon. Le refte de l'ouvrage contient des

facéties

facéties et des légèretés répandues à sa manière. Il croit le monde éternel, et il en apporte les plus faibles raisons; il voudrait bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. Ce qu'il dit de mieux, c'est qu'il veut que les rois, au lieu de mettre leurs armées aux prises, se battent eux-mêmes. Comme Voltaire n'a point d'armée, j'aurais envie de lui envoyer un coutelas bien affilé, pour qu'il vide son différend avec Fréron; je voudrais les voir s'escrimer en champ clos; cela vaudrait à tout prendre mieux que les injures qu'ils se disent. Depuis un an je n'ai rien reçu de Voltaire. 1769.

Pour le cher Isaac, il s'est mis à la moutarde de Dijon, qui vaut peut-être autant que les eaux d'Aix; je ne sais quand il arrivera chez lui, ni quand il reviendra; peut-être se fera-t-il historiographe du satellite de Saturne, pour nous en donner l'itinéraire et les aventures.

Ecrivez-moi quand l'envie vous en prendra; toutefois ne trouvez pas étrange que les réponses ne vous arrivent pas promptement. Ces maudits alliés de votre vice-Dieu, nous donnent de l'occupation: quand la maison de notre voisin brûle, notre premier soin doit être de préserver la nôtre de l'incendie qui la menace etc.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 avril.

SIRE,

J'AI cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle était en ce moment

1769. plus accablée d'affaires que jamais ; et qu'il lui restait bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raison, Sire, jointe à mon peu de santé, a fait que depuis assez long-temps je n'ai osé l'importuner des miennes ; d'autant que ce qui m'intéresse le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, est de savoir des nouvelles de sa santé, et que son Ministre, Mr. le Baron de Goltz, m'a assuré qu'elle était très-bonne. Puisse-t-elle se maintenir en cet état pour le bonheur de ses sujets, et pour ma consolation dans l'affaiblissement de la mienne.

J'ai été touché de l'accident arrivé à Madame la princesse de Nassau, tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je désirerais bien vivement que V. M., si heureuse par ses succès, et par sa gloire, (si pourtant la gloire peut rendre heureux) le fut encore dans sa famille. Mais la triste condition humaine ne comporte pas une félicité entière, et encore moins durable ; et le plus fortuné des hommes est celui qui a le moins de raisons d'être dégoûté de la vie.

Les astronomes de l'académie ont dû rassurer V. M. sur le prétendu dérangement de Saturne et l'escapade de son satellite. Les planètes, Sire, sont plus sages que nous ; elles restent à leur place ; ce sont les hommes qui ont la rage de ne pas rester à la leur, et qui se tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corse et en Russie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin ! Puissent sur-tout la France et les Etats de V. M. en être préservés ! J'apprends par les nouvelles publiques que les armées tartares

ont déjà dévasté beaucoup de pays ; les malheurs de l'humanité m'attristent, quelque loin de moi qu'ils se passent. 1769.

Voilà donc l'Empereur à Rome, et les cardinaux occupés à faire un vice-Dieu, pendant que le grand Turc travaille à la défense de la religion catholique en Pologne. Je ne sais quel pilote on choisira pour la barque de saint Pierre ; il me semble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paraît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverser. On dit pourtant qu'il voulait encore cette année-ci manger son Dieu comme la précédente ; mais on dit que son curé n'a pas voulu même l'entendre en confession.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puisse intéresser V. M. que le poëme *des Saisons* de M. de Saint-Lambert. Je ne sais ce qu'elle en pensera, mais il me semble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raison en poésie, de l'harmonie et des images, de la philosophie et de la sensibilité.

V. M. ignore sans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapsodies et des libelles, qu'on imprime à Clèves dans ses Etats, une gazette sous le titre de *Courier du bas Rhin*, dans laquelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens, et en particulier contre moi. M. de Catt est au fait de cette imposture, dont il pourra rendre compte à V. M.

Je suis avec le plus profond respect, et une admiration égale à ma reconnaissance, etc.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

Le 22 avril.

1769. Ne pensez pas, mon cher d'Alembert, que les querelles des Sarmates et des autres peuples orientaux troublent ma tranquillité au point de ne pas pouvoir répondre aux lettres des philosophes. Nous cultivons la paix malgré les guerres de la Podolie, malgré celle de Corse, et malgré le trouble que vous autres écervelés de Français excitez en Suède. Nous n'avons rien à craindre de personne, parce que nous sommes amis de tout le monde, et je crois que les frontières gauloises du pays des Welches n'ont rien à appréhender des courses des Tartares et des Cosaques. Voilà donc nos vœux principaux accomplis.

Quant à mon individu, mon cher d'Alembert, je vous dirai ce que le Prince Eugène répondit à Carelli, médecin de Charles VI : mon mal est une coïonnerie qui conduit au tombeau ; c'est l'âge, c'est la vieillesse qui mine petit à petit, et qui consumant nos forces, nous amène dans ce pays où Achille et Thersite, Virgile et Mévius, Newton et Wiberius, où tous les hommes sont égaux.

Je suis bien aise que vous me rassuriez sur les affaires du ciel qui sont de votre département ; je voudrais que celles de la terre et de la mer allassent également bien ; mais en vivant dans le monde on apprend à se contenter de peu, et c'est une consolation pour une ame bien née d'être informée, quand tout se bouleverse sur ce

petit globe, qu'au moins le ciel va bien. Quant à notre petit tas de boue, vous voyez que les fouverains voyagent pour s'inftruire. Vous avez joui à Paris de la vifion béatifique du Roi de Danemarck ; il eft jufte que Rome jouiffe de celle de l'Empereur, qui vaut un peu mieux que ce Roi du nord. C'eft le premier Empereur, depuis le temps du bas empire, que cette capitale du monde ait reçu dans fes murs fans une fuite de conquérans qui l'accompagnent. Ce prince a donné de fages inftructions aux cardinaux affemblés au conclave ; il eft à fouhaiter qu'ils les fuivent ; mais il eft apparent que le faint efprit voyageant à fon tour, aura paffé par Madrid et Verfailles pour inftruire les électeurs fur le choix du fucceffeur de Céphas ; il eft encore très-plaufible que ce nouveau pontife ne fera intrônifé qu'à condition qu'il fupprime totalement l'ordre des jéfuites. Pour moi, je fais gloire d'en conferver les débris en Siléfie et de ne point aggraver leur malheur, tout hérétique que je fuis. Quiconque à l'avenir voudra voir un ignatien, fera obligé de fe rendre en Siléfie, feule province où il retrouvera des reliques de cet ordre qui n'aguère difpofait prefque defpotiquement des cours de l'Europe. Vous vous reffentirez avec le temps en France de l'expulfion de cet ordre, et l'éducation de la jeuneffe en fouffrira les premières années. Cela vous vient d'autant plus mal à propos, que votre littérature eft fur fon déclin, et que de cent ouvrages qui paraiffent, c'eft beaucoup d'en trouver un paffable.

1769.

Je ne connais point ce poëme de Saint-Lambert dont vous me parlez ; mais je l'attends avec cette prévention à laquelle votre fuffrage me difpofe. Je

1769. ne connais ni la gazette du bas Rhin, ni celle de Hollande, encore moins celle de Paris. Je fais qu'un Français, votre compatriote, barbouille réguliérement par femaine deux feuilles de papier à Clèves; je fais qu'on achète fes feuilles et qu'un fot trouve toujours un plus fot pour le lire; mais j'ai bien de la peine à me perfuader qu'un écrivain de cette trempe puiffe porter préjudice à votre réputation. Ah! mon bon d'Alembert, fi vous étiez roi d'Angleterre, vous effuyeriez bien d'autres brocards que vos très-fidelles fujets vous fourniraient pour exercer votre patience. Si vous faviez quel nombre d'écrits infames vos chers compatriotes ont publié contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce miférable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine et de l'envie de mes ennemis, et je me fuis rappelé cette belle ode d'Horace: *Le fage demeure inébranlable aux coups de la fortune. Que le ciel tombe, il ne s'en émeut pas; que la terre fe refufe fous fes pieds, il n'en eft point troublé; que tous les élémens fe confondent, il oppofe à tous ces phénomènes un front calme et ferein; fort de fa vertu, rien ne l'altère, rien ne l'agite: il voit du même œil l'infortune et la profpérité; il rit des clameurs du peuple, des impoftures de fes envieux, des perfécutions de fes ennemis, et fe refugiant dans lui-même, il y retrouve le calme et cette douce férénité que donnent le mérite et l'innocence.*

Voilà, mon cher, les confeils qu'un poëte furanné peut donner à un philofophe: cependant on s'informera touchant vos plaintes, et l'on tâchera de vous donner fatisfaction; c'eft le moins que vous deviez attendre de moi. Sur ce, etc.

LETTRE XL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Juin.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ me raſſure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'aſſurant que les coups de poing que ſe donnent les Ruſſes et les Turcs, ne s'étendront pas juſqu'à vos Etats, ni juſqu'à la France. Je ne ſais d'ailleurs ce que V. M. penſe de cette ſavante et glorieuſe guerre ; il me paraît qu'elle reſſemble juſqu'ici à la joute d'Arlequin et de Scapin, qui ſe menacent avec grand bruit, ſe donnent quelques coups de bâton, et s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaiſant, c'eſt de voir l'imbécille et ſublime Porte protectrice du papiſme des Sarmates. Cette ſottiſe ne ferait que plaiſante, ſi elle ne feſait pas répandre tant de ſang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la ſociété de Jéſus, et que St. François d'Aſſiſe pourrait bien tuer St. Ignace. Il me ſemble que le ſaint père, tout cordelier qu'il eſt, ſera une grande ſottiſe de caſſer ainſi ſon régiment des gardes par complaiſance pour les princes catholiques ; il me ſemble que ce traité reſſemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livraſſent leurs chiens ; on ſait comment celles-ci s'en trouvèrent. Quoi qu'il en ſoit, il ſera ſingulier, Sire, que tandis que leurs majeſtés très-chrétienne, très-catholique, très-apoſtolique et

1769.

très-fidelle, détruiront les grenadiers du St. Siége,
1769. votre très-hérétique Majesté soit la seule qui les conserve. Il est vrai qu'après avoir résisté à cent mille Autrichiens, cent mille Russes et cent mille Français, il faudrait qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles sont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudrait mieux que la destruction des jésuites, comme V. M. le sait bien, s'est trouvé si bien de sa communion pascale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci, reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, et depuis porte-Dieu, qui voudrait le faire brûler. Il m'assure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre, et qu'il ne veut point être exposé au sort du Chevalier de la Barre; je lui réponds, pour ranimer sa foi, que selon St. Augustin, dans son homélie sur la décollation de St. Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée; parce que l'évangile dit que pour entrer dans ce royaume, il faut *se faire petit*, opération que la décollation produit nécessairement.

Je prie V. M. d'être persuadée que je ne l'aurais point importunée de mes plaintes au sujet des calomnies imprimées contre moi dans ses Etats, si ces calomnies n'avaient regardé l'honnêteté des mœurs, et si je ne savais qu'elles avaient fait quelque impression à Berlin même. Les princes, Sire, et sur-tout les princes tels que vous, ont raison de mépriser les calomnies de toute espèce, parce que leurs actions, exposées aux yeux de tout le monde, donnent par

elles-mêmes le démenti à la calomnie; mais un particu- 1769.
lier obfcur n'a pas cette reffource.

J'allai voir, il y a deux jours, chez le fculpteur Couftou, le Mars et la Vénus qu'on y fait pour V. M.; ces deux ftatues font très-belles; la Vénus eft entièrement achevée, et le Mars le fera inceffamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adreffant un ouvrage *fur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, et que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que M. de la Grange a été malade; V. M. devrait lui ordonner de fe ménager fur le travail. C'eft un homme d'un rare mérite, dont la confervation importe à l'académie, et qui eft bien digne, Sire, des bontés de V. M. par fes talens, par fa modeftie, et par la fageffe de fa conduite. Je fais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'eft d'éprouver la caducité avant le temps. Puiffe la fanté de V. M. n'être pas plus caduque que fa gloire! Je fuis etc.

LETTRE XLI.

DU ROI.

Le 2 Juillet.

Vous avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, fur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grands coups de fabre. Aucune des hordes qui combattent fous eux n'a lu, je vous affure, ni les inftitutions de Jean Calvin, ni

1769. la ſomme de St. Thomas. Le Ciel va décider entre l'alcoran et la proceſſion du ſaint Eſprit du père. Je parierais pourtant pour les ſectateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à préſent entre ces nations théologiennes, doit être conſidéré comme un prélude de ce qui arrivera lorſque la campagne ſera ouverte. Le grand Viſir, à la tête des catholiques orthodoxes, va paſſer le Danube; le prince Gallizin avec ſes hérétiques va s'avancer pour le combattre au paſſage du Nieſter. Cela prépare une belle fête pour le Diable; car la Sorbonne et l'enfer, ou l'enfer et la Sorbonne damnent également mahométans et grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire et pour ſes adhérens? J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'eſt bien permis d'être ſpectateur de ceux que Sa Majeſté impériale de Conſtantinople et Sa Majeſté impériale de toutes les Ruſſies y feront voyager.

Pour vous autres Français, vous n'y allez pas de main morte en Corſe; vous dépeuplez honnêtement cette île, mais le ſort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde eſt différent de celui des Ruſſes et des Turcs; car quiconque eſt tué ayant combattu pour Paoli et pour la liberté de ſa patrie, eſt martyr et gibier de paradis. Votre Choiſeul a pris cette Corſe, comme un chat tire des marrons du feu; mais comme il eſt adroit, il ne ſe brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on aſſure, pour Avignon, et pour le comtat Venaiſſin; il proteſte au pape que *hoc regnum ſuum non eſt mundi*, et ce pauvre druide ultramontain ſera obligé de ſe le perſuader s'il peut. Le ſaint Eſprit l'a élu conditionnellement; que voulez-vous qu'il faſſe?

Il a perdu son crédit idéal, fondé sur la stupidité générale des nations; il supprimera les jésuites, comme autrefois un de ses prédécesseurs abolit l'ordre des templiers, et les potentats orthodoxes et le vicaire de *Céphas Barjonne* se partageront leurs dépouilles, tandis qu'un pauvre petit prince hérétique et tolérant ouvrira un asile aux persécutés. Quel tableau, un peintre habile ne ferait-il pas de ces événemens? Il vous dessinerait d'un côté le moufti rétablissant des évêques polonais dans leurs cathédrales, de l'autre des papes russes combattant pour les enfans de Calvin; dans le lointain un prince protestant protégeant les jésuites opprimés par de très-catholiques et de très-chrétiens monarques, et dans un nuage élevé saint Ambroise, Luther avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue et ne comprenant rien à cet étrange spectacle. Si ce tableau s'achève, il sera destiné à orner le grand sallon des petites maisons de l'Europe.

1769.

Mais trève de plaisanterie. L'édifice de l'église romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétusté. Les besoins des princes qui se sont endettés, leur font désirer les richesses que des fraudes pieuses ont accumulés dans les monastères; affamés de ces biens, ils pensent à se les approprier. C'est là toute leur politique. Mais ils ne voyent pas qu'en détruisant ces trompettes de la superstition et du fanatisme, ils sapent la base de l'édifice, que l'erreur se dissipera, que le zèle s'attiédira, et que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, méprisable par lui-même, ne peut jouir dans l'État d'autre considération que de celle que lui donne le préjugé de son saint

1769. miniſtère. La ſuperſtition le nourrit, la bigotterie l'honore et le fanatiſme le canoniſe. Toutes les villes les plus remplies de couvens ſont celles où il règne le plus de ſuperſtition et d'intolérance. Détruiſez ces réſervoirs de l'erreur, et vous boucherez les ſources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'oie, et qui dans le beſoin en produiſent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop mépriſés du peuple, n'ont pas aſſez d'empire ſur lui pour exciter fortement ſes paſſions, et les curés, exacts à recueillir leurs dixmes, ſont aſſez tranquilles et bons citoyens d'ailleurs, pour ne point troubler l'ordre de la ſociété : il ſe trouvera donc que les puiſſances, fortement affectées de l'acceſſoire qui irrite leur cupidité, ne ſavent ni ne ſauront où leur démarche les doit conduire : elles penſent agir en politiques et elles agiſſent en philoſophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué à leur applanir ce chemin ; il a été le précurſeur de cette révolution, en y préparant les eſprits, en jetant à pleines mains le ridicule ſur les cuculati et ſur quelque choſe de mieux : il a dégroſſi le bloc auquel travaillent ces miniſtres, et qui deviendra une belle ſtatue d'Uranie, ſans qu'ils ſachent comment. Après d'auſſi belles choſes, je ſuis un peu fâché que ce même Voltaire faſſe ſi platement ſes pâques, et donne une farce auſſi triviale au public ; qu'il faſſe imprimer ſa confeſſion de foi, à laquelle perſonne n'ajoute foi, et qu'il ſouille la mâle parure de la philoſophie par les accoutremens de l'hypocriſie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus ; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis : c'eſt un crime irrémiſſible. On dit qu'il s'eſt brouillé avec ſon évêque, que

celui-là s'eſt plaint en cour, et que le très-Chrétien a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le pauvre philoſophe, et qu'il s'eſt prêté à ces momeries de pâques et de l'autel, pour ne pas pouſſer à bout la patience des puiſſans dont il n'a pas mal abuſé. Cet homme aurait eu trop d'avantages ſur ſes contemporains, s'ils n'étaient pas rachetés par quelques faibleſſes: il eſt haineux comme le Dieu d'Abraham, d'Iſaac et de Jacob, il punirait juſqu'au quatrième degré la génération des des Fontaines, des Rouſſeau, des Fréron, des Pompignan, etc.; cela n'eſt pas dans le goût de l'académie ni du portique, car vous autres philoſophes: 1769.

Calmes du haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Vous êtes ſourds aux cris d'impuiſſans ennemis;
Un généreux mépris convertit en louange
La voix qui contre vous croaſſe dans la fange.

C'eſt ce qui doit arriver à tous ceux qui ſavent dédaigner de ridicules accuſations; car qui croira ſur la parole du gazetier du bas Rhin, qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le perſiflant? Ce genre de mort a été ignoré juſqu'à nos jours et le ſera éternellement. Les calomnies fines ſont dangereuſes; mais en vérité les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre Berlinois ſe porte à merveille: il vit plus dans la planète de Vénus que ſur ce petit globe terraquée. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus, et de ſon paſſage par le diſque du ſoleil, a été pendant deux nuits de ſuite ſur pied pour obſerver ce phénomène: cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes; mais ils n'y entendent pas plus de fineſſe.

1769. Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, lefquels ne me font point parvenus jufqu'à préfent. Je connais les Synonymes français, je les ai depuis long-temps. Ce livre eft d'autant plus utile qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue; je foupçonne que c'eft une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je fuis affez dégoûté des nouveaux livres qui paraiffent à préfent en France, on y voit tant de fuperfluité, beaucoup de paradoxes, des raifonnemens lâches et inconféquens, et avec ces défauts fi peu de génie, qu'il y aurait de quoi fe dégoûter des lettres, fi le fiècle précédent ne nous avait pas fourni des chefs-d'œuvres en tout genre. L'heureufe fécondité de ce fiècle nous dédommage de la ftérilité du nôtre. Je fuis venu au monde à la fin de cette époque où l'efprit humain brillait dans toute fa fplendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux, font paffés; il ne refte déformais en France que vous et Voltaire qui fouteniez comme des colonnes fortes et puiffantes les reftes d'un édifice qui va s'écrouler. J'efpère donc que nous fortirons du monde en même temps et que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la defcription, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, et dont nous ferons réduits à nous frayer la voie à nous-mêmes: mais jufqu'au moment du départ jouiffez d'une fanté parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, et confervez votre ame dans une tranquillité inébranlable. Ce font les vœux de tous les philofophes pour leur cher Athénagoras. Sur ce etc.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 août.

SIRE,

Me voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, fur la parole de V. M., au fujet des deux feules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour fouverain, et celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette affurance, que les catholiques romains, dits mahométans, et les fchifmatiques foi-difant tolérans, s'égorgent à leur plaifir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs ames, fans inquiétude fur le fuccès de leurs armes et fur les grands événemens qui, je crois, n'en réfulteront pas. Si l'alcoran eft vainqueur, nous en ferons quittes pour croire à la jument Borac. 1769.

Je ne fais pas fi les Corfes que nous avons envoyés dans l'autre monde, y feront mieux que dans celui-ci; mais il me femble que Sertorius Paoli a fait une affez plate fin. On l'accufe d'être *un peu* poltron; il y a *un peu* paru par fa conduite, et il faut avouer que c'eft un défaut *un peu* effentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On affure que le pape cordelier fe fait beaucoup *tirer la manche* pour abolir les jéfuites; je n'en fuis pas trop étonné; propofer à un pape de détruire cette brave milice, c'eft comme fi on propofait à V. M. de licencier fon régiment des gardes. Cependant

1769. on eſt, je crois, bien ſurpris en Eſpagne, en Portugal et à Naples, que le ſucceſſeur de St. Pierre diſpute à V. M. le droit de conſerver les enfans d'Ignace. Cela paraît auſſi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux miſſels qu'on jeta autrefois au feu pour ſavoir lequel des deux était le meilleur, et qui furent brûlés tous deux, au grand ébahiſſement des ſpectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'eſt que le général des jéſuites, dans une requête préſentée au feu Pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non ſuſpecte* en faveur de ſon ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jéſuites ſont les janiſſaires du ſaint ſiége, néceſſaires comme eux au ſoutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire ſera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre; il était, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommunication par ſon prédéceſſeur. Il m'écrit qu'il a eu grand'peur d'être *martyr*, et que c'eſt pour cela qu'il s'eſt *confeſſé*; afin de reſter tout au plus *confeſſeur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée, *paix perpétuelle*, qui eſt une violente déclaration de guerre, ou continuation de guerre contre ce que vous ſavez. Il dit que ſon évêque d'Annecy, qui s'intitule Prince de Genève, eſt couſin germain de ſon maçon, et que c'eſt un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paraît, Sire, tout auſſi impoſſible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appellé radoteur; mais j'oſe aſſurer V. M. que ſes Berlinois ont eu la bonté de le croire, et je n'en ſuis pas étonné, depuis que je ſais de V. M. qu'ils ont été

ſur

fur pied pendant *deux nuits* pour voir paffer Vénus fur le foleil. 1769.

Heureufement, Sire, votre académie des fciences ne reffemble pas au refte de la nation; fes mémoires font un excellent ouvrage, et prouvent que c'eft une des fociétés favantes les mieux compofées de l'Europe. Je ne parle pas feulement de M. de la Grange, dont le mérite eft bien connu de V. M.; je parle entre autres de Mrs. Lambert et Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, et qui me paraiffent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Jofaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne fais pas d'où procède le St. Efprit, mais je voudrais bien favoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde, la digeftion et le fommeil. J'irais les chercher quelque part qu'elles fuffent.

Je fupplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment fur le mariage de Mfgr. le Prince de Pruffe. Je me flatte qu'elle eft bien perfuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne fon illuftre maifon et fon augufte perfonne. C'eft dans ces fentimens et avec le plus profond refpect que je ferai toute ma vie etc.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

Le 14 Septembre.

Je profite du départ du Sr. Grimm pour vous faire parvenir cette lettre et pour vous apprendre que jufqu'à préfent il femble que la fortune, le hafard

1769. où la Providence n'ont pas décidé en faveur de laquelle des nations belligérantes se déclarerait la victoire. M. St. Nicolas, qui navige sur une meule de moulin, et qui a une bonne tête comme l'on sait, a persuadé au prince Gallizin de se retirer auprès de Kaminieck.

Je suis bien aise que vous soyez content des mémoires de notre académie. Les trois sujets dont vous parlez sont sans contredit ce qu'il y a de mieux dans ce corps. Les hommes à talens en tout genre se font rares; on a bien de la peine à trouver des hommes supérieurs comme on les désirerait, et dans nos temps de stérilité, on serait embarrassé à faire un meilleur choix.

Si vous ne voulez pas me revoir à la vallée de Josaphat, déterminez-vous donc à me revoir ici; il n'y a point de milieu entre l'un et l'autre; cependant j'aimerais mieux que ce fût ici en chair et en os, plutôt que je ne sais comment, en guise de fantôme; car sans langue et sans voix notre conversation ne m'a pas la mine d'être fort brillante. Je charge M. Grimm de vous rendre toute la part et tout l'intérêt que je prends à votre personne. Vous connaissez d'ailleurs l'estime avec laquelle je suis etc.

LETTRE XLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Octobre.

SIRE,

M. Grimm, qui n'est de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, et dont je la prie de recevoir mes très

humbles remercîmens. Il eſt revenu, Sire, pénétré des ſentimens de reſpect, d'admiration et d'attachement que V. M. inſpire à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais ce qui m'intéreſſe encore davantage, car je reſſemble à Bartholomée qui allait *droit au ſolide*, M. Grimm m'a donné les nouvelles les plus ſatisfeſantes de la ſanté de V. M., et de ſa gaieté, qui en eſt elle-même une preuve. 1769.

Les trois ſujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs. de la Grange, Béguelin et Lambert, ſont en effet les meilleurs de l'académie, et très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'eſpère que le jeune M. Bernouilli marchera ſur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une diſſertation de M. Cochius, qui a remporté le prix de métaphyſique; elle m'a paru bien faite et pleine d'une ſaine philoſophie; ſi M. Cochius n'eſt pas de l'académie, il me ſemble qu'il y ſerait bien placé dans la claſſe de philoſophie ſpéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On aſſure, Sire, et je n'ai pas de peine à le croire, que l'empereur eſt retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'eſt bien ſûrement ce qu'il a vu de mieux dans tous ſes voyages. Puiſque ce prince a vu V. M. et qu'il la connaît, je ſuis bien ſûr qu'il ne lui fera pas la guerre, et voilà ſur-tout ce qui m'occupe; car la tranquillité et le bien-être de V. M. me ſont encore plus chers que ſa gloire, qui même n'a rien à perdre par ſa conduite admirable depuis ſix ans de paix. A cette condition, je permets aux Turcs et aux Ruſſes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma ſanté eſt toujours bien incertaine; je voudrais du moins qu'elle me laiſsât aſſez de force pour aller

1769. mettre encore une fois aux pieds de V. M. les sentimens dont je suis pénétré pour elle ; car c'est un triste rendez-vous que la vallée de Josaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnaissance, le respect profond, et l'admiration avec laquelle je suis etc.

LETTRE XLV.

DU ROI.

Le 15 Novembre.

Je suis bien aise d'avoir fait la connaissance du Sr. Grimm. C'est un garçon d'esprit, qui a la tête philosophique, et dont la mémoire est ornée de belles connaissances. Il n'aura jamais pu vous dire combien je vous estime et combien je prends intérêt à tout ce qui vous regarde. Il a trouvé ma santé assez bonne, parce que le moment de convalescence qui suit un accès de goutte, est précisément celui où l'on se trouve le mieux. D'ailleurs le meilleur remède pour la jeunesse et pour les vieillards est sans contredit la tranquillité d'ame, qui inspirant une joie douce, met un nouveau baume dans le sang et appaise ces mouvemens violens qui détruisent nos faibles ressorts. Je crois que le bon cordelier pape aura besoin de recourir à ce remède; du moins Messieurs ses enfans lui préparent-ils une belle tablature. J'aimerais autant être savetier que pape dans ce siècle-ci. Le prestige est détruit, et le misérable charlatan continue à crier sa drogue que personne n'achète,

tandis que des téméraires s'acharnent à renverser son théâtre. Je ne sais quel Anglais, après avoir tiré l'horoscope de la hiérarchie, ayant calculé sa durée, en a fixé le terme à la fin de ce siècle. Je ne serais pas fâché de voir ce spectacle; toutefois il me semble que cela n'ira pas si vîte, et qu'elle soutiendra ses absurdités peut-être encore une couple de siècles, d'autant plus qu'elles sont appuyées par l'enthousiasme de la populace. 1769.

Ce que je viens de dire fait naître la question, s'il se peut que le peuple se passe de fables dans un système religieux? Je ne le crois pas, à cause que ces animaux que l'école a daigné nommer raisonnables, ont peu de raison en effet. Qu'est-ce que quelques professeurs éclairés, quelques académiciens sages, en comparaison d'un peuple immense qui forme un grand État? La voix de ces précepteurs du genre humain est peu entendue et ne s'étend pas hors d'une sphère resserrée. Comment vaincre tant de préjugés sucés avec le lait de la nourrice? Comment lutter contre la coutume, qui est la raison des sots, et comment déraciner du cœur des hommes un germe de superstition que la nature y a mis et que le sentiment de leur propre faiblesse y nourrit? Tout cela me fait croire qu'il n'y a rien à gagner sur cette belle espèce à deux pieds et sans plumes, qui probablement sera toujours le jouet des fripons qui voudront la tromper.

Pour notre académie, sans être bien brillante, elle va doucement son chemin. L'approbation que vous donnez à quelques-uns de ses membres, me les rend encore plus précieux. L'espérance que vous

me donnez de faire un tour dans ces contrées, me
1769. fait plus de plaisir que n'en auraient les Juifs à la seconde apparition d'Elie. Je m'en tiens au présent; je ne connais point la carte qui situe la vallée de Josaphat, ni le chemin qui peut y conduire, ni le langage qu'on y parle; il est plus sûr de vous voir ici avec tous mes sens et de pouvoir assurer de vive voix combien je vous estime etc.

LETTRE XLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 Décembre.

SIRE,

Je crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe est agité; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles; mais je ne puis me refuser la satisfaction de lui témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a dû lui donner la naissance d'un nouveau Prince dans son auguste et illustre maison. J'espère que S. A. R. Madame la Princesse de Prusse lui donnera bientôt un nouveau sujet de satisfaction par une naissance semblable. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, de remercier V. M. par une assez et trop longue lettre des éclaircissemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'osais prendre cette liberté, je lui demanderais ce qu'elle augure de la présente guerre, et du sort de la Pologne, dont le souverain me paraît être le St. Esprit des Rois. Voltaire ne me paraît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal; il prétend

que s'ils ne font pas convertiffeurs ni perfécuteurs, ils font abrutiffeurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête, ce qui lui arrive fouvent, de fe trouver affez mal fur mes épaules, je penfe au pauvre grand Vifir à qui on vient d'abattre la fienne, et je trouve que le lot de la mienne eft encore meilleur, tout mauvais qu'il eft en lui-même, fur-tout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui fuffit feule à tant d'objets, et qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand fuccès, la philofophie et la poéfie. Vous les avez réconciliées enfemble; puiffiez-vous réconcilier de même St. Nicolas et la jument Borac, qui dans la dernière affaire fur-tout me paraît n'avoir été qu'une bête. Je fuis etc. 1769.

LETTRE XLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 Décembre.

SIRE,

Il n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M, et certainement je fais fcrupule de l'importuner trop fouvent par mes lettres, perfuadé, comme de raifon, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me difpenfer de lui faire mes très-humbles remercîmens fur le prologue qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La Princeffe qui en eft l'objet, m'y paraît louée avec autant de galanterie que de fineffe; je fais d'ailleurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire plu-

1769. ſieurs fois de ſon grand talent pour la muſique; ſi on changeait la Princeſſe en Prince, je ſais bien, Sire, à qui ces éloges pourraient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il eſt poſſible, ſur des objets plus grands et plus eſſentiels au bonheur des hommes. La fin de ce prologue, Sire, eſt une plaiſanterie neuve et de très-bon goût; *avancez, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas! Melpomène et Thalie n'ont preſque plus que des bâtards; car nos comédiens même de Paris ne ſont pas des enfans trop légitimes.

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles qu'elle veut bien me donner de ſa ſanté; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaiſir, ſur la tranquillité d'ame dont elle me paraît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'aſſure d'abord du bonheur, de V. M., auquel je m'intéreſſe de préférence; elle aſſure enſuite par contrecoup le bonheur de vos ſujets, et peut-être les diſpoſitions pacifiques des autres Princes de l'Europe. Je ne ſais ſi le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, eſt auſſi tranquille ſur le ſort de ſa vieille barque éclopée; je crois cependant qu'elle durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins ſa drogue; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas ſeulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue et qui la prennent avec reſpect, et d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'oſent la jeter au feu.

La queſtion, *s'il ſe peut faire que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtème religieux*, mériterait

bien, Sire, d'être propofée par une académie telle que la vôtre. Je penfe, pour moi, qu'il faut toujours enfeigner la vérité aux hommes, et qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en propofant cette queftion pour le fujet du prix de métaphyfique, fe ferait, je crois, beaucoup d'honneur, et fe diftinguerait des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occafion de l'affurer de toute la reconnaiffance de Mrs. de la Grange, Lambert et Béguelin, qui me paraiffent bien pénétrés des bontés de V. M., et bien empreffés de les mériter de plus en plus. 1769.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec fa bonté ordinaire, les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'eft la trentième de fon glorieux règne; puiffe-t-elle être fuivie de trente autres; et puiffe la deftinée ajouter à fes illuftres jours tout ce qu'elle me paraît vouloir retrancher aux miens!

Je fuis avec le plus profond refpect, la plus tendre reconnaiffance, et la plus vive admiration etc.

LETTRE XLVIII.

DU ROI.

Le 4 Janvier.

Le nord, Monfieur Protagoras, eft plus tranquille que vous ne le croyez; c'eft l'orient où règnent le trouble, la guerre et la confufion. Nous autres qu'on appelle les vieillards de l'Europe, nous fommes trop pefans pour tracaffer comme certaine nation du fud 1770.

1770. qu'on appelle les Welches. Cette nation gentille fourre son nez par-tout, souvent où elle n'a que faire, et porte l'inquiétude qui la dévore d'un bout du globe à l'autre; elle croit qu'en la communiquant, elle diminuera la portion qui lui en est échue, et qu'elle en deviendra moins agitée; mais c'est peine perdue, dit-on, et pour la rendre plus tranquille (je n'ose pas dire plus sage) il faudrait exorciser le démon qui la possède; selon ce que m'assura en dernier lieu un théologien grave, avec lequel je m'entretiens sur mon salut. Je laisse le puîné dans la catégorie où vous le rangez avec le Roi des Sarmates; jamais concile ne l'a accouplé de tel compagnon; quelque peu de crédit qu'ils ayent à présent, leur tour pourra revenir; si le destin le veut, ils reprendront faveur et feront fortune. Ce Monsieur *** est encore jeune; il est comme le Duc de Laurangais; à force de faire des sottises il deviendra sage: sa naissance n'est constatée que depuis quinze cents ans; vous voyez qu'il est encore dans l'enfance. Dieu sait combien de milliers d'années se sont écoulées avant que son vieux papa parvînt à s'accréditer et à jouir de la considération qu'il a présentement. Le temps fait tout; il produit, il exhausse, il abaise, il relève les Dieux et les hommes. Fions-nous-en à lui, mon cher d'Alembert, et Monsieur le Chevalier trouvera à son tour le moment de briller.

En attendant, ma famille s'amuse à faire des enfans : c'est un bon remède pour l'oisiveté, et qui est en son lieu quand on a soutenu sept années de guerre. Je vous remercie de la part que vous y prenez, et si c'était dans les temps de Catherine de Médicis, je vous prierais de faire l'horoscope de l'embryon qui

dans ſix mois pourra venir au monde ; mais je vous 1770.
en diſpenſe. Pour moi, au lieu de faire des enfans, je fais des mauvais mémoires pour l'académie, dont vous verrez ici un échantillon. Je crois que vous ſerez aſſez de mon opinion pour le principe : je ſuis mes idées, que je crois calculées pour le bien de l'humanité et pour perſuader nos prêtres de les adopter. J'ai été obligé de les ménager ; pourvu que le bien ſe faſſe, qu'importent les moyens qui peuvent l'acheminer ? Je ſuis grand partiſan de la morale, parce que je connais beaucoup les hommes, et que je m'aperçois du bien qu'elle peut produire. Pour un algébriſte, qui vit dans ſon cabinet, il ne voit que des nombres, des proportions ; mais cela ne fait pas aller le monde moral, et de bonnes mœurs valent mieux pour la ſociété que tous les calculs de Newton. J'eſpère que vous me direz franchement votre ſentiment ſur mon mémoire, bien aſſuré de mon eſtime et que je prie Dieu de vous avoir en ſa ſainte et digne garde.

LETTRE XLIX.

DU ROI.

Le 8 janvier.

VOUS ſavez que nous autres poëtes nous ſommes accuſés d'aimer un peu trop la flatterie et l'hyperbole ; cependant le prologue fait pour l'Electrice de Saxe n'en eſt pas ſuſceptible, parce que cette princeſſe eſt douée des plus rares qualités et poſsède des

1770. talens qui suffiraient à la réputation d'une particulière. Cependant, comme le public est plus malin qu'admirateur, il fallait le contenter en fesant une petite sortie sur les comédiens, qui méritaient bien d'être relevés. Je crois que vous avez de la peine à Paris à trouver de bons sujets; mais si vous connaissiez ceux qui représentaient cette pièce, votre troupe en comparaison vous paraîtrait divine. Si, comme le disent les philosophes, toutes les occupations des hommes sont des jeux d'enfans, autant vaut-il faire un mauvais prologue que de troubler la tranquillité de l'Europe. Je n'ai rien à démêler ni avec Mahomet ni avec les Sarmates qui s'entredéchirent. Je vis en paix et en bonne intelligence avec tous mes voisins, et je fais des vaudevilles pour m'amuser.

J'ignore ce que pense l'infaillible qui siège aux sept montagnes; mais je sais qu'il s'intéresse pour achever et perfectionner notre église catholique de Berlin, et qu'il ne me hait pas, me regardant comme un des suppôts de sa garde prétorienne, qu'on veut le contraindre à licentier: il se contente de disputer pied à pied les restes d'un crédit idéal qui lui fait craindre une banqueroute prochaine. Il se trouve dans le cas de votre contrôleur des finances; mais je parierais bien que la France, comme le plus ancien royaume de l'univers, aura le pas de la banqueroute, et que vos bourses se trouveront vides avant que le règne de la superstition soit aboli.

La question que vous proposez à notre académie est d'une profonde philosophie. Vous voulez que nous scrutions la nature et la trempe de l'esprit humain, pour décider si l'homme est susceptible d'en

croire plutôt le bon ſens que ſon imagination. Selon mes faibles lumières je pencherais pour l'imagination, par ce que le ſyſtème merveilleux ſéduit, et que l'homme eſt plus raiſonneur que raiſonnable. Je m'appuie dans ce ſentiment ſur l'expérience de tous les temps et de tous les âges. Vous ne trouverez aucun peuple dont la religion n'ait été un mélange de fables abſurdes, et d'une morale néceſſaire au maintien de la ſociété. Chez les Egyptiens, chez les Juifs, chez les Perſes, chez les Grecs et les Romains, c'eſt la fable qui ſert de baſe à la religion. Chez les peuples de l'Afrique vous trouvez pareillement ce ſyſtème merveilleux établi, et ſi vous ne rencontrez point la même démence dans les îles Mariannes, c'eſt que ſes habitans n'avaient du tout aucun culte. La nation qui paraît la moins imbue de ſuperſtition, eſt ſans contredit la chinoiſe. Mais ſi les grands ſuivirent la doctrine de Confucius, le peuple ne parut pas s'en accommoder; il reçut à bras ouverts les Bonzes, qui le nourrirent d'impoſtures, aliment propre à la populace et adapté à ſa groſſièreté. Ces preuves que je viens d'alléguer, ſont priſes des exemples que nous fournit l'hiſtoire; il en eſt encore d'autres qui me paraiſſent plus fortes, priſes de la condition des hommes et de l'empêchement qu'un ouvrage journalier et néceſſaire met à ce que la multitude des habitans puiſſe être éclairée pour ſe mettre au-deſſus des préjugés de l'éducation. Prenons une monarchie quelconque; convenons qu'elle contient dix millions d'habitans; ſur ces dix millions décomptons d'abord les laboureurs, les manufacturiers, les artiſans, les ſoldats, il reſtera à peu-près cinquante mille per-

1770.

1770. fonnes tant hommes que femmes; de celles-là décomptons vingt-cinq mille pour le fexe féminin, le refte compofera la nobleffe et la bonne bourgeoife; de ceux-là examinons combien il y aura d'efprits inappliqués, combien d'imbécilles, combien d'ames pufillanimes, combien de débauchés, et de ce calcul il réfultera à peu-près, que fur ce qu'on appelle une nation civilifée contenant environ dix millions d'habitans, a peine trouverez-vous mille perfonnes lettrées, et entre celles-là encore quelle différence pour le génie? Suppofez donc qu'il fût poffible que ces mille philofophes fuffent tout du même fentiment et auffi dégagés de préjugés les uns que les autres; quels effets produiront leurs leçons fur le public? Si huit dixièmes de la nation, occupés pour vivre, ne lifent point; fi un autre dixième encore ne s'applique pas par frivolité, par débauche ou par ineptie; il réfulte de là que le peu de bon fens dont notre efpèce eft capable, ne peut réfider que dans la moindre partie d'une nation, que le refte n'en eft pas fufceptible, et que les fyftèmes merveilleux prévaudront par conféquent toujours fur le grand nombre. Ces confidérations me portent donc à croire que la crédulité, la fuperftition et la crainte timorée des ames faibles, l'emportera toujours dans la balance du public, que le nombre des philofophes fera petit dans tous les âges, et qu'une fuperftition quelconque dominera l'univers. La religion chrétienne était une efpèce de théifme dans le commencement; elle naturalifa bientôt les idoles et les cérémonies payennes, auxquelles elle accorda l'indigénat, et à force de broderies nouvelles, elle couvrit fi bien l'étoffe fimple

qu'elle avait reçue dans son institution, qu'elle devint méconnaissable. L'imperfection, tant en morale qu'en physique, est le caractère de ce globe que nous habitons; c'est peine perdue d'entreprendre de l'éclairer, et souvent la commission est dangereuse pour ceux qui s'en chargent. Il faut se contenter d'être sage pour soi, si on peut l'être, et abandonner le vulgaire à l'erreur, en tâchant de le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la société. Fontenelle disait très-bien, que s'il avait la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas pour les communiquer au public, parce qu'il n'en valait pas la peine; je pense à peu-près de même, en fesant des vœux pour le philosophe Diagoras, et priant Dieu de l'avoir en sa sainte garde. 1770.

LETTRE L.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 janvier.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, et le mémoire qui y était joint, ne me sont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois; je ne sais par quelle fatalité ce paquet a été si long-temps en route, et je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que V. M. ne me soupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire;

et je puis, Sire, aſſurer avec vérité à V. M. que je
1770. ſuis abſolument de ſon avis ſur les principes qui doivent ſervir de baſe à la morale. Si V. M. veut prendre la peine de jeter les yeux ſur mes Elémens de philoſophie, tome IV de mes Mélanges p. 72 et 92, elle verra que j'y indique comme la ſource de la morale et du bonheur *la liaiſon intime de notre véritable intérêt avec l'accompliſſement de nos devoirs*, et que je regarde *l'amour éclairé de nous-même comme le principe de tout ſacrifice moral.* Il eſt vrai, Sire, que je n'ai preſque fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe ſi bien dans ſon ouvrage avec la plus ſaine et la plus éloquente philoſophie.

Un ſeul point, Sire, m'a toujours embarraſſé pour rendre abſolument univerſel et ſans reſtriction ce principe de la morale; c'eſt de ſavoir ſi ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la ſociété et à qui la ſociété refuſe tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuſe, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir, ſi les hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, et comment on pourrait leur perſuader que leur véritable intérêt eſt d'être vertueux, dans le cas où ils pourraient impunément ne l'être pas. Si j'avais trouvé à cette queſtion une ſolution ſatisfeſante, il y a longtemps que j'aurais donné mon catéchiſme de morale.

Je voudrais bien être en état de répondre plus au long à V. M.; mais depuis trois ſemaines, des vertiges fréquens m'ont cauſé une faibleſſe de tête qui m'interdit toute application, et me permet à peine de tenir la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis

que

que son auguste famille fait des enfans; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détraquement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affaiblira jamais en moi, Sire, ce sont les sentimens d'admiration, de vive reconnaissance et de très-profond respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc. 1770.

LETTRE LI.

DU ROI.

Le 17 février.

L'APPROBATION que vous donnez à mon mémoire me fait d'autant plus de plaisir, que votre suffrage a plus de poids que n'en auraient les suffrages de dix mille ignorans. Pour répondre à l'objection que vous me faites à l'égard de ceux qui croupissent dans la dernière misère, il faut premièrement convenir que la police de son côté, et la charité des bonnes ames du leur, viennent au secours des malheureux, et qu'il n'y a point d'exemple (sauf les calamités publiques), où l'on ait vu une famille, pas même un seul homme, mourir exactement de faim. Les hommes les moins bien partagés de la fortune sont ceux qui n'ont de fonds que leurs bras et leur industrie; une maladie qui leur survient les réduit aussitôt aux abois, à cause que leurs revenus cessent avec leur travail; relevant d'une maladie ils se trouvent endettés, et trop faibles pour reprendre leur ouvrage. Cette situation sans doute est dure, sur-tout s'ils sont surchargés d'une famille; mais au lieu de voler et

1770. d'assassiner sur les grands chemins, ce qui conduit à la potence ou à la roue, n'auront-ils pas plutôt recours à la compassion de personnes vertueuses, pour se procurer un soulagement honnête dans leur misère, au lieu de se précipiter dans un malheur cent fois plus affreux ? Les principes réprimans du vice que j'ai proposés, sont, l'amour de la conservation, qui doit faire craindre aux hommes d'entreprendre des actions que les lois punissent en leur ôtant la vie; l'amour de la réputation, qui doit empêcher de se déshonorer en se livrant en aveugle à sa passion; et l'amour de la belle gloire, ce puissant aiguillon, qui fait abhorrer à ceux qui en sont excités tout ce qui pourrait flétrir leur nom, et les pousse à pratiquer tout ce que la vertu a de plus sublime. Si l'on applique à propos cette panacée aux différens maux de l'ame, il est sûr que l'on fera d'étonnantes guérisons. Vous voyez que dans tout ce raisonnement je suppose pour base que je m'adresse à une nation où les lois gouvernent; car il est bien vrai que sans le principe réprimant des punitions, la force du raisonnement ne serait pas suffisante pour arrêter seule les saillies féroces d'un amour propre désordonné. Je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, tant pour ménager votre santé que faute de matière, priant Dieu, etc.

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 mars.

SIRE,

Je fuis pénétré de reconnaiffance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre fes importantes affaires pour s'occuper un moment des rêveries métaphyfiques d'un pauvre malade. La réponfe qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui propofer fur fon excellent mémoire, a certainement toute la folidité dont la matière eft fufceptible. Je conviens que d'une part la crainte des lois et des fupplices, et de l'autre l'efpérance d'être foulagé par les ames vertueufes, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui font dans l'indigence ; mais je fuppofe, ce qui eft poffible, que l'indigent foit d'une part fans efpérance d'être fecouru, et que de l'autre il foit affuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de fon fuperflu, pour fubvenir à fa propre fubfiftance, et je demande ce qu'il doit faire en ce cas, et s'il peut ou même s'il doit fe laiffer mourir de faim lui et fa famille? La difficulté n'eft pas la même pour celui qui pofsède quelque chofe ; il ne doit rien dérober, même en cachette, parce qu'il a intérêt qu'on n'en agiffe pas de même à fon égard. 1770.

Je prie V. M. de me permettre auffi quelques réflexions fur une autre queftion dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, et qui m'a valu de fa part une lettre fi belle et fi philofophique; favoir, *fi en matière de*

I 2

religion, ou même en quelque matière que ce puiſſe
1770. *être, il eſt utile de tromper le peuple?* Je conviens avec V. M. que la ſuperſtition eſt l'aliment de la multitude; mais elle ne doit, ce me ſemble, ſe jetter ſur cet aliment, que dans le cas où on ne lui en préſentera pas un meilleur. La ſuperſtition, bien inculquée et enracinée dès l'enfance, cède ſans doute à la raiſon lorſqu'elle vient à ſe préſenter; elle arrive trop tard et la place eſt priſe; mais qu'on préſente en même temps et pour la première fois, même à la multitude ignorante, des abſurdités d'un côté telles que nous en connaiſſons, et de l'autre la raiſon et le bon ſens; V. M. penſe-t-elle que la raiſon n'eût pas la préférence? Je dirai plus: la raiſon, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à perſévérer pour triompher un jour, et chaſſer ſa rivale. Il me ſemble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on eſt sûr d'y avoir la vérité; il faut ſeulement ouvrir avec ſageſſe et avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, et petit à petit la main eſt ouverte tout à fait, et la vérité en ſort tout entière. Les philoſophes qui ouvrent la main trop bruſquement ſont des fous; on leur coupe le poing, et voilà tout ce qu'ils y gagnent: mais ceux qui la tiennent fermée abſolument, ne ſont pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, et la faibleſſe de ma tête, toujours vide et étonnée, m'empêcherait, quand je l'oſerais, de ſuivre plus loin ces réflexions. Puiſſe la deſtinée, Sire, conſerver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature,

et qui eſt bien plus néceſſaire que la mienne à l'humanité et à la philoſophie! 1770.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus grande admiration et la plus vive reconnaiſſance, etc.

LETTRE LIII.

DU ROI.

Le 3 avril.

JE ſouhaiterais que votre ſanté plus forte et plus vigoureuſe vous permît d'étendre vos lettres, parce qu'en diſcutant beaucoup les matières, on les éclaircit, et que vos lumières peuvent m'inſtruire. S'il s'agiſſait de plaiſanter, je terraſſerais bien vîte la difficulté que vous me faites naître, en répondant que ce n'eſt pas à un Français à la propoſer, à un Français qui voit honorer chez lui les plus gros voleurs et rouer ceux qui ont pris trop peu. Vous voyez aborder toute la France chez vos fermiers généraux, chez vos receveurs, vos tréſoriers, etc., tous gens qui font métier de dépouiller votre roi et ſon royaume. Mais j'abandonne cette défenſe de ma cauſe, qui n'eſt pas digne de ſa gravité ni de ſon importance, et reprenant mon ſérieux et ma phyſionomie de pédagogue, je vous dirai que le cas, mon cher d'Alembert, que vous me propoſez, ne peut preſque pas arriver, parce que tous les cœurs ne ſont pas également endurcis, et qu'il ſe trouve dans toutes les communautés et dans toutes les ſociétés de bonnes ames, ſenſibles aux cris de la miſère.

1770. Toutefois, ſi par impoſſible, il ſe trouvait une famille dépourvue de toute aſſiſtance et dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerais pas à décider que le vol lui devient légitime : 1°. Parce qu'elle a éprouvé des refus, au lieu de recevoir des ſecours ; 2°. Parce que ſe laiſſer périr ſoi, ſa femme et ſes enfans, eſt un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de ſon ſuperflu ; 3°. Parce que l'intention du vol eſt vertueuſe et que l'action en eſt d'une néceſſité indiſpenſable : je ſuis même perſuadé qu'il n'eſt aucun tribunal, qui ayant bien conſtaté la vérité du fait, n'opinât à abſoudre un tel voleur. Les liens de la ſociété ſont fondés ſur des ſervices réciproques ; mais ſi cette ſociété ſe trouve compoſée d'ames impitoyables, tous les engagemens ſont rompus, et l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide de tout.

Voilà ce qu'un philoſophe ébauché peut répondre au grand Anaxagoras qui s'amuſe de ce balbutiage. Vous me propoſez enſuite en peu de mots une queſtion à laquelle je ne pourrais répondre, ſelon le noble uſage tudeſque, que par un gros in-folio. Comment, mon cher Anaxagoras, ne voyez-vous pas dans quelle diſcuſſion je ne pourrais me diſpenſer d'entrer pour détailler toute cette matière ? Je me reſſerrerai donc le plus que poſſible pour vous ſatisfaire. Si nous nous plaçons au premier jour du monde, et que vous me demandiez *s'il eſt utile de tromper le peuple*, je vous répondrai que non, parce que l'erreur et la ſuperſtition étant inconnues, on ne doit pas les introduire, on doit même les empêcher d'éclore. En parcourant l'hiſtoire, je

trouve deux sortes d'impostures, les unes à la fortune desquelles la superstition a servi de marche-pied, et celles qui, à l'aide de quelques préjugés, ont pu servir à manier l'esprit du peuple pour son propre avantage. Les premiers de ces imposteurs ce sont les Bonzes, les Zoroastre, les Numa, les Mahomet, etc. pour ceux-là je vous les abandonne. L'autre espèce sont les politiques, qui, pour le plus grand bien du gouvernement, ont eu recours au systême merveilleux, afin de mener les hommes, de les rendre dociles. Je compte de ce nombre l'usage qu'on fesait à Rome des augures, dont le secours a souvent été si utile, pour arrêter ou calmer des séditions populaires que des tribuns enteprenans voulaient exciter. Je ne saurais condamner Scipion l'Africain de son commerce avec une Nymphe, par lequel il acquit la confiance de ses troupes et fut en état d'exécuter de brillantes entreprises ; je ne blame point Marius de sa vieille, ni Sertorius de ce qu'il menait une biche avec lui. Tous ceux qui auront à traiter avec un grand ramas d'hommes qu'il faut conduire au même but, seront contraints d'avoir quelquefois recours aux illusions, et je ne les crois pas condamnables, s'ils en imposent au public par les raisons que je viens d'alléguer. Il n'en est pas de même de la superstition grossière. C'est une des mauvaises drogues que la nature a semées dans cet univers et qui tient même au caractère de l'homme; et je suis moralement persuadé, que si l'on établissait une colonie nombreuse d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verrait naître des superstitions. Ce systéme merveilleux semble fait pour le peuple. On

1770.

1779. abolit une religion ridicule et l'on en introduit une plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'eſt toujours un culte qui ſuccède à quelque autre. Je crois qu'il eſt bon et très-utile d'éclairer les hommes. Combattre le fanatiſme, c'eſt déſarmer le monſtre le plus cruel et le plus ſanguinaire; crier contre l'abus des moines, contre ces vœux ſi oppoſés aux deſſeins de la nature, ſi contraires à la multiplication, c'eſt véritablement ſervir ſa patrie. Mais je crois qu'il y aurait de la maladreſſe, et même du danger, à vouloir ſupprimer ces alimens de la ſuperſtition qui ſe diſtribuent publiquement aux enfans, que les pères veulent qu'on nourriſſe de la ſorte.

La réforme, comme vous le ſavez, fit une grande révolution; mais que de ſang, que de carnage, que de guerres, de dévaſtations pour oſer ſe paſſer de quelques articles de foi! quelle fureur s'emparerait des hommes ſi l'on voulait les ſupprimer tous! Il ſerait beau ſans doute de jouir du ſpectacle unique d'un peuple ſans erreur, ſans préjugé, ſans ſuperſtition, ſans fanatiſme; mais il eſt dit dans les centuries de Noſtradamus, qu'on ne le découvrira qu'après en avoir trouvé un ſans vices, ſans paſſions et ſans crimes. Vous autres, lumières de ce ténébreux univers, vous laiſſerez échapper des gerbes de raiſons pour l'éclairer; qu'en arrivera-t-il? Que quelques gens de lettres diront que vous avez raiſon, que les Bonzes et les Lamas crieront, qu'une infinité d'imbécilles boucheront hermétiquement les pertuis de leurs antres, pour empêcher que votre jour n'éblouiſſe et eux et les habitans de leurs tanières;

et que le monde demeurera aveugle. La philofophie, encouragée dans ce fiècle, s'eft énoncée avec plus de force et de courage que jamais; quels font les progrès qu'elle a faits? On a chaffés les jéfuites, direz-vous. J'en conviens; mais je vous prouverai fi vous le voulez, que la vanité, des vengeances fecrètes, des cabales, et enfin l'intérêt ont tout fait. Je vous objecterai en revanche le meurtre juridique de Calas, la perfécution de Syrven, la cruelle aventure d'Amiens, la canonifation de * * *, les forcières qu'on brûle publiquement à Rome, les ridicules querelles des Suiffes fur les peines infinies, la fureur théologale des prêtres hollandais contre des profeffeurs qui enfeignaient que la vertu fuffit aux hommes, l'efpèce de guerre de religion qui fe fait actuellement en Pologne. Oh! mon cher Anaxagoras, l'homme eft un animal incorrigible, plus fenfible que raifonnable. Cependant je lui ai fait un catéchifme et je vous l'envoye. 1770.

Mes pieds vont auffi mal que votre eftomac; j'ai la goutte, fans laquelle je vous aurais répondu avec plus d'ordre, parce que la tête en fouffre, et vous favez peut-être que nous avions ici un médecin qui ordonnait de faigner au gros orteuil, quand on avait la tête embarraffée; ainfi je ne faurais vous dire fi mon mal git dans la tête ou dans les pieds; mais quelque part qu'il foit, il ne m'empêche pas de vous confidérer et de vous eftimer. Sur ce etc.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 avril.

SIRE,

1770. De toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement et plus tendrement affecté que celle que je viens de recevoir en date du 3 de ce mois; j'en avais, Sire, le plus grand besoin pour calmer la violente inquiétude où j'étais depuis quelques jours sur la santé de V. M., et sur les bruits très-fâcheux qui en couraient. Enfin me voilà rassuré, et quoique V. M. ne soit pas délivrée de sa goutte, je vois au moins qu'elle est sans danger.

Il vient de paraître, Sire, un traité de la Goutte par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent; le remède qu'il propose consiste dans l'application des sang-sues; je connais à Paris plusieurs personnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait usage du remède, et ont été du moins très-soulagées. M. Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra incessamment.

Je suis en ce moment trop occupé de la santé de V. M. pour lui parler de la mienne; ma tête est toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laisser, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. sur les différens articles de la lettre si belle et si philosophique que je viens d'en recevoir, ainsi que sur son Catéchisme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de sa conservation

ſi précieuſe, non-ſeulement à ſes peuples et à la philoſophie, mais encore à l'Europe et à l'humanité. 1770.

Je ſuis avec le plus profond, et permettez-moi d'ajouter, le plus tendre reſpect etc.

LETTRE LV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 avril.

SIRE,

Je profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête ſont tant ſoit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philoſophique que V. M. a bien voulu m'écrire pour répondre aux queſtions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je penſe, Sire, comme V. M. ſur le premier objet, et je me félicite de penſer comme elle, non par un principe d'adulation dont je ſuis incapable, mais parce que les raiſons apportées par V. M. pour appuyer ſa réponſe, me paraiſſent très-ſolides, et s'étaient déjà préſentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de néceſſité abſolue que j'ai ſuppoſé, le vol eſt permis, et même eſt une action juſte. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi ce cas de néceſſité abſolue eſt purement métaphyſique, comme V. M. paraît le penſer; je ne voudrais pas dire que non, mais je doute, et j'ai vu ſouvent des gens ſi malheureux, ſi dénués de ſecours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne ſavais ce qu'ils

1770. devaient faire, de frapper à la mille-unième, ou de se procurer leur subsistance aux dépens des riches, s'ils le pouvaient avec quelque sûreté pour eux-mêmes. Il est vrai, Sire, que cette doctrine, toute raisonnable qu'elle est, n'est pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchisme de morale, par l'abus que la cupidité ou la paresse pourraient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'usage de tous les ordres de la société. Je ne sais même si, du moins en France, les tribunaux ne condamneraient pas, avec beaucoup de regret sans doute, un malheureux qui se serait trouvé dans le cas dont il s'agit; ils se trouveraient forcés à commettre cette injustice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abusassent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme est, ce me semble, que la distribution des fortunes dans la société est d'une inégalité monstrueuse; qu'il est aussi atroce qu'absurde, de voir les uns regorger de superflu, et les autres manquer du nécessaire. Mais dans les grands Etats sur-tout, ce mal est irréparable, et on peut être forcé de sacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la société ne s'arment contre les riches, comme ils seraient tentés et peut-être en droit de le faire.

Quant à la seconde question, *s'il est utile de tromper le peuple?* je pense d'abord comme V. M. que si l'erreur et la superstition ne sont pas encore existantes dans une nation, il faut s'opposer à leur naissance par tous les moyens possibles; je pense encore avec elle, que si elles sont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que ce *zèle impétueux* ne

ſervirait qu'à charger la philoſophie *d'un crime infructueux ;* mais je penſe en même temps qu'il faut, au lieu de force, uſer de fineſſe et de patience, attaquer l'erreur indirectement et ſans paraître y penſer, en établiſſant les vérités contraires ſur des principes ſolides, mais en ſe gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maiſon, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fuſil; il faut petit à petit élever à côté une autre maiſon plus habitable et plus commode; inſenſiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, et la maiſon pleine de léopards ſera déſertée. 1770.

Le Catéchiſme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paraît très-propre à la jeune nobleſſe à laquelle elle le deſtine. Les motifs moraux qu'on lui propoſe pour être vertueuſe, ſont en effet les vrais, et les plus propres à faire impreſſion, principalement ſur cette claſſe, qui jouiſſant dans la ſociété des principaux avantages, eſt plus intéreſſée qu'une autre à en obſerver les lois écrites et non écrites.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE LVI.

DU ROI.

Le 17 mai.

1770. Je vous ſuis très-obligé de la part que vous prenez à ma ſanté. L'enchaînement néceſſaire des cauſes a voulu que l'âcreté amaſſée dans mon ſang fût le principe de la goutte qui m'a fait beaucoup ſouffrir; mais je me ſuis conformé à la volonté irrévocable de la nature. J'ai eu recours au régime comme à la patience, et me voilà guéri.

Durant ma convaleſcence, le premier livre qui m'eſt tombé entre les mains eſt l'Eſſai ſur les préjugés; il m'a tiré de l'inertie où me tenaient mes forces perdues, et comme ſur bien des ſujets je penſe en raiſon inverſe du ſoi-diſant philoſophe qui en eſt l'auteur, j'ai employé toute l'énergie de mon organiſation pour en relever les fautes. J'ai éprouvé des mouvemens répulſifs aux ſentimens de l'auteur, qui prétend que la vérité étant faite pour l'homme, il faut en tout temps la lui dire. Auſſi ſouvent que l'auteur dit des injures aux rois, aux généraux, aux poëtes, ſes idées n'ont pu s'identifier avec les miennes, parce que j'ai l'honneur d'être aſſez mauvais poëte, (ou empoiſonneur public,) parce que j'ai eu l'honneur de me battre quelquefois en qualité de général, (ou de bourreau mercenaire,) parce que j'ai eu l'honeur d'être une eſpèce de Roi, (ou de tyran barbare.) Ces conſidérations aſſimilées à ma façon de penſer et ſelon l'idée que je me fais des

chofes, m'ont déterminé à prendre la défenfe de mes confrères, pour empêcher que ces injures, 1770. fouvent répétées par de tels auteurs, n'obtinffent, par l'habitude et à force d'y accoutumer les oreilles du public, la fanction d'une opinion reçue et indubitable. Mon auteur m'apprend que mes confrères les rois font une efpèce d'imbécilles, qui ne favent ni lire ni écrire ; j'ai lu comme un bénédictin, et j'ai barbouillé du papier à l'envi du folliculaire le plus affamé; c'eft donc à moi à plaider leur caufe. J'envoie mon factum à Anaxagoras, qui fera notre juge; et même, s'il le trouve à propos, il peut préfenter l'ouvrage à la cour, affuré par ce moyen d'obtenir la première place de l'académie des fciences. Badinage à part, cet ouvrage eft très-licentieux et très-indécent. On dirait que l'auteur comme un chien enragé attaque tout le monde, et fe rue fur les paffans, également fatisfait, pourvu qu'il morde; certainement il mérite d'être traité de même. Si la vérité eft faite pour l'homme, (de quoi je ne fuis pas d'accord,) s'il faut la lui dire en toute occafion, je me fuis réglé fur les préceptes de l'auteur, et je lui ai dit bien fincèrement ce que je penfe de fon ouvrage; il trouve en moi un difciple obéiffant, qui éclairé par fa lumière fe fait un devoir d'imiter fon exemple; et comme la vérité eft toujours utile aux hommes, je me flatte qu'il approuvera la liberté avec laquelle je la lui dis. Mais quel but ce foi-difant philofophe fe propofe-t-il par fon ouvrage? De changer la religion? Je lui ai démontré que cela était impoffible. De réformer les gouvernemens? Les injures ne les corrigeront point, elles

1770. elles pourront les irriter. Bouleverser les cerveaux de quelques têtes éventées, qui déclamant contre le gouvernement, se feront mettre à la Bastille? c'est un but digne d'un être malfesant, malicieux et pervers, ce ne doit pas être celui de l'auteur. Veut-il donc devenir le martyr de la religion naturelle? Cela est bien fou; car quand on n'espère rien au-delà du tombeau, il faut rendre autant qu'on le peut son existence heureuse dans cette vie-ci, la seule dont on peut jouir. La mal-adresse de l'auteur paraît sur-tout, en ce qu'il calomnie la religion chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour lui imputer des crimes. Il est dit dans l'évangile: ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Or ce précepte est le résumé de toute la morale: il est donc ridicule, et c'est une exagération outrée d'avancer que cette religion ne fait que des scélérats. Il ne faut jamais confondre la loi et l'abus. La loi peut être utile et l'abus pernicieux, et quand on marque tant d'animosité contre ce que l'on attaque, on se décrédite soi-même, et l'on perd la confiance du lecteur. Voilà comme pense un amateur de la sagesse solitaire, reclus dans sa petite vigne, où il médite comme un autre sur les folies des hommes, et sur toutes les opinions bizarres et ridicules qui leur ont passé par la tête; et c'est-là où il fait des vœux à la Nature, pour que l'enchaînement nécessaire des causes maintienne long-temps votre espèce organisée à l'abri des infirmités, des souffrances et de la dissolution. Sur ce etc.

LETTRE

LETTRE LVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 juin.

SIRE,

DANS l'état de faibleſſe et preſque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'eſt du moins une conſolation pour moi de ſavoir que V. M. eſt guérie de ſes maux, et qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, eſt un digne et heureux fruit de ſa convaleſcence; je ne connais point d'*Eſſai ſur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter. Je ſais pourtant que ce livre s'eſt montré à Paris, et même qu'il s'y eſt vendu très-cher. Mais il ſuffit ici qu'un livre touche à certaines matières, et qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, et pour être en conſéquence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces ſortes d'ouvrages; précautions qui font ſouvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je ſuis ſi excédé de livres et de brochures contre ce que Voltaire appelle ***, que depuis long-temps je n'en lis plus, et que je ſuis quelquefois tenté de dire du titre de *philoſophe*, ce que Jaques Rosbif dit de celui de *Monſieur*, dans la comédie du Français à Londres: *je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.* 1770.

1770. La critique que fait V. M. de l'*Essai sur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapsodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la superstition et le despotisme, ce que le P. de la Rue, jésuite, disait de son confrère le Tellier : *il nous mène si grand train qu'il nous versera.* Il ne faut point que la philosophie s'amuse à dire des injures aux prêtres ; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la fesant concourir au bonheur des peuples, qu'elle éclaire les souverains sur leurs vrais intérêts, et les sujets sur leurs devoirs, qu'elle rende l'autorité plus douce et l'obéissance plus fidelle. C'est une grande sottise d'accuser les philosophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité ; cette égalité est une chimère impossible dans quelque Etat que ce puisse être. La vraie égalité des citoyens consiste en ce qu'ils soient tous également soumis aux lois, et également punissables quand ils les enfreignent : c'est ce qui a lieu dans tous les Etats bien gouvernés, où le supérieur n'a jamais le droit d'opprimer son inférieur impunément ; mais c'est malheureusement ce qui n'a pas lieu par-tout ; l'auteur en a peut-être été témoin, et c'est peut-être ce qui a si violemment échauffé sa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choses que lui, mais je les ai vues plus de sang froid, et j'ai conclu que ceux qui commandent et ceux qui obéissent sont souvent aussi répréhensibles les uns que les autres, et que toutes les classes de l'espèce humaine n'ont rien à se reprocher. Je vois, par exemple, que si les rois ont souvent fait des guerres injustes, les républiques, comme le

remarque très-bien V. M., ont été auſſi ſouvent dans le même cas, et je regarde en particulier cette république romaine, tant célébrée dans l'hiſtoire, comme un des plus grands fléaux qui ayent déſolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, ſinon que, ſur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit ſur ce ſujet, de la néceſſité des guerres, et de celle des impôts, me paraît plein de ſens et de raiſon; mais pour l'application de ces principes, il faut un fond d'équité dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne ſont pas toujours capables. J'aurais l'honneur d'en dire davantage à V. M., ſi une lettre pouvait ſouffrir les détails délicats dont cette matière eſt ſuſceptible; je me contente donc de prier le St. Eſprit d'éclairer les rois et les peuples, et ſur-tout de conſerver long-temps V. M. pour l'exemple des uns et le bonheur des autres. 1770.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE LVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 juillet.

SIRE,

J'OSE eſpérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre et reſpectueuſe confiance que ces bontés m'ont inſpirée, et qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une ſociété conſidérable de philoſophes et de gens

de lettres, du nombre desquels je suis, ont résolu, Sire, d'ériger à M. de Voltaire une statue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie et les lettres sont les plus redevables.

Les philosophes et les gens de lettres de toutes les nations, et en particulier de la nation française, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef et leur modèle. Qu'il serait donc flatteur et honorable pour nous, qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste et respectable nom fût à la tête des nôtres! Elle donnerait à M. de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'estime la plus précieuse et la plus éclatante, dont il serait infiniment touché, et qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouterait beaucoup, et à la gloire de ce célèbre écrivain, et à celle de la littérature française, qui en conserverait une reconnaissance éternelle.

Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de faiblesse où m'ont réduit mes travaux, et qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bontés, et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

LETTRE LIX.

DU ROI.

Le 7 juillet.

JE ſuis bien fâché de vous ſavoir toujours languiſſant. Pour l'ordinaire, la belle ſaiſon corrobore les corps et leur rend les forces que les indiſpoſitions de l'hiver leur ont fait perdre. J'avais eſpéré du printemps le même bénéfice pour vous. C'eſt, je penſe, au dérangement de ſaiſon de cette année, qu'il faut attribuer l'état où vous vous trouvez, et je crois que l'uſage de quelques eaux minérales ou des bains pourrait vous rétablir entièrement; mais c'eſt à la faculté à en décider 1770.

A peine vous avais-je envoyé mes remarques ſur cet Eſſai des préjugés, qu'un autre livre m'eſt tombé entre les mains; et comme j'étais en train d'examiner des ouvrages philoſophiques et d'écrire, j'ai couché ces remarques par écrit et je vous les envoie. C'eſt le Syſtême de la nature, où je me ſuis attaché à relever les contradictions les plus palpables et les mauvais raiſonnemens qui m'ont le plus frappé. Il y aurait encore bien des choſes à dire ſur ce ſujet et bien des détails où je n'ai pas eu le temps d'entrer; je me ſuis borné aux quatre points principaux que l'auteur traite.

Quant au premier, où il prétend qu'une nature privée d'intelligence à l'aide du mouvement produit tout, je crois qu'il lui ſera impoſſible de ſoutenir cette opinion contre les objections que je lui fais. Pour le ſecond point, qui roule ſur le fataliſme, il lui reſte encore des réponſes, et c'eſt ſelon moi de toute la métaphyſique la queſtion la plus difficile à réſoudre. Je propoſe

1770. un tempérament, c'eſt une idée qui m'a ſéduit et qui pourrait bien être vraie. Je prends un milieu entre la liberté et la néceſſité ; je limite beaucoup la liberté de l'homme, mais je lui en laiſſe cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuſer. Les deux derniers points roulent ſur la religion et le gouvernement.

Il y a outre cela une infinité d'endroits de cet ouvrage où l'auteur donne priſe ſur lui ; il affirme aſſez doctoralement que la ſomme des biens l'emporte ſur la ſomme des maux. C'eſt de quoi je ne ſuis point d'accord avec lui, et ce qu'il lui ſerait impoſſible de prouver, ſi l'on voulait pouſſer un peu vivement la diſpute ſur ce ſujet. Enfin, en ramaſſant mes remarques, je me ſuis cru un docteur de Sorbonne, un pilier de l'égliſe, un ſaint Auguſtin ; mais en reliſant ce que j'avais jeté ſur le papier, je me ſuis trouvé très-hétérodoxe. J'ai trouvé mes propoſitions malſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie et dignes d'encourir les foudres du Vatican. Cependant ce qui m'a conſolé, c'eſt que mon adverſaire ſera pour le moins doublement cuit et rôti, ſi je le ſuis une fois dans l'autre monde. Je ne comprends pas comment il ſe trouve des auteurs aſſez étourdis pour publier de tels ouvrages, qui les expoſent à des malheurs très-réels. Si l'auteur du Syſtême de la nature allait par haſard être découvert en France, le moins qui lui arriverait ſerait de paſſer le reſte de ſa vie dans la Baſtille, et cela pour avoir eu le plaiſir de dire tout ce qu'il penſait. Il faut ſe contenter de penſer pour ſoi, et laiſſer un cours libre aux idées du vulgaire. Je ne ſais point ce qui a pu animer l'auteur contre le gouvernement de France. Il peut ſe paſſer

bien des chofes dans l'intérieur de ce royaume, dont mon éloignement m'empêche d'être inftruit. Je fuis perfuadé qu'il s'y commet des injuftices et des violences contre lefquelles le gouvernement devrait févir; mais comprenez donc bien que lorfque quatre, fix mille, enfin une multitude d'hommes fe font donné le mot pour en tromper un feul, cela arrive infailliblement. Cela eft arrivé en tout pays et de tout temps, et à moins que l'efpèce humaine ne foit refondu par un habile chymifte, et que quelque philofophe ne mêle d'autres matières à cette compofition, il en fera toujours de même. Il faut s'affurer qu'un homme eft coupable et enfuite l'accufer : mais fouvent on fe précipite. Il eft bon que les hommes ayent un archétype, un modèle de perfection en vue, parce qu'ils ne s'en écartent que trop, et que cette idée même s'efface de leur efprit. Mais avec tout cela ils ne parviendront jamais à cette perfection, qui malheureufement eft incompatible avec notre nature. J'en reviens toujours là, mon cher d'Alembert, et j'en conclus que ceux qui travaillent fincèrement pour le bien de la fociété, font, comme votre défunt abbé de faint Pierre, des rêves d'un honnête homme. Cela ne m'empêche pas d'y travailler dans le petit cercle où le hafard m'a placé, pour rendre heureux ceux qui l'habitent, et la pratique de ces chofes qui me paffent journellement par les mains, m'éclaire fur leurs difficultés. Croyez, mon cher, qu'un homme qui aurait l'art de vous faire bien digérer, ferait plus utile au monde qu'un philofophe qui en bannirait tous les préjugés. Je vous fouhaiterais un tel médecin d'autant plus fincèrement,

1770.

1770. que perſonne ne s'intéreſſe à votre conſervation, ni ne vous eſtime plus que celui qui prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

LETTRE LX.

DU ROI.

Le 28 juillet.

Le plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages, qui ſubſiſteront plus long-temps que la baſilique de ſaint Pierre, que le Louvre et tous ces bâtimens que la vanité humaine conſacre à l'éternité. On ne parlera plus français, que Voltaire ſera encore traduit dans la langue qui aura ſuccédée au français. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi variées, et ſi parfaites chacune en leur genre, je ne pourrais ſans ingratitude me refuſer à la propoſition que vous me faites, de contribuer au monument que lui élève la reconnaiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part ; je ne refuſerai rien pour cette ſtatue, qui ſera plus d'honneur aux gens de lettres qui la lui conſacrent qu'à Voltaire même. On dira que dans ce XVIIIe ſiècle, où tant de gens de lettres ſe déchiraient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux pour rendre juſtice à un homme doué de génie et de talens ſupérieurs à tous les ſiècles ; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire, et la poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Diſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talens et les vertus, c'eſt la ſeule récompenſe des belles ames ; elle eſt bien due à tous ceux qui cultivent ſupérieurement

les lettres. Elles nous procurent les plaiſirs de l'eſprit, plus durables que ceux du corps ; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leurs charmes ſur tout le cours de la vie, elles rendent notre exiſtence ſupportable et la mort moins affreuſe. Continuez donc, Meſſieurs, de protéger et de célébrer ceux qui s'y appliquent et qui ont le bonheur en France d'y réuſſir ; ce ſera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation, et qui obtiendra grâce du ſiècle futur en faveur de quelques actes welches et hérules qui pourraient flétrir votre patrie. 1770.

Adieu, mon cher d'Alembert, portez-vous bien, juſqu'à ce qu'à votre tour une ſtatue vous ſoit élevée. Sur ce, etc.

LETTRE LXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 août.

SIRE,

QUOIQUE l'état de faibleſſe où ma tête eſt toujours, ne me permette pas les diſcuſſions abſtraites auxquelles V. M. ſe livre avec autant de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus longtemps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ſur le *Syſtême de la nature*, et à lui faire part des obſervations que cet excellent écrit m'a fait naître ; obſervations que je ſoumets au jugement de V. M. et qui ſont bien plus deſtinées à confirmer ſes idées qu'à les combattre.

Rien de plus ſage, Sire, et, ce me ſemble, de plus vrai, que les réflexions par leſquelles V. M. débute

dans cet écrit, ſur le peu de certitude des connaiſſan-
1770. ces métaphyſiques ; la deviſe de Montagne, *que ſais-je ?* me paraît la réponſe qu'on doit faire à preſque toutes les queſtions de ce genre ; et je penſe en particulier, par rapport à l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, que ceux qui la nient, avancent bien plus qu'ils ne peuvent prouver, et qu'il n'y a dans cette matière que le ſcepticiſme de raiſonnable. On ne peut nier ſans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, et en particulier dans la ſtructure des animaux et des plantes, des combinaiſons de parties qui ſemblent déceler une intelligence ; elles prouvent l'exiſtence de cette intelligence, comme une montre prouve l'exiſtence d'un horloger ; cela paraît inconteſtable ; mais quand on veut aller plus loin, et qu'on ſe demande : quelle eſt cette intelligence ? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait ſimplement que l'arranger ? La création eſt-elle poſſible ? et ſi elle ne l'eſt pas, la matière eſt donc éternelle ? Et ſi la matière eſt éternelle, et qu'elle n'ait eu beſoin d'une intelligence que pour être arrangée, cette intelligence eſt-elle unie à la matière, ou en eſt-elle diſtinguée ? Si elle y eſt unie, la matière eſt proprement Dieu, et Dieu la matière ; et ſi elle en eſt diſtinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'eſt pas matière, agiſſe ſur la matière ? D'ailleurs, ſi cette intelligence eſt infiniment ſage et infiniment puiſſante, comment ce malheureux monde qui eſt ſon ouvrage, eſt il ſi plein d'imperfections phyſiques et d'horreurs morales ? Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas heureux et juſtes ? V. M. aſſure que l'éternité du monde répond à cette queſtion ; elle y répond ſans doute, mais ce me ſemble, dans ce ſeul ſens, que le

monde étant éternel, et par conféquent néceffaire, tout ce qui eft, ne peut pas être autrement, et pour lors on rentre dans le fyftême de la fatalité et de la néceffité, qui ne s'accorde guères avec l'idée d'un Dieu infiniment fage et infiniment puiffant. Quand on fe fait, Sire, toutes ces queftions, on doit, ce me femble, redire cent fois, *que fais-je ?* Mais on doit en même temps fe confoler de fon ignorance, en penfant que puifque nous n'en favons pas davantage, c'eft une preuve qu'il ne nous importe pas d'en favoir plus: 1770.

Quant à la liberté, rien de plus jufte, Sire, et de plus philofophique que la définition que V. M. en donne; il me femble que fi on voulait s'entendre, on éviterait bien des difputes à ce fujet. L'homme eft libre, en ce fens, que dans les actions non machinales, il fe détermine de lui-même et fans contrainte; mais il ne l'eft pas, en ce fens, que lorfqu'il fe détermine, même volontairement et par choix, il y a toujours quelque chofe qui le porte à fe déterminer, et qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs avec V. M., qu'un philofophe qui croit à la fatalité et à la néceffité, et qui en fait la bafe de fon ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des malheureux, plus dignes de compaffion que de haine; mais je ne crois pas que dans le fyftême où les hommes feraient des machines affujetties à la loi de la deftinée, les châtimens d'une part, et de l'autre l'étude de la morale, fuffent inutiles au bien de la fociété; car dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, et de l'autre l'intérêt, font les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine; or de ces deux régulateurs,

1770. le premier eſt mis en action par les peines exercées contre les coupables, et qui ſervent de frein à ceux qui voudraient leur reſſembler ; et l'autre eſt mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous perſuade que notre premier intérêt eſt d'être vertueux et juſtes, ainſi que V. M. l'a ſi bien prouvé dans ſon excellent écrit ſur ce ſujet. Sur la religion chrétienne, je ſerai, Sire, bien aiſément d'accord avec V. M. ; ſa morale eſt ſans doute excellente, et elle aurait dû s'y borner ; mais ſes dogmes et ſon intolérance ſont grand tort à cette morale avec laquelle ils ſont comme amalgamés. Je dis ſon *intolérance*, car elle me paraît eſſentielle à une religion excluſive de toutes les autres, comme la religion chrétienne, qui prétend être la ſeule manière d'honorer la Divinité, et qui, par une conſéquence néceſſaire, doit chercher à s'établir par tous les moyens poſſibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir et la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de ſang, et je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, Sire, qu'un mot ſur les gouvernemens. Je penſe que la forme du gouvernement eſt indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement ſoit juſte, que tous les citoyens aient également droit à ſa protection, qu'ils ſoient également ſoumis aux lois, et également punis s'ils les violent ; que les ſupplices ne ſoient pas réſervés pour les petits coupables, et les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV, ce ſerait la matière d'une grande diſcuſſion, de ſavoir s'il a fait plus de bien que de mal à ſon royaume :

s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreuſes 1770. que les plus ſages ſont aujourd'hui forcés d'entretenir, et qu'ils emploieraient sûrement bien plus volontiers aux manufactures, et à la culture des terres, ſi une malheureuſe néceſſité ne leur liait pas les mains à ce ſujet. Je ſuis bien perſuadé que V. M. ne m'en déſavouera pas. Je ſuis, etc.

LETTRE LXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 août.

SIRE,

Je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de Voltaire l'honneur ſignalé que V. M. veut bien lui faire, et celui qu'elle fait en ſa perſonne à la littérature et à la nation françaiſe. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. ſa vive et éternelle reconnaiſſance. Mais comment, Sire, pourrais-je vous exprimer toute la mienne ? Comment pourrais-je vous dire à quel point je ſuis touché et pénétré de l'éloge ſi grand et ſi noble que V. M. fait de la philoſophie et de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté, Sire, et j'oſe eſpérer que V. M. ne m'en déſavouera pas, de faire part de ſa lettre à tous ceux qui ſont dignes de l'entendre, et je ne puis aſſez dire à V. M. avec quelle admiration et quelle vénération reſpectueuſe ils voient tant de juſtice et de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef et le modèle de ceux qui écrivent et qui penſent; vous êtes à préſent (je

1770. rends à V. M. leurs propres expreſſions) leur Dieu rémunérateur et vengeur ; car les récompenſes accordées au génie ſont le ſupplice de ceux qui le perſécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la ſtatue, elle ſerait bien plus flatteuſe que la ſtatue même pour M. de Voltaire et pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler auſſi de ſtatue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument ; je ne demande qu'une pierre ſur ma tombe, avec ces mots : *le grand Fréderic l'honora de ſes bienfaits et de ſes bontés.*

V. M. demande ce que nous déſirons d'elle pour ce monument ? Un écu, Sire, et votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière ſi digne et ſi généreuſe. Le Maréchal de Richelieu a donné vingt louis ; les ſouſcriptions ne nous manquent pas ; mais elles ne feraient rien ſans la vôtre, et nous recevrons avec reconnaiſſance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occaſion V. M. de la grâce qu'elle a faite à M. Cochius en le nommant de l'académie, et en lui accordant une penſion ; il eſt digne des bontés de V. M. par ſon reſpect et ſon attachement pour elle, par ſon mérite et par ſon peu de fortune. J'oſerai, en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés M. Béguelin, qui vient de donner dans les mémoires de l'académie, d'excellentes recherches ſur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'eſtime que je fais de ſes talens, je lui dois encore de la reconnaiſſance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites ſur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je fuis avec le plus profond refpect, la plus vive admiration et une reconnaiffance éternelle, etc. 1770.

P. S. L'académie françaife, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre dont V. M. m'a honoré, ferait inférée dans fes régîtres, comme un monument honorable à M. de Voltaire et aux lettres; elle me charge, Sire, de mettre à vos pieds fa très-humble reconnaiffance et fon profond refpect.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

Le 18 août.

Je trouve votre faculté de médecins bien aimable. Ah! fi j'avais de pareils médecins, que je ferais à mon aife! Mais ceux de ce pays-ci, ne prefcrivent à leurs patiens que des gouttes et des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli; car fi j'avais leur bonnet fourré en tête et que vous m'euffiez confulté à Paris, je vous aurais prefcrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir; mais comme je ne fuis pas docteur, il faut en croire ceux qui ont le privilége de fe moquer de leurs malades ou de les abufer. Je fuis fur mon départ pour la Siléfie et la Moravie: à mon retour on vous fera toucher à Paris la fomme que vous demandez. C'eft une confolation pour moi, que ces rois tant vilipendés puiffent être de quelque fecours aux philofophes; ils font au moins bons à quelque chofe. Adieu mon cher. Je vous en dirai davantage à mon retour.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

Le 26 ſeptembre.

1770. Je ne m'attendais certainement pas à ce que la lettre d'un Tudeſque fût lue en pleine académie françaiſe. L'abbé d'Olivet y aurait déterré plus d'un ſolécifme; mais par bonheur pour l'auteur de la lettre, l'abbé d'Olivet était trépaſſé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée, parce qu'elle contient quelques vérités qui ſont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut diſtinguer les talens, ſur-tout quand ils ſont raſſemblés en un degré éminent. Les belles ames ne travaillent que pour la gloire; il eſt dur de la leur faire eſpérer et de ne les en jamais mettre en poſſeſſion. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines, ne peuvent être adoucis que par ce baume, et il faut un peu de baume même aux plus grands hommes. Je vous crois à préſent en route pour l'Italie, et moi je viens de terminer une courſe longue et vive, que j'ai expédiée aſſez promptement. Je vais prendre un peu de repos, après quoi je compte de répondre à votre lettre très-philoſophique que je viens de recevoir, et je vous réponds, parce qu'un ſorbonniqueur m'a appris que le plus grand affront que puiſſe eſſuyer un théologien, eſt de n'avoir rien à répliquer: il faut donc dire quelque choſe, et je trouve à propos dans mon magaſin un amas de diſtinctions et de ſubtilités capables de fournir matière à une duplique, après laquelle, s'il plaît au Ciel, nous ne nous entendrons plus ni les uns ni les autres,

autres, et dès ce moment la difpute deviendra intéreffante. D'ailleurs je fuis fort de votre fentiment, qu'après avoir long-temps difcuté ces matières abftrufes, on eft obligé de recourir au *que fais-je* de Montaigne. Du refte, votre contrôleur des finances m'a affuré qu'il avait pourvu à votre voyage, ainfi que pour le bufte de Voltaire; Mettra comptera deux cents écus pour cet objet, de forte que fon crâne et fa cervelle feront fûrement à moi, et le refte pour les autres foufcripteurs. 1770.

Adieu, mon cher Anaxagoras, revenez fain et fauf à Paris, et que votre médecin pour l'année prochaine, vous prefcrive pour régime l'air de Berlin. Sur ce etc.

LETTRE LXV.

DU ROI.

ce 18 Octobre.

MON voyage en Moravie, des camps affemblés dans ces environs, et la vifite que j'ai reçue de l'Electrice de Saxe, font des excufes valables de ne vous avoir point répondu fur ce que vous ni moi n'entendrons jamais bien. Depuis j'ai donné quelque repos à mon efprit, pour le raffeoir de la diffipation du grand monde et le remettre dans fon affiette philofophique.

Vous m'obligez de ferrailler avec vous dans l'obfcurité, et je m'écrierai avec vous: *Grand Dieu, rends-nous le jour et combats contre nous!* mais enfin, puifqu'il faut entrer dans ce labyrinthe, il n'y a que le fil de la raifon qui puiffe m'y conduire. Cette

raifon me montrant des rapports étonnans dans la
1770. nature et me fefant obferver les caufes finales fi frappantes et fi évidentes, m'obligent de convenir qu'une intelligence préfide à cet univers, pour maintenir l'arrangement général de la machine Je me repréfente cette intelligence comme le principe de la vie et du mouvement. Le fyftême du chaos développé me paraît infoutenable, parce qu'il eût fallu plus d'habileté pour former le chaos et le maintenir, que pour arranger les chofes telles qu'elles font. Le fyftême d'un monde créé de rien eft contradictoire, et par conféquent abfurde: il ne refte donc que l'éternité du monde, idée qui n'impliquant aucune contradiction, me paraît la plus probable, parce que ce qui eft aujourd'hui, peut bien avoir été hier, et ainfi du refte. Or l'homme étant matière, penfant et fe mouvant, je ne vois point pourquoi un pareil principe penfant et agiffant ne pourrait pas être joint à la matière univerfelle. Je ne l'appelle pas efprit, parce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conféquent n'exifte nulle part; mais comme notre penfée eft une fuite de l'organifation de notre corps, pourquoi l'univers, infiniment plus organifé que l'homme, n'aurait-il pas une intelligence infiniment fupérieure à celle d'une auffi fragile créature?

Cette intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, felon que je la conçois, changer la nature des chofes; elle ne peut ni rendre ce qui pèfe léger, ni ce qui eft brûlant glacé. Affervie à des loix qui font invariables et inébranlables, elle ne peut que combiner, et ne faurait fe fervir des chofes que felon que leur conftitution intrinféque s'y prête. Les

élémens, par exemple, ont des principes certains, et ils ne pourraient pas exifter autrement qu'ils ne font; 1770.
mais fi l'on veut en inférer que le monde étant éternel, eft néceffaire, et que par conféquent tout ce qui exifte eft affujetti à une fatalité abfolue, je ne crois pas devoir foufcrire à cette propofition. Il me paraît que la nature fe borne à avoir doué les élémens de propriétés éternelles et ftables, et affervi le mouvement à des loix permanentes, qui fans doute influent confidérablement fur la liberté, fans cependant entièrement la détruire. L'organifation et les paffions des hommes viennent des élémens dont ils font compofés. Or lorfqu'ils obéiffent à ces paffions, ils font efclaves, mais libres auffi fouvent qu'ils leur réfiftent. Vous me pourrez plus loin, vous me direz: mais ne voyez-vous pas que cette raifon par laquelle ils réfiftent à leurs paffions, eft affujettie à la néceffité qui la fait agir fur eux? Cela peut être à la rigueur. Mais qui opte entre fa raifon et fes paffions, et qui fe décide, eft ce me femble libre, ou je ne fais plus quelle idée on attache au mot de liberté. Ce qui eft néceffaire eft abfolu. Or fi l'homme eft rigoureufement affujetti à la fatalité, les peines ni les récompenfes n'ébranleront ni ne détruiront cet afcendant vainqueur. Or comme l'expérience nous prouve le contraire, il faut convenir que l'homme jouit quelquefois de la liberté, quoique fouvent limitée. Mais, mon cher Diagoras, fi vous prétendez que je vous explique dans un plus grand détail ce qu'eft cette intelligence que je marie à la matière, je vous prie de m'en difpenfer. J'entrevois cette intelligence comme un objet que l'on apperçoit confufément à travers un

1770. brouillard; c'eſt beaucoup que de la deviner, il n'eſt pas donné à l'homme de la connaître et de la définir. Je ſuis comme Colomb, qui ſe doutait de l'exiſtence d'un nouveau monde, et qui laiſſa à d'autres la gloire de le découvrir.

Après un aveu auſſi ſincère, vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embraſſer la défenſe de la religion chrétienne contre le philoſophe fanatique qui la déchire avec tant d'animoſité. Souffrez que je vous diſe que nos religions d'aujourd'hui reſſemblent auſſi peu à celle du Chriſt qu'à celle des Iroquois. Jéſus était Juif, et nous brûlons les Juifs; Jéſus prêchait la patience, et nous perſécutons; Jéſus prêchait une bonne morale, et nous ne la pratiquons pas. Jéſus n'a point établi de dogmes, et les conciles y ont bien pourvu. Enfin un chrétien du troiſième ſiècle n'eſt plus reſſemblant à un chrétien du premier. Jéſus était proprement un eſſénien; il était imbu de la morale des eſſéniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. Sa religion était un pur déiſme, et voyez comme nous l'avons brodée. Cela étant, ſi je défends la morale du Chriſt, je défends celle de tous les philoſophes, et je vous ſacrifie tous les dogmes qui ne ſont pas de lui. Des prêtres ayant remarqué quel pouvoir leur crédit idéal leur donnait ſur l'eſprit des peuples, ils ont fait ſervir la religion d'inſtrument à leur ambition; mais ſi leur politique a défiguré une choſe qui dans ſon inſtitution n'était pas mauvaiſe, cela ne prouve autre choſe, ſinon que la religion chrétienne a eu le ſort de toutes les choſes humaines, qui ſe pervertiſſent par des abus. Quand on veut donc ſe récrier contre cette religion,

il faut défigner les temps dont on parle, et diftinguer les abus de l'inftitution. Mais quels que foient fes dogmes, le peuple y eft attaché par la coutume; il l'eft de même à certaines pratiques extérieures; qui les attaque avec acharnement, le révolte. Que faut-il donc faire? Conferver la morale, et même y réformer ce qui eft néceffaire; éclairer les hommes en place qui influent fur les gouvernemens; répandre à pleines mains du ridicule fur la fuperftition; perfiffler les dogmes, éteindre le faux zèle, pour acheminer les efprits à une tolérance univerfelle: qu'importe alors à quel culte le peuple eft attaché? 1770.

Après vous avoir dit de Dieu ce que j'en fais, et ce que je n'en fais pas, je vous entretiendrai un moment d'une de fes images fur terre, de ce Louis XIV, trop loué pendant fa vie et trop amèrement critiqué après fa mort. Vous accufez ce prince d'avoir le premier donné l'exemple de ces armées nombreufes qu'on entretient de nos jours. Ne vous fouvenez-vous donc pas que long-temps avant lui, les Romains en avaient introduit l'ufage? Mettez-vous dans le cas de ce prince. Il prévoyait que la jaloufie de fes voifins lui fufciterait des guerres toujours renaiffantes; il ne voulait pas être pris au dépourvu. Il voyait la maifon royale d'Efpagne près de s'éteindre; ne devait-il pas fe mettre en pofture pour profiter des événemens favorables que l'occafion lui préfentait? Et n'était-ce pas un effet de fa prudence et de fa fageffe de les entretenir avant qu'il en eût befoin? Et après tout, les grandes armées ne dépeuplent pas les campagnes, ni ne font manquer de bras à l'induftrie. En tout pays il ne peut y avoir qu'un certain nombre d'agricul-

1770. teurs, proportionné aux terres qu'ils ont à cultiver, et un certain nombre d'ouvriers proportionnés à l'étendue du débit; le furplus deviendrait ou mendiant ou voleur de grands chemins. De plus, ces nombreufes armées font circuler les efpèces et répandent dans les provinces, avec une diftribution égale, les fubfides que les peuples fourniffent au gouvernement. L'entretien coûteux de ces armées abrége la durée des guerres; au lieu de trente ans qu'elles duraient, il y a plus d'un fiècle, les monarques par épuifement font obligés de les terminer bien plus vîte. De nos jours fept ou huit campagnes au plus, épuifent les fonds des fouverains et les rendent pacifiques et traitables. Il faut encore obferver que ces groffes armées fixent les conditions plus définitivement qu'elles n'étaient fixées autrefois. Au premier coup de trompette qui fonne à préfent, ni le laboureur, ni le manufacturier, ni l'homme de loi, ni le favant ne fe détournent de leurs ouvrages; ils continuent tranquillement à s'occuper à leur ordinaire, laiffant aux défenfeurs de la patrie le foin de la venger. Autrefois, à la première alarme, on levait des troupes à la hâte, tout devenait foldat, on ne penfait qu'à repouffer l'ennemi, les champs reftaient en friche, les métiers demeuraient oififs, et les foldats mal payés, mal entretenus, mal difciplinés, ne vivaient que de rapines, et menaient la vie de brigands fur les malheureufes terres qui fervaient de théâtre à leurs déprédations. Tout cela eft bien changé, non qu'il n'y ait encore de vils pillards dans quelques armées; mais tout cela n'approche pas du dérèglement qui avait lieu autrefois. Ainfi vous voudrez bien que je fufpende mon jugement

fur l'entretien des grandes armées, jufqu'à ce que vous me fourniffiez de meilleurs argumens pour les abolir. La politique a d'autres règles fans doute que la métaphyfique; mais il en eft d'auffi rigoureufement prouvées qu'on en trouve dans la géométrie.

1770.

Tout cela, mon cher Diagoras, ne fait pas que je vous en eftime moins. On peut être de différente opinion fans fe haïr, fur-tout fans fe perfécuter. J'ai refuté l'auteur du Syftême de la nature, parce que fes raifons ne m'ont pas convaincu; cependant fi on voulait le brûler, je porterais de l'eau pour éteindre fon bûcher. Voilà comme il faut penfer quand on veut fe mêler de philofophie, ou il faut renoncer au titre de philofophe. Or je vous avertis que fi nous pouffons notre difpute plus loin fur Dieu et fur la fatalité, nous aurons le malheur de ne nous plus entendre. Je ne faurais vous en dire plus que ce que mes obfervations et des probabilités m'en ont fourni: ces matières ne font pour nous qu'un objet de vaine curiofité et d'amufement; par bonheur elles n'influent en rien fur la férénité de nos jours; le grand article eft de fe bien porter. Je fouhaite que votre voyage rétabliffe vos organes dans leur élafticité première, que la diffipation chaffant les brouillards de mélancolie qui s'élevaient de votre ame, votre efprit fouffrant moins des influences fatales de la matière, puiffe fe livrer en toute liberté aux impulfions de votre vafte génie. Sur ce etc.

LETTRE LXVI.

DU ROI.

Le 1 Novembre.

1770. Vous et Voltaire vous vous égayez ſur mon compte, lorſque vous me dites que vous me jugez utile aux progrès de la philoſophie. Les ſciences ont été illuſtrées par les Deſcartes, les Newton, les d'Alembert, les Bayle, les Voltaire; pour moi, qui ne ſuis que ce qu'on nomme en Italie *dilettante*, je ſuis avec d'autres amateurs placé dans le parterre, et j'applaudis à ce qui eſt beau; tout mon mérite conſiſte à battre des mains à propos. Vous aurez à préſent reçu de ma part une épître énorme, où j'épuiſe pour vous toutes les armes que me fournit mon arſenal d'argumens métaphyſiques. De ces matières abſtraites, il n'en eſt qu'une ſuſceptible de démonſtration, c'eſt celle du matérialiſme; et celle-là bien éclaircie, on peut ſe contenter de différens degrés de probabilités pour les autres, qui deviennent des objets de ſpéculation, d'amuſement pour ceux qui ſe plaiſent à donner carrière à leur imagination, et d'exercice pour ceux qui veulent perfectionner la juſteſſe de leur eſprit. Après tout, il eſt plus important pour tout le monde de bien digérer que de connaître l'eſſence des choſes.

Je vous félicite de ce que vous trouvez du ſoulagement après l'exercice du voyage. Votre ſanté ſe ferait peut-être entièrement remiſe, ſi vous aviez pris la médecine entière. Comment! ſe trouver aux pieds des Alpes et retourner chez le peuple d'oc, au lieu

de voir ce théâtre des grandes actions, renversé à la vérité à présent, mais sur lequel était monté ce peuple roi auquel obéissait tout le monde connu? Quel plaisir ç'aurait été pour vous de voir cette troupe de charlatans dont les apôtres de la vérité ont décrédité la drogue, de les voir, dis-je, sur les ruines de leurs treteaux, sans que personne accoure plus à leurs farces! Au lieu de ce grand spectacle, vous irez assister à Toulouse à une fête de Cannibales, où l'on célèbre encore régulièrement l'anniversaire d'un meurtre barbare. Vous verrez à Aix les parens et les descendans de ceux qui ordonnèrent le massacre de Merindal, et vous trouverez sur votre chemin des bûchers encore fumans, où tant de malheureux ont perdu la vie dévorés par les flammes. Ah, que l'Italie était préférable à la Provence! Le cordelier Ganganelli est tout accoutumé au mouvement de la terre; il consent tacitement qu'elle tourne, et vous n'auriez point eu à craindre à Rome le sort de Galilée. Mais enfin, tout philosophe que vous êtes, gardez-vous bien de résister à la faculté; les médecins sont infaillibles, autant que le pape à la tête d'un concile écuménique. Je vous prie de vous bien imprimer cette vérité, afin que s'ils vous ordonnent le voyage de Berlin pour vous rétablir l'estomac, vous ne manquiez pas de l'entreprendre, et sur-tout de ne vous point raviser arrivé en Westphalie. Sur ce etc.

1770.

LETTRE LXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris ce 26 Novembre.

SIRE,

1770. J'ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, et qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, et par conféquent étant peu refté dans les mêmes lieux, il était difficile qu'on pût favoir où me les adreffer. Je fupplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excufer, fi je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plus tôt; elle voit au moins que c'eft le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indifpenfablement néceffaires. Je la fupplie en fecond lieu de me permettre de différer quelques jours encore, la réponfe que je dois à fa lettre très-philofophique et très-profondément raifonnée, en date du 18 Octobre. Une pareille lettre, Sire, demande un peu de temps et de réflexions pour être méditée et difcutée; je me bornerai donc aujourd'hui, fi V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date des 26 Septembre et 1 Novembre.

V. M. paraît furprife de ce que la lettre *d'un Tudefque* (c'eft l'expreffion dont elle fe fert) a été lue en pleine académie françaife. Quel *Tudefque*, Sire,

qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, foit pour le fond des chofes, foit pour le ftyle! Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration et de reconnaiffance; et la délibération unanime qu'ils ont prife d'inférer cette lettre dans nos régîtres, eft une preuve fuffifante des fentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je fuis perfuadé que fi fon ombre a eu quelque connaiffance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de folécifme, fuppofé cependant qu'une ombre ait des dents.

1770.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire fur la gloire due aux talens, eft digne d'une ame telle que la fienne, également équitable et élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, eft néceffaire aux plus grands hommes, et fur-tout aux grands hommes perfécutés. Les talens éminens et peu confidérés dans leur patrie reffemblent affez à ce pauvre indigent, qui n'ayant rien à manger avec fon pain, le mangeait à la fumée d'une boutique de rôtiffeur. C'eft cette fumée qui foutient les philofophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, ceffe de l'être, et devient une nourriture plus réelle et plus folide, quand elle eft difpenfée par des héros et par des princes fur lefquels tout leur fiècle a les yeux fixés. Je laiffe à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occafion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire et moi nous nous *égayons fur fon compte* en la jugeant utile au progrès de la philofophie; non-feulement *utile*, Sire, mais très-*néceffaire*; néceffaire par vos ouvrages, qui fervent à la fois à nous inftruire

1770. et à nous éclairer; néceſſaire par l'exemple que vous donnez aux ſouverains, de ne point étouffer la lumière ſous le boiſſeau, lorſqu'elle ne demande qu'à ſe montrer; néceſſaire enfin par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire, ce que nous penſons tous, ce que nous diſons tous de concert, en tous lieux et dans tous les inſtans, et ce que nous ne ceſſerons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre encouragement et notre conſolation.

V. M. aurait donc mieux aimé que j'euſſe été voir Notre-Dame de Lorette et les recollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs, bleus, gris et rouges dont le Languedoc eſt ſemé. Un de ces ſpectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philoſophe; et quant à Saint-Pierre de Rome et au Véſuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, et d'après la connaiſſance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les neiges et les glaces des Alpes et des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde et les gîtes les plus déteſtables, ne fiſſent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, et ne me dédommageaſſent pas des beautés de l'art et de la nature que l'Italie pourrait m'offrir. Je n'ai pas même oſé aller juſqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, et dont j'avais déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes Dieux Pénates, juſqu'à préſent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant ſoulagé, ayant acquis quelques forces, et n'étant pas ſans eſpérance

de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime et d'exercice. 1770.

M. Mettra m'avait remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la ſomme que V. M. avait bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié que je n'aie employé cette ſomme; et j'ai remis à M. Mettra pour 3500 l. de lettres de crédit dont je n'ai point fait uſage. M. Mettra fera de cette ſomme l'uſage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je ſuis pénétré de reconnaiſſance des bontés de V. M., moins je dois abuſer de ſes bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage, par les nouvelles publiques, la mort d'un des Princes de Brunſwic, neveux de V. M. Je la ſupplie d'être perſuadée de la part vive et ſincère que j'ai priſe à ſon affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., eſt ce qui m'intéreſſera toujours le plus jusqu'à la fin de ma vie. C'eſt dans ces ſentimens, et avec le plus profond reſpect que je ſuis, etc.

LETTRE LXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 Novembre.

SIRE,

Me voilà donc encore, puiſque V. M. le permet et même l'exige, rentré dans la lice métaphyſique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'eſt pas, Sire, par reſpect ſeulement que je m'exprime ainſi, c'eſt

parce qu'en envifageant de près le fentiment de V. M.
1770. fur les matières abftrufes que je prends la liberté de difcuter avec elle, fa métaphyfique et la mienne me paraiffent réellement différer fi peu, que notre difcuffion ne doit pas même s'appeler controverfe, et encore moins difpute. Je vais donc prendre la liberté de converfer encore une fois avec V. M. fur ces queftions de ténèbres, bien plus pour m'inftruire et m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, et qui me paraît auffi évident qu'à elle. La création eft abfurde et impoffible; la matière eft donc *incréable*, par conféquent incréée, par conféquent éternelle. Cette conféquence, toute claire et toute néceffaire qu'elle eft, n'accommodera pas les vrais partifans de l'exiftence de Dieu, qui veulent une intelligence fouveraine, non matérielle, et créatrice; mais n'importe: il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raifon.

Je vois enfuite dans toutes les parties de l'univers, et en particulier dans la conftruction des animaux, des traces, qu'on peut appeler au moins frappantes, d'intelligence et de deffein : il s'agit de favoir fi en effet cette intelligence eft réelle, et fuppofé qu'elle le foit, de deviner, fi nous pouvons, ce qu'elle eft.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne foit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme et les animaux en font la preuve. Il eft certain de plus qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouvemens, et qu'elle eft le principe de tout ce que l'homme a fait de raifonné, et fur-tout de grand et d'admirable, comme l'invention des arts et

des ſciences. Cette intelligence dans l'homme et dans les animaux, eſt-elle diſtinguée de la matière, ou n'en eſt-elle qu'une propriété, dépendante de l'organiſation? L'expérience paraît prouver, et même démontrer le dernier, puiſque l'intelligence croît et s'éteint, à meſure que l'organiſation ſe perfectionne et s'affaiblit. Mais comment l'organiſation peut-elle produire le ſentiment et la penſée? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, ſolide ou fluide, que des parties ſuſceptibles de figure, de mouvement et de repos? Pourquoi l'intelligence ſe trouve-t-elle jointe aux unes et non pas aux autres, qui même n'en paraiſſent pas ſuſceptibles? Voilà ce que nous ignorerons vraiſemblablement toujours; mais nonobſtant cette ignorance, l'expérience me paraît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame; comme le plus ſimple raiſonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puiſſions concevoir ni un être qui a toujours exiſté, ni un être qui commence à exiſter. 1770.

Il s'agit à préſent d'examiner, ſi cette intelligence, dépendante de la ſtructure de la matière, eſt répandue dans toutes les parties du monde. Cette queſtion paraît plus difficile que les précédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connaiſſons, nous paraiſſent dépourvues de ſentiment, d'intelligence et de penſée. L'intelligence y réſiderait-elle, ſans que nous nous en doutaſſions? Il n'y a pas d'apparence, et je ferais aſſez diſpoſé à penſer, non-ſeulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieuſement et les plus finement organiſés

1770. ne penſent ni ne ſentent rien. Mais, dit-on, l'organiſation de ces corps décèle des traces viſibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrais ſavoir ce que cette intelligence eſt devenue depuis que ces corps ſont conſtruits? Si elle réſidait en eux pendant qu'ils ſe formaient; ſi elle y réſidait pour les former, et ſi, comme on le ſuppoſe, cette intelligence n'eſt point un être diſtingué d'eux, qu'eſt-elle devenue depuis que ſa beſogne eſt faite? La perfection de l'organiſation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été néceſſaire pour le progrès et l'achévement de l'organiſation? Cela paraît difficile à concevoir. D'ailleurs, ſi dans l'homme, cette intelligence dont nous admirons les effets et les productions, eſt une ſuite de l'organiſation ſeule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une ſtructure et une diſpoſition auſſi néceſſaire et auſſi naturelle que la matière même, et de laquelle il réſulte, ſans qu'aucune intelligence s'en mêle, ces effets que nous voyons et qui nous ſurprennent? Enfin, en admettant cette intelligence qui a préſidé à la formation de l'univers, et qui préſide à ſon entretien, on ſera obligé de convenir au moins qu'elle n'eſt ni infiniment ſage, ni infiniment puiſſante, puiſqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triſte monde ſoit le meilleur des mondes poſſibles. Nous ſommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnaître et à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné, et dépendant; je ne ſais pas ſi c'eſt-là ſon compte, mais ce n'eſt sûrement pas celui des partiſans zélés de l'exiſtence de Dieu; ils nous aimeraient autant

athées

athées que fpinofiftes, comme nous le fommes. Pour les adoucir, fefons-nous fceptiques, et répétons avec Montagne *que fais-je?* 1770

Je vais à prefent, Sire, fuivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puifque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle jufqu'au cou, et même par-deffus la tète, et je viens à la queftion de la liberté. Sur cette queftion, Sire, il me femble que dans le fond je fuis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté*. Si on entend par-là, comme il paraît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte, et l'exercice de la volonté, il eft évident que nous fommes libres, puifque nous agiffons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, et fouvent avec plaifir: mais cette détermination n'en eft pas moins la fuite néceffaire de la difpofition non moins néceffaire, de nos organes, et de l'effet, non moins néceffaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres favaient qu'elles tombent, et fi elles y avaient du plaifir, elles croiraient tomber librement, parce qu'elles tomberaient de leur plein gré. Mais je ne penfe pas, Sire, que même dans le fyftême de la néceffité et de la fatalité abfolue, qu'il me paraît bien difficile de ne pas admettre, les peines et les récompenfes foient inutiles. Ce font des refforts et des régulateurs de plus, néceffaires pour faire aller la machine et pour la rendre moins imparfaite Il y aurait plus de crimes dans un monde, où il n'y aurait ni peines ni récompenfes, comme il y aurait plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auraient pas toutes leurs dents.

1770. V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obfcurités philofophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, et je me vois arrivé à un objet fur lequel j'ai le bonheur d'être abfolument d'accord avec elle; c'eft fur la nature et les progrès de la religion que l'Europe profeffe. Il me paraît évident, comme à V. M., que le chriftianifme dans fon origine n'était qu'un pur déifme, que J. C. fon auteur n'était qu'une efpèce de philofophe, ennemi de la fuperftition, de la perfécution et des prêtres, prêchant aux hommes la bienfefance et la juftice, et réduifant la loi à aimer fon prochain, et à adorer Dieu en efprit et en vérité. Tel était le premier état de cette religion. C'eft d'abord St. Paul, enfuite les pères de l'Eglife, enfin les conciles, malheureufement appuyés par les fouverains, qui ont changé cette religion. Je penfe donc qu'on rendrait un grand fervice au genre humain, en réduifant le chriftianifme à fon état primitif, en fe bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur et vengeur, qui réprouve la fuperftition, qui détefte l'intolérance, et qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer et de fe fupporter les uns les autres. Quand on aurait une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudrait pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, et qu'il n'a faifis avec une efpèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien fubftitué de meilleur. Le peuple eft fans doute un animal imbécille, qui fe laiffe conduire dans les ténèbres, quand on ne lui préfente pas quelque chofe de mieux; mais offrez lui la vérité; fi cette vérité eft fimple, et fur-

tout si elle va droit à son cœur, comme la religion que je propose de lui prêcher, il me paraît infaillible qu'il la saisira, et qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureusement nous sommes encore bien loin de cette heureuse révolution des esprits. 1770.

Je viens enfin, Sire, à ce prince tant loué pendant sa vie, peut être trop déchiré après sa mort, mais auquel il semble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui est dû, sans humeur, comme sans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le pense aujourd'hui, et comme la postérité le pensera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce prince à V. M., ce que la Fontaine disait de St. Paul à son confesseur, *votre St. Paul n'est pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand, et même d'utile, je conviens que les sciences, les arts et les lettres lui doivent beaucoup; mais ses guerres souvent très-injustes, son faste, son orgueil, son intolérance, sa révocation de l'édit de Nantes, son dévouement aux jésuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres souverains d'avoir sur pied des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on soit juste, commencer par convenir, que dans la position actuelle, il est impossible aux souverains mêmes les plus pleins de lumières, de ne pas suivre cet exemple; il serait également contre la raison, et contre ce qu'ils doivent à leurs sujets, de rester sans force, tandis que tout est armé autour d'eux jusqu'aux dents. Mais je prends la liberté de

1770. le demander à V. M.; n'aimerait-elle pas mieux, si sa situation ne l'y forçait pas, avoir cent mille laboureurs de plus, et cent mille soldats de moins? Les uns l'enrichiraient, les autres lui coûtent beaucoup. Je sais que ces grandes armées font finir les guerres plutôt; mais, Sire, ces guerres ne finissent que par l'épuisement; et il vaut, ce me semble, encore mieux, si on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de ne les perdre qu'en six ou sept années. Je conviens encore que ces grandes armées font qu'on n'est point obligé, comme autrefois, d'enrôler des soldats au premier coup de canon; mais, Sire, un prince qui ne serait que guerrier et point philosophe, ne peut-il pas aussi abuser de ces grandes armées pour faire la guerre plus souvent et plus légèrement, comme Louis XIV lui-même se le reprochait au lit de la mort? D'ailleurs les dépenses que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tension, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre?

Je m'apperçois, Sire, par la fin de cette seconde feuille, et je m'en apperçois un peu tard, que j'abuse de la patience et des bontés de V. M. Je la supplie donc de pardonner à mon long et ennuyeux verbiage, de le regarder comme une suite du désir que j'ai de m'instruire avec elle, et sur-tout de lui témoigner les sentimens inaltérables de profond respect et d'éternelle reconnaissance avec lesquels je suis etc.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Le 12 Décembre.

REGAGNER une partie de fa fanté eft un avantage, être foulagé eft un bien: ainfi je crois pouvoir vous féliciter fur le bon effet des remèdes que vos médecins de Paris vous ont ordonnés. Vous ne vous êtes pas arrêté dans la patrie des anciens troubadours, et vous voilà de retour à Paris. Ne me parlez point de finances, on ne m'en rabat que trop les oreilles ici, et je dis comme Pilate: ce qui eft écrit eft écrit. 1770.

Je vous envoie le rêve d'un certain philofophe contre lequel Voltaire eft irrité; comme je preffais ce philofophe pour favoir fi la vifion était fienne, il m'avoua que le petit prophète *Waldftock* étant ici, la perdit de fa poche en tirant fon mouchoir. Vous pouvez la lui reftituer, car il n'eft pas dans l'ordre que mon philofophe s'attribue ce qui n'eft point à lui. Je vous remercie de votre condoléance fur la mort de mon neveu; le pauvre garçon eft mort d'une efquinancie après la dernière bataille où les Ruffes ont pris le camp turc; la mère en a été inconfolable; c'était un garçon qui promettait beaucoup.

Je ne vous parle point aujourd'hui de philofophie; je vous ai envoyé des paquets de métaphyfique que vous aurez trouvés à Paris. Après tout, cette matière eft comme un foffé; plus on le creufe, plus il eft profond. Nous pouvons ignorer beaucoup de chofes fans rifque; la plus importante eft de bien vivre, de jouir d'une fanté paffable, d'avoir des amis, et une

1770. ame tranquille. Je vous souhaite tous ces avantages, en priant Dieu etc.

LETTRE LXX.

DU ROI.

Le 18 Décembre.

Vous trouvez peut-être singulier que je me mêle de la besogne des autres, et qu'écolier sexagénaire je m'avise de m'asseoir sur les bancs des docteurs en métaphysique, pour traiter de choses que les plus savans n'entendent guère mieux que les plus ignorans. C'est pour cela même que je crois qu'il m'est permis de parler de matières métaphysiques tout comme un autre. Car s'il s'agissait du calcul infinitésimal ou des propriétés de quelque courbe, je me bornerais à vous écouter en silence, à vous en croire sur votre parole et à vous admirer. Nous nous transportons ici dans le pays de l'imagination, sur lequel les poëtes ont plus de droits que les philosophes: ils ont été comme on sait les premiers théologiens et les premiers maîtres du genre humain. Notre dessein n'étant pas de nous enivrer de leurs anciennes fables qui ont encore cours, mais bien de porter le flambeau de la raison dans une région de ténèbres, pour distinguer, si nous le pouvons, quelques vérités dans ce sombre abyme, et séparer, s'il se peut, quelques objets réels des objets imaginaires qui les enveloppent, il faut mettre à part tous les prestiges de l'imagination et tâcher de raisonner le plus conséquemment que nous pourrons. Il s'agit de Dieu, de la liberté, de la religion et de Louis XIV.

Je commence donc par Dieu et par l'idée la moins contradictoire qu'on peut se former de cet être. Je suis convaincu qu'il ne saurait être matériel, parce qu'il serait pénétrable, divisible et fini. Si je le suppose un esprit, je me sers d'un terme métaphysique que je n'entends pas, en le prenant selon la définition des philosophes; je dis des sottises, car un être qui n'occupe aucun lieu, n'existe réellement nulle part, et il est même impossible qu'il y en ait un. J'abandonne donc la matière et l'esprit pur, et pour avoir quelque idée de Dieu, je me le représente comme le *sensorium* de l'univers, comme l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent, et en cela je ne m'approche point du systême de Spinosa, ni de celui des stoïciens, qui regardaient tous les êtres pensans comme des émanations du grand esprit universel, auquel leur faculté de penser se rejoignait après leur mort. Les preuves de cette intelligence ou de ce sensorium de la nature, sont celles-ci: les rapports étonnans qui existent dans tout l'arrangement physique du monde, des végétaux et des êtres animés; en second lieu l'intelligence de l'homme. Car si la nature était brute, elle nous aurait donné ce qu'elle n'a pas elle-même, ce qui est une contradiction grossière.

La matière de la liberté n'est pas moins ténébreuse que celle de l'existence de Dieu: mais voici quelques réflexions qui méritent d'être pesées. D'où vient que tous les hommes ont en eux un sentiment de liberté, d'où vient qu'ils l'aiment? Pourraient-ils avoir ce sentiment et cet amour, si la liberté n'existait point? Mais puisqu'il faut attacher un sens clair aux mots

1770.

1770. dont on se sert, je définis la liberté, cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis et qui détermine notre choix. Si donc j'exerce cet acte quelquefois, c'est un signe que je possède cette puissance. L'homme se détermine sans doute par des raisons : il serait insensé s'il agissait autrement ; l'idée de sa conservation et de son bien-être est un des puissans motifs qui le font pencher du côté où il croit rencontrer ces avantages : cependant il est de ces ames bien nées qui savent préférer l'honnête à l'utile, qui sacrifient leurs biens et leur vie volontairement pour la patrie, et ce choix qu'ils font, est le plus grand acte de liberté qu'ils puissent faire. Vous répondrez que toutes ces résolutions sont une suite de notre organisation et des objets exterieurs qui agissent sur nos sens ; mais sans organes nous penserions aussi peu qu'un clavecin pourrait rendre des sons sans cordes. Je suis d'accord que toutes nos connaissances nous viennent par les sens ; mais distinguez ces connaissances de nos combinaisons qui les mettent en œuvre, les transfigurent et en font un usage admirable. Vous insistez encore et vous m'alléguez les passions qui agissent en nous. Oui, vous triompheriez, si ces passions l'emportaient toujours, mais on leur résiste souvent. Je connais des personnes qui se sont corrigées de leurs défauts. Quelle différence ne trouve-t-on pas entre un homme bien ou mal élevé, entre un novice qui entre dans le monde et un autre qui a de l'expérience ? Or s'il y avait une nécessité absolue, personne ne pourrait se corriger, les défauts resteraient invariablement les mêmes, les exhortations seraient vaines, et l'expérience ne corrigerait ni les

imprudens ni les étourdis. J'ofe donc foupçonner quelque contradiction dans ce fyftême de la fatalité ; car fi on l'admet à la rigueur, il faut regarder comme fuperflues et inutiles les lois, l'éducation, les peines et les récompenfes. Si tout eft néceffaire, rien ne peut changer. Mais mon expérience me prouve que l'éducation fait beaucoup fur les hommes, qu'on peut les corriger, qu'on peut les encourager, et je m'apperçois de jour en jour davantage que les peines et les récompenfes font comme les remparts de la fociété ; je ne faurais donc admettre une opinion contraire aux vérités de l'expérience, vérités fi palpables, que ceux même qui embraffent le fyftême de la fatalité, le contredifent continuellement tant dans leur vie privée que par leurs actions publiques. Or que devient un fyftême qui ne nous ferait faire que des fottifes, fi nous nous y conformions au pied de la lettre ?

1770.

Nous voici à la religion, et j'ofe me flatter que vous me prenez pour juge impartial fur cette matière. Je penfe qu'un philofophe qui s'aviferait d'enfeigner au peuple une religion fimple, courrait rifque d'être lapidé. S'il trouvait quelque efprit tout neuf, quelque Américain non prévenu en faveur d'un culte, il pourrait peut-être lui perfuader de préférer une religion raifonnable à celles que tant de fables ont dégradées ; mais en fuppofant même qu'on parvînt à propager la religion des Socrate et des Cicéron dans quelque province, fa pureté ferait dans peu fouillée par quelques fuperftitions. Les hommes veulent des objets qui frappent leurs fens et qui nourriffent leur imagination. Nous le voyons chez les proteftans, qui fe trouvant attachés à un culte trop nu, trop fimple,

1770. se font souvent catholiques pour l'amour des fêtes, des cérémonies et des beaux motets dont la religion catholique apostolique et romaine a décoré les fariboles dont elle a surchargé la simple morale du Christ; témoins le Landgrave de Hesse, Pœllnitz et tant d'autres. Mais supposé que vous puissiez retirer les hommes de tant d'erreurs, c'est encore une question de savoir s'ils valent la peine d'être éclairés.

Pour votre Roi Louis XIV, ce serait proprement à ses Français à le défendre; il leur a donné de belles manufactures; il leur a donné de belles frontières, et les a si bien fortifiées, qu'il a rendu son royaume presque inattaquable; il a protégé les lettres. Les Français par reconnaissance devraient le justifier; mais puisque vous voulez que je sois son Don Quichotte, je prendrai la liberté de vous faire observer que long-temps avant lui les Romains avaient entretenu d'aussi grandes armées que les siennes, et que si nous avions ici cent mille laboureurs de plus, il nous faudrait encore trois cent mille arpens pour les placer; car chaque champ a son maître et des bras suffisans pour le cultiver; et puis, quelle confiance placer dans la foi de tant de princes, qui la plupart n'en ont aucune? et ces marionnettes que je ne sais quelle fatalité fait agir, qui les jeterait dans un même moule pour en faire des princes pacifiques?

Qu'il n'y ait en Europe que deux souverains à tête remuante, cela suffit pour mettre tout en alarme et en combustion. Voici donc comme je raisonne : de tout temps il y a eu des guerres : or ce qui a toujours été, doit être nécessairement, (quoique j'en ignore la raison;) donc en tout temps ce fléau destructeur

défolera ce malheureux globe. Vous me permettrez encore de ne pas penfer comme vous fur le fujet de 1770. la révocation de l'édit de Nantes; j'en ai vraiment une grande obligation à Louis XIV, et fi Monfieur fon petit-fils voulait fuivre cet augufte exemple, j'en ferais pénétré de reconnaiffance. Sur-tout s'il banniffait en même temps de fon royaume cette vermine de philofophes, je recevrais charitablement ces exilés chez moi. Vous me ferez plaifir de perfuader à vos miniftres de frapper ce grand coup d'Etat. L'académie irait à votre rencontre et vous porterait fur fes bras, et un philofophe fchifmatique vous recueillerait avec la plus grande fatisfaction: vous qui connaiffez fes fentimens, vous n'en douterez pas. Sur ce etc.

LETTRE LXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 Janvier.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ pour me dire comme Augufte à Cinna dans la tragédie de ce nom: 1771.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus refpectueufe reconnaiffance à fes ordres réitérés; et puifqu'elle veut que j'emploie à d'autres befoins la plus grande partie de la fomme qu'elle avait deftinée à mon voyage d'Italie, je croirais manquer à ce que je dois à mon augufte et refpectable bienfaiteur, fi j'infiftais davantage

1771. pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnaissant; c'est celui de sa très-plaisante, très-poétique, très-spirituelle et très philosophique *facétie*. Je l'ai lue, Sire, et relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir; et je me disais en me donnant des coups de poing à la tête: maudit géomètre, triste ressasseur d'*x* et d'*y*, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des *z*? Tu emploierais bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante; et puis je me consolais en disant: cependant la facétie n'y perdra rien, si l'auteur le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose? Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand et mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, et le roi des philosophes. O mon cher Voltaire, quelle douce et consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir! Je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du Roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie!* Y aurait-il de l'indiscrétion à les demander à V. M.?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir debout, elle n'avait pas encore reçu l'ennuyeuse et longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si faiblement à son excellente

lettre métaphyfique du premier Novembre dernier. 1771.
Si je ne raifonne pas auffi bien que V. M. fur ces matières épineufes et fur bien d'autres, j'ai du moins, Sire, la fatisfaction de voir que je penfe à peu près comme elle, et j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en favoir fi long avec l'auteur du *Syftême de la nature*, fur des chofes où l'on ne fait rien.

On dit qu'on a préfenté à V. M. une lunette de M. Béguelin. Elle doit être excellente, fi elle reffemble à fes mémoires fur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaifir et de profit, et dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me fuis occupé de ces matières, mais avec moins de fuccès que lui. Cet académicien, Sire, eft bien digne de la protection et des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour la confervation de vos jours précieux, pour la profpérité de vos entreprifes, et pour la gloire et le bonheur que V. M. mérite à tant d'égards. C'eft avec ces fentimens, et avec le plus tendre et le plus profond refpect que je ferai jufqu'au dernier foupir, etc.

LETTRE LXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 Février.

SIRE,

J'AI eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M. de la facétie, très-plaifante, quoique très-philofophique, qu'elle avait eu la bonté de m'envoyer. Je

1771. lui dois aujourd'hui de nouveaux remercîmens pour la lettre, non facétieuse, mais très-profonde et très-lumineuse, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire; et je me ferais acquitté beaucoup plus tôt de ce devoir, sans un rhumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, et dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, Sire, et plus je vois à ma grande satisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer sur l'existence et la nature de l'être suprême, ou de l'être appellé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il soit purement matériel, et j'en suis d'accord; elle ne peut se former une idée d'un esprit pur, et j'en suis d'accord aussi, elle regarde Dieu en conséquence, comme *l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent.* Il résulte, ce me semble, de cette proposition que Dieu n'est autre chose, suivant V. M. que *la matière, en tant qu'intelligente*, et je ne vois pas qu'on puisse y rien opposer, puisqu'il est certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui est douée d'intelligence, et qu'on est très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, Sire, parfaitement d'accord avec V. M. sur la définition de la liberté. Je la définis ainsi que V. M., *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, et qui détermine notre choix.* Mais je prétends, et V. M. n'en disconvient pas, ce me semble, qu'il y a toujours des motifs ou des causes quelconques qui nous déterminent *nécessairement*, et je ne vois pas que les observations de V. M. prouvent le contraire; ceux qui résistent à leurs

passions, y résistent par des motifs qui sont plus forts auprès d'eux que ces passions mêmes, et les exhortations, les peines, les récompenses, lorsqu'elles déterminent les hommes, les déterminent encore par la raison qu'elles ont plus de pouvoir sur eux que les motifs contraires. Il me semble donc que nous agissons toujours *nécessairement*, quoique *volontairement*. C'est très-*volontairement* que je ne m'empoisonne pas, mais c'est en même temps *nécessairement*, parce que les raisons qui m'attachent en ce moment à la vie, sont plus fortes que celles qui pourraient m'en détacher. 1771.

Quant à la question de savoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raisonnable, comme je ne puis malheureusement apporter d'exemple du contraire, tandis que V. M. a pour elle toute la surface de notre petit tas de boue, je serais bien tenté de croire qu'elle a raison. Si le traité de Westphalie permettait une quatrième religion dans l'Empire, je prierais V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort simple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité et la justice; et si la foule n'allait pas à ce temple au bout de quelques années, (car il faut bien accorder quelques années à la raison pour gagner sa cause,) V. M. serait pleinement victorieuse; ce ne serait pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV; je sens très-bien que V. M. lui est très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penser différemment d'elle sur ce sujet. Je ne sais si on y traitera les philosophes comme on

1771. y a traité les hérétiques; mais je fais que fi ce malheur arrivait, les Etats de V. M. feraient pour eux le plus flatteur et le plus glorieux afile, et fes bontés la plus douce confolation.

Je fuis avec le plus profond refpect, et une admiration égale à ma vive reconnaiffance, etc.

P. S. Permettez-moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manufcrit, et auquel j'ai fait quelques additions.

LETTRE LXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 Mars.

SIRE,

J'AI reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adreffés à fon confrère en royauté et en philofophie, l'Empereur ou le Roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remercîmens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien fe rendre au défir que je lui avais marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poéfie française m'en avait fait. Mais je dois à V. M. des remercimens encore plus grands du plaifir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refufer à celui d'en affurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante et très-philofophique qui accompagne fes vers, qu'elle fe défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il eftime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'eft-à-dire la plus fincère, eft de louer par les faits, je me bornerai à dire

à

à V. M. qu'en lifant, même dès la première fois, fon excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, fi elle le veut, un très-grand nombre de vers; et il me femble que le mérite des vers eft qu'on les retienne. C'eft même felon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je fuis, de dire que vos vers font excellens, puifqu'une tête hériffée d'*x* et d'*y* trouve encore de la place pour eux, et je ferai là-deffus 1771.

Dur comme un géomètre en fes opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent fecrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que difait le Duc d'Orléans, Régent, à une de fes maîtreffes qui parlait mal de Dieu: *Vous avez beau faire, Madame, vous ferez fauvée.* V. M. aura beau dire auffi; elle eft plus géomètre qu'elle ne penfe, et que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les efprits juftes, précis, et clairs, appartiennent à la géométrie; et en cette qualité nous efpérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *figné fon engagement* par fes écrits.

Tandis que V. M. m'envoyait d'excellens vers, je barbouillais de mauvaife profe que je prends la liberté de lui envoyer. C'eft un difcours et un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en préfence de S. M. le Roi de Suède, l'un à l'académie des fciences, l'autre à l'académie françaife. J'ai eu occafion dans le *difcours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis fi long-temps les fciences, les lettres et la philofophie, pour la protection dont elle les honore, et les ouvrages excellens par lefquels elle contribue à

1771. leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la justice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon discours; et en effet, Sire, je n'ai fait qu'exprimer faiblement, quoiqu'avec toute la force et la vérité dont je suis capable, les sentimens profonds d'admiration, de reconnaissance et de respect dont toute la littérature française est pénétrée pour V. M. Le Roi de Suède, son digne neveu, paraît vouloir marcher sur ses traces; il ne peut se proposer un plus beau modèle; ce prince emporte de France l'estime universelle, et l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, si ce n'est pendant quelques instans; mais ses bontés m'ont pénétré de reconnaissance. On dit qu'il doit voir V. M. en passant à Magdebourg; qu'il aura des choses à lui dire de tout ce qu'il a vu, et quelle matière de réflexions pour V. M., moitié tristes, moitié plaisantes, mais toujours très-philosophiques, et telles en un mot qu'elle les sait faire!

Je suis avec le plus profond respect, et le plus *géométrique* dévouement etc.

LETTRE LXXIV.

DU ROI.

Le 13 Mars.

Pour égayer quelquefois la stérilité de la philosophie, je m'amuse de temps en temps avec des sujets moins sérieux; mais puisque vous me ramenez dans le temple sacré où notre ignorance éclate le plus, je vous y suis.

Vous me propofez d'abord un terrible fujet, qui eft Dieu, incompréhenfible pour un être borné comme je le fuis, et dont je ne puis me faire une autre idée, dont je n'ai de compréhenfion que par celle que me donne tout corps organifé qui jouit du don de la penfée. J'envifage toute l'organifation de cet univers, et je me dis à moi-même: fi, toi qui n'es qu'un ciron, tu penfes étant animé, pourquoi ces corps immenfes qui font dans un mouvement perpétuel, ne produiraient-ils pas une penfée bien fupérieure à la tienne? Cela me paraît très-vraifemblable; mais je n'ai point la vanité de préfumer, comme les anciens ftoïciens, que notre ame eft une émanation du grand être auquel elle fe rejoindra après la mort; parce que Dieu n'eft pas divifible, parce que nous fefons des fottifes et que Dieu n'en fait pas, parce qu'enfin la nature éternelle et divine ne peut ni ne doit fe communiquer à des êtres périffables, à des créatures dont l'exiftence n'a pas la durée d'une feconde comparée à l'éternité. Voilà ma confeffion de foi, et c'eft ce que j'ai pu combiner de moins abfurde fur un fujet où depuis que le monde eft monde, jamais perfonne n'a entendu goutte. 1771.

Vous me conduifez de-là dans un pofte pour le moins auffi épineux, et je crois entrevoir quelque mal-entendu, qui étant éclairci nous mettra inceffamment d'accord. Si vous entendez par néceffité ce que j'appelle raifon fuffifante, notre différent eft terminé: cependant il me refterait encore quelques inftances à vous faire; car il ne faut pas croire que tous les hommes fe déterminent après avoir bien pefé le pour et le contre. Il eft des animaux appellés raifonnables,

1771. à deux pieds ſans plumes, qui ſe décident d'après le premier dictamen de leur imagination; j'ai connu un Duc de Mecklenbourg qui conſultait la boutonomancie. Tout cela prouve que ce ne ſont pas les mêmes reſſorts qui agiſſent ſur différentes créatures, et que la raiſon ſe borne à guider ceux qu'on appelle les plus ſages. Si vous voulez appeller néceſſité ce que j'appelle raiſon, notre diſpute eſt terminée; mais ſi vous ſuppoſez une néceſſité fatale, qui nous fait agir comme des marionnettes, j'aurais quelque peine à devenir marrionnette ſur mes vieux jours.

A vous permis de réprouver la révocation de l'édit de Nantes, quoique pluſieurs de ceux que le Tellier a proſcrits, ayent fait des fortunes brillantes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur aſile, et que d'ailleurs la France ne ſoit que trop peuplée. Nous trouvons dans les temples de ces réfugiés une partie du culte que vous propoſez; il n'y eſt plus queſtion que de diſcours de morale, et le dogme on le laiſſe s'enrouiller dans les milliers de volumes écrits ſur ces matières, que perſonne ne lit plus.

Je ſuis perſuadé qu'un philoſophe fanatique eſt le plus grand des monſtres poſſibles et en même temps l'animal le plus inconſéquent que la terre ait produit: je me contente donc de n'être point gêné ſur ce que mon peu de foi me permet de croire, et loin d'être convertiſſeur, je laiſſe à chacun la liberté de bâtir un ſyſtême ſelon ſon bon plaiſir. Voilà ma confeſſion entière. Je vous ſouhaite ſanté et contentement. Sur ce etc.

P. S. L'affaire que vous me recommandez d'une chanoineſſe de Clèves, ne dépend pas de moi; car il y a des lois et des fondations dont on ne ſaurait s'écarter.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

Le 4 Avril.

Vous faites plus d'éloges de la réponse de l'Empereur de la Chine à Voltaire qu'elle n'en mérite. Ce bon Empereur, quoique poëte, a besoin d'un secrétaire qui travaille pour lui, lorsqu'il a des affaires à traiter avec les occidentaux ; et comme j'ai l'honneur de le servir en cette qualité, je me suis efforcé d'exprimer en welche les sentimens de ce puissant monarque : il a fait connaissance avec des jésuites géomètres, et comme il les a trouvés entiers dans leurs sentimens, par un jugement précipité, il en conclut que tous les géomètres sont dans les mêmes principes; mais j'espère de le faire revenir de ce préjugé, sur-tout s'il veut se donner la peine de lire le procès de Newton et de Leibnitz sur la découverte du calcul infinitésimal, et les écrits du grand Bernouilli et de son frère, qui se fesaient des défis pour résoudre des problèmes. Il serait à souhaiter que personne ne fût plus entier dans ses opinions que les géomètres : que le problème de la chaînette soit applicable au balancier d'une montre, ou que cette courbe ne soit d'aucun usage, cela ne fait de mal à personne. Mais quand il s'agit d'opinions que les bourreaux défendent et qu'on soutient, au lieu d'argumens, par des supplices et des cruautés énormes, cela passe la raillerie, et vous avez encore en France de ces sortes d'argumentateurs, auxquels il ne manque que l'impunité pour se livrer à toute la fureur du fanatisme. J'ai appris 1771.

N 3

1771. des chofes fâcheufes fur ce chapitre, mais que de fortes raifons m'empêchent de publier.

J'ai reçu votre difcours et le dialogue de Defcartes. Je vous remercie de ce que vous avez prononcé mon nom dans une compagnie de philofophes où mon ignorance ne me permettait pas d'ambitionner un éloge. Le dialogue de Defcartes eft un ouvrage achevé, et d'autant plus admirable que la matière convenait à la perfonne pour laquelle elle était deftinée, que l'éloge eft ingénieux, fin et vrai. Je ne connais point le Roi de Suède; je l'ai entendu applaudir par des connaiffeurs, et je ferai bien aife de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même et fuivre la route qu'il s'eft tracée. Mais quel pays pour les arts que la Suède! Un de fes plus favans hommes foutient que le paradis perdu s'eft trouvé en Scanie; un certain Linnæus, botanifte, affure que les chevaux et l'homme font d'une même efpèce; je ne fais quel autre fou conjure les ames et s'entretient avec tel mort qu'on lui propofe. A confidérer ces gens-là, on ne dirait jamais qu'un philofophe de la trempe de Defcartes ait mis le pied en Suède; ou il a mal cultivé ce terrain, ou les germes qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. Ceux qui veulent faire honneur à la Reine Chriftine de fon abdication, débitent, qu'indignée du peu de connaiffances et des mœurs agreftes des Suédois de fon temps, elle préféra de vivre en perfonne privée au fein d'une nation civilifée et ingénieufe, au plaifir de commander à un peuple qu'elle n'eftimait pas. Pour ce Roi-ci, je parierais bien qu'il n'abdiquera pas pour de telles raifons: il effayera fans doute d'éclairer le nord et

de répandre le goût des arts et des ſciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés et d'une pédanterie gothique dont les univerſités ne ſont pas encore purgées dans ce pays-là. 1771.

Il court ici un teſtament politique de Voltaire. C'eſt quelque plaiſant qui aura recueilli ſes propos, qui l'a ſûrement forgé à plaiſir. Je ſerais bien ſurpris ſi quelque anonyme ne s'aviſait pas de travailler au nom du pauvre d'Argens et de nous régaler de quelque ouvrage qu'il aura compoſé aux champs élyſées. Je le regrette véritablement, il était honnête homme et vrai philoſophe, poſſédant beaucoup de connaiſſances et ſachant en faire uſage. Son ſtyle avait quelquefois la diarrhée, et c'était par une ſuite de ſa pareſſe, qui l'empêchait de corriger ce qu'il donnait au public. A peine avait-il achevé un cahier que, ſans le relire, il l'envoyait au libraire. Si quelqu'un ſe donnait la peine de faire le triage de ſes œuvres, on y recueillerait d'excellentes choſes; mais on peut bavarder et être homme vertueux; cette dernière qualité l'emporte ſur toutes les autres: c'eſt un beau vernis qui couvre bien de petites taches dont l'humanité n'eſt que trop remplie. Je ſouhaite que vous ayez à Paris un temps moins rude que celui que nous avons ici, que vous jouiſſiez d'une ſanté parfaite et d'une tranquillité d'ame inébranlable. Sur ce etc.

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 Avril.

1771. J'ai reçu prefque en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'honorer; mon premier foin a été de répondre, s'il m'était poffible, au défir que V. M. me marque dans la feconde de ces lettres, de lire quelqu'une des fables de M. le Duc de Nivernois. Comme il n'était point en ce moment à Paris, je lui ai écrit fur le champ, et je prends la liberté d'envoyer à V. M. en original la réponfe qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réuffi; je puis au refte fatisfaire en partie V. M. fur ce qu'elle défire de favoir du genre de ces fables. Elles font plus dans celui de la Motte que des autres fabuliftes, mais mieux écrites et avec plus de goût.

Je fuis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paraît préférer le dialogue au difcours, et je n'ai garde d'appeler de fon jugement; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le difcours m'eft beaucoup plus cher que le dialogue, et je voudrais bien que V. M. devinât par quelle raifon.

Quant à notre petite controverfe ou difcuffion métaphyfique, il me femble qu'elle eft épuifée, et qu'il ferait faftidieux d'en ennuyer davantage V. M.; je vois que tout bien pefé, il s'en faut bien peu que je ne penfe tout-à-fait comme elle, et que fi j'en diffère encore, ce n'eft qu'autant qu'il le faut pour

l'honneur de l'obſcurité métaphyſique. L'eſſentiel, comme le remarque très-bien V. M., c'eſt de ſentir et de convenir que notre faible intelligence ne voit goutte en ces matières, et de ne pas ſur-tout vouloir ſoutenir par les bourreaux et les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer ſur de frêles argumens. La philoſophie pourrait bien éprouver en France ce malheureux ſort, ſi, comme on nous en menace, les jéſuites y ſont rappelés; le parlement qui les avait chaſſés, vient d'être chaſſé à ſon tour; il n'était guères plus tolérant qu'eux, et plus favorable à la philoſophie; mais la cohorte jéſuitique, ſi elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatiſme, et Dieu ſait ce que la philoſophie deviendra. 1771.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. ſur la mort du pauvre Marquis. On ne peut apprécier ſon mérite littéraire avec plus de juſtice et de juſteſſe que ne l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au ſujet de ſes ouvrages et de ſon ſtyle. Mais ce qui me fait ſur-tout chérir ſa mémoire, c'eſt l'attachement auſſi tendre que reſpectueux que je lui ai toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de la vie, et comme diſait Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affaiblis ſenſiblement; et ſans courir abſolument la poſte vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. M. de Mairan, mon double confrère, à l'académie françaiſe et à celle des ſciences, vient de mourir à 93 ans; je ferais bien fâché d'aller juſques-là, car je n'ai pas lieu d'eſpérer une vieilleſſe auſſi ſaine et auſſi douce que lui. Pour Voltaire, il ſe traîne et il écrit toujours; il eſt bien étonnant que ſa tête puiſſe encore

1771. suffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéresse infiniment davantage, c'est que V. M. puisse suffire encore long-temps à ses glorieux et utiles travaux. Les lettres sur-tout ont plus que jamais besoin d'elle, et de la protection qu'elle leur accorde. Puissent-elles, Sire, la conserver encore long-temps! Ce sont les vœux que je ne cesserai de faire jusqu'aux derniers momens de ma vie; et ces vœux sont l'expression des sentimens de reconnaissance, d'admiration, et de profond respect avec lesquels je serai toujours etc.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

Le 7 mai.

C'est dommage que le Duc de Nivernois prive le public de ses productions. Il n'y a point de plus grand encouragement pour les sciences que lorsque les grands seigneurs les cultivent eux-mêmes sans en rougir. Le Duc de Nivernois est à présent le seul de la haute noblesse, qui rassemble des connaissances et des talens dans un temps où les arts paraissent perdre leur considération en France; il pourrait les relever et les retirer de la roture. Je suis fâché de ce que son extrême circonspection l'empêche de donner cet encouragement au public. Enfin chacun est le maître d'agir comme il le trouve à propos; cependant on dit que les vertus des cénobites sont perdues pour la société; il en pourrait bien être de même des bons ouvrages qui ne voient pas le jour.

Quant à nos differtations philofophiques et métaphyfiques, croyez que fi je m'avife d'expofer mes fentimens à l'Anaxagoras de ce fiècle, c'eft plutôt pour m'inftruire que pour le réfuter. Le point que j'ai ofé examiner, eft fi fubtil, qu'il échappe à nos combinaifons; et l'on peut fe tromper fans conféquence fur des matières auffi abftrufes. Confolons-nous, mon cher d'Alembert, nous ne ferons pas les feuls condamnés à ignorer à jamais la nature divine. Si cette ignorance était le plus grand de nos malheurs, nous pourrions nous en confoler facilement; je me rappelle fouvent ce vers anglais: *L'homme eft fait pour agir, et tu prétends penfer?* 1771

Je ne faurais vous dire combien vos Français m'amufent. Cette nation, fi avide de nouveautés, m'offre fans ceffe des fcènes nouvelles : tantôt ce font les jéfuites chaffés, tantôt des billets de confeffion, le parlement caffé, les jéfuites rappellés, de nouveaux miniftres tous les trois mois: enfin ils fourniffent feuls des fujets de converfation à toute l'Europe. Si la Providence a penfé à moi en fefant le monde, (fuppofé qu'elle l'ait fait,) elle a créé ce peuple pour mes menus plaifirs. Cependant je ne crois pas que la cour rappelle les jéfuites. Le Roi les croit coupables du crime de Damiens; ce n'eft pas une raifon pour infecter de nouveau le royaume de cette vermine. Il ne faut pas voir trop noir; mettant les chofes au pis, n'avez-vous pas chez moi un afile tout ouvert? Defcartes n'alla-t-il pas fe réfugier en Hollande, enfin en Suède, pour fe mettre à couvert des perfécutions de fes compatriotes? Galilée n'aurait-il pas fait fagement de s'expatrier d'Italie, pour éviter les prifons où l'inquifi-

tion le retint ? La patrie d'un philoſophe eſt le lieu
1771. où il peut trouver un aſile, et philoſopher tranquillement ; et le lieu qui l'a vu naître, devient pour lui une terre ennemie, dès qu'il y eſt perſécuté.

J'ai vu paſſer ici le Roi de Suède, qui aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans ſa patrie la première place ; il eſt très-aimable et très-inſtruit, mais il trouvera chez lui de quoi donner de l'exercice à ſa patience ; c'eſt un terrible pays à gouverner.

Nous avons vu paſſer ici Alexis Orlow le Lacédémonien, qui a fait la guerre dans le Péloponnèſe et ſur la Méditerranée ; il m'a donné une pièce aſſez curieuſe, qu'il a recueillie à Veniſe ; je ſouhaite qu'elle contribue à votre édification et à celle du troupeau.

Quittez les penſées noires, mon cher d'Alembert. Il vaut mieux rire des ſottiſes des hommes que d'en pleurer. Diſſipez votre mélancolie par des idées gaies, et ſi vous voulez puiſer dans une ſource de bonne humeur, venez chez nous ; je le ſouhaite, je vous y exhorte ; vous y vivrez plus tranquille et plus heureux. Sur ce etc.

LETTRE LXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14. juin.

SIRE,

Les philoſophes qui aiment à rire, et ce ne ſont pas les moins philoſophes, doivent être très-obligés 171.
à l'abbé Nicolini, de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre, au pontife de ſon envoyé Mahomet. Je ne ſuis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans et les muphtis de toutes les ſectes me paraiſſent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun eſt de ſubjuguer par la ſuperſtition la pauvre eſpèce humaine; ils ne diffèrent que par l'eſpèce de bride qu'ils mettent à leur monture, et ils pourraient ſe dire comme les médecins de Molière : *paſſe-moi l'émétique, et je te paſſerai la ſaignée.* Mais je ſoupçonne le révérendiſſime père en Dieu Ganganelli, d'avoir un ſecrétaire des brefs qui en ſait plus long que lui, et qui ſe moque de ce que le Pape cordelier lui dicte. On aſſure même que ce ſecrétaire des brefs eſt tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté, en procurant la paix aux ſchiſmatiques et aux incirconcis qui s'égorgent ſans ſavoir pourquoi; il eſt vrai que ce mauvais tour à la chrétienté ſera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le ſecrétaire, et qui le remerciera de ce qu'il ne ſe contente pas de faire rire les philoſophes, et de ce qu'il veut encore eſſuyer les larmes de tant de malheureux.

V. M. fait donc l'honneur à la très-plaifante nation 771. françaife de fe moquer un peu d'elle, et de la croire créée et mife au monde pour *fes menus plaifirs.* Tout bon Français que je fuis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque fujet; je ne fais ce qui réfultera de bien ou de mal de tout ce qui fe paffe ici; mais je ferai fort tranquillifé, fi la prophétie de V. M. s'accomplit au fujet de la vermine jéfuitique, et fi l'Etat, la philofophie et les lettres n'ont pas le malheur de la voir reparaître. Un autre article non moins important m'intéreffe; tout ce qui fe paffe me ferait affez indifférent.

Si de quelque argent frais nous avions le fecours,

comme dit Crifpin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne foit encore plus difficile de rappeler l'argent dans nos bourfes que les jéfuites dans le royaume. Pour moi, Sire, je ne fubfifte depuis fix mois que des bienfaits de V. M., et au lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conferve Frédéric.* Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes poffibles eft gouverné, on eft bien tenté de croire à la providence. Encore fi en fefant diète on fe redonnait un eftomac, et qu'on rattrapât le fommeil, il n'y aurait que demi-mal; mais je fuis deftiné à paffer des jours et des nuits prefque également triftes; il faut céder et fe foumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'eft que foit en penfant, foit en végétant, foit en dînant, foit en jeûnant, foit en dormant, foit en veillant, il eft un fentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur; c'eft celui de la recon-

naiſſance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'inſpire et qui ſe renouvelle ſans ceſſe, et du profond reſpect avec lequel lui ſera dévoué toute ſa vie etc. 1771.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

Le 25 juillet.

Je ſuis bien aiſe que les philoſophes de Paris ne reſſemblent ni à *** qui ne rit jamais ni à la roſſinante de Don-Quichotte, qui ne galoppa qu'une fois en ſa vie. Le pape, le mufti, les derviches et les moines ſont faits dans ce ſiècle pour nous faire rire; autrefois ils feſaient gémir. Je ne ſais ſi la correſpondance du vice-Dieu de Rome et du ſucceſſeur de Mahomet à Conſtantinople eſt bien authentique; mais s'ils ne ſe ſont pas écrit ce qu'on leur attribue, ils ont dû ſe l'écrire, étant de même métier; il n'y a que le débit de leurs drogues et la concurrence qui les rendent ennemis. Ceux qui combattent pour le croiſſant et les guerriers des mers hyperborées, ſont plus difficiles à concilier que les prêtres; il faut eſpérer cependant que quelques bonnes ames rétabliront la paix entre eux.

Vous voyez donc que la guerre eſt un des ingrédiens qui entrent néceſſairement dans la compoſition de ce malheureux monde. Depuis l'année trente-quatre, l'Europe n'a vu qu'une ſucceſſion de guerres perpétuelles, celle de quarante juſqu'à quarante-huit, celle de cinquante-ſix juſqu'à ſoixante-trois, celle

1771. des Ruffes et des Turcs depuis foixante-neuf qui dure encore. L'Efpagne a été fur le point de rompre avec l'Angleterre: enfin rarement fe paffe-t-il dix ans de fuite que toute l'Europe jouiffe d'une paix durable. Vos Français, qui fe confolent de tout par un vaudeville, crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, et quelques plaifanteries leur font tout oublier. Ainfi, par un heureux effet de leur légéreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte fur toutes les raifons qu'ils ont de s'affliger. Un royaume auffi riche que la France, un royaume à reffources immenfes que les déprédations de tant de brigands de finance n'ont pu épuifer, ne faurait manquer d'argent; et le Roi très-chrétien, le plus ancien monarque de la chrétienté, doit avoir des richeffes bien plus confidérables que les Montézuma et les Mogols n'en ont jamais poffédé. J'ofe donc fuppofer que les philofophes de Paris fe moquent des habitans de la mer Baltique, lorfqu'ils parlent de la difette des efpèces. C'eft nous, les Danois et les Suédois qui fommes les gueux de l'Europe; fauvages à peine débarbarifés, qui ne voyons que d'un œil et qui imitons mal-adroitement l'induftrie des peuples policés. Le père Bouhours l'a bien dit, que hors de la France on pouvait à toute rigueur avoir du bon fens, mais non de l'efprit. Vous êtes dans le beau pays d'Eldorado, dont les cailloux font de brillans et les rochers d'or, etc. Et dans votre opulence vous vous plaignez de n'être pas dans la Jérufalem célefte, encore fupérieure à Eldorado. Qu'on life le Siècle de Louis XIV; on voit comme les arts font en honneur en France; on y voit la protection marquée que ce

fouverain

souverain leur accordait. On a vilipendé ce siècle, et vous voyez ce qu'on fait à présent pour n'être pas vilipendé à son tour par la postérité. Je demande donc humblement à un grand philosophe, qu'il daigne me fournir une méthode toute nouvelle pour être approuvé de tout le monde et de tous les siècles; il me fera plaisir d'éclairer mon ignorance vandale sur un sujet aussi intéressant, et je l'assure qu'il aura tout l'honneur de sa découverte. 1771.

A propos, j'ai lu le quatrième tome des questions encyclopédiques de Voltaire, très-surpris d'y trouver une sortie épouvantable qu'il fait sur Maupertuis. Il y a quelque chose de si lâche à calomnier les morts, il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque chose dans ce procédé qui dénote une vengeance si implacable, si atroce, que je me répens presque de la statue qu'on lui érige. Bon Dieu! comment tant de génie se peut-il allier avec tant de perversité! Je vous avoue que cela me fait de la peine. Enfin, vous qui avez le cœur bon, vous devriez faire des remontrances à Voltaire sur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à Maupertuis. Je vous avoue qu'on se lasse de retrouver à tout propos Maupertuis, l'abbé des Fontaines, Fréron, le Franc de Pompignan, le poëte Rousseau et Abraham Chaumeix dans ses ouvrages: des injures si souvent répétées dégoûtent le lecteur, et démasquent trop le fond de l'ame de Voltaire. Cela est triste et n'est pas plaisant. Toutefois les pauvres Vandales de ces cantons saluent le philosophe habitant de l'Athènes moderne, l'Anaxagoras de Paris: ils se recommandent à sa protection, à ses prières;

1771. ils le prient de les associer à ses œuvres pies, comme ces Vandales se sont associés aux prières des bons pères jésuites: c'est le moyen de ne pas manquer le paradis, d'un côté un géomètre, de l'autre un jésuite; avec cette escorte il faut faire chemin, ou l'on n'en fera jamais. Conservez votre bonne humeur, riez de tout avec Démocrite. Vivez sur-tout, portez-vous bien, et soyez sûr que personne ne s'y intéresse plus que le solitaire Vandale de Sans-Souci. Sur ce etc.

LETTRE LXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 août.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponse à mes doléances sur le triste état des finances françaises, m'a rappelé la fable de la fourmi, qui étant bien pourvue de toutes ses provisions, se moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne saurait manquer d'argent*; cela se peut; mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout à fait pris congé de nous, il s'est au moins si bien caché, qu'il serait difficile de déterrer sa retraite; M. l'abbé Terray, notre contrôleur général, fait de son mieux pour la découvrir, sans en pouvoir venir à bout. Je ne sais pas si le père Bouhours a eu raison, quand il a prétendu qu'on ne pouvait avoir de l'esprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danse, nommé Marcel, prétendait qu'il n'y avait que la

France où l'on fût danser; ce serait bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien, dansez maintenant*; et quant à l'épigramme bonne ou mauvaise du père Bouhours, j'aimerais mieux avec Crispin que nous eussions *la philosophie d'avoir de l'esprit en argent*. V. M. va peut-être me trouver bien *Harpagon*, et n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, et j'envisage même dans le sort prochain dont je suis menacé, un grand avantage pour mon estomac, qui n'aura sûrement plus d'indigestions à craindre. O Providence! Providence! il faut avouer que tout est arrangé pour le mieux, et que vous savez parfaitement, comme dit St. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonse disait, à propos du fatras de cercles qu'avait imaginés l'astronomie ancienne, que *s'il avait été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui aurait donné de bons avis*; je suis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion s'attiédit, que Dieu avait pour le moins autant besoin de conseils quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde physique; mais je rejette bientôt cette pensée, quand je songe à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la surface de la terre, et à l'esprit de justice, de désintéressement, de vérité qui règne sur l'espèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil séjour est délicieux pour un philosophe, et qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulsé, soit par la faim, soit par une indigestion, soit par les vrais fidèles, Russes ou Mahométans, qui sont si dignement occupés à s'égorger. V. M. espère qu'il *se trouvera*

1771.

1771. *de bonnes ames qui rétabliront la paix entr'eux.* Mon premier mouvement eſt de le ſouhaiter, mais il reſte à ſavoir ſi, tout bien conſidéré, c'eſt procurer un grand bien à la triſte eſpèce humaine que de l'empêcher de ſe détruire. C'eſt à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire ſur ce point important; et je ſuis bien aſſuré d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il eſt néceſſaire qu'elle ſonge d'abord à ſe conſerver; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, et pour l'intérêt de la philoſophie.

V. M. voudrait que j'écriviſſe à Voltaire, à propos de philoſophie, pour l'engager à ne point s'acharner ſur les morts, ni ſur les vivans qui ſont cenſés morts, et qui devraient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire! il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conſeil, et V. M. voit quel en eſt le fruit. Il faut gémir ſur le ſort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un ſeul homme ait à la fois tous les talens et toutes les vertus, et qui devrait pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les repréſentations de V. M.; je repréſenterai auſſi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il eſt trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours; qu'il eſt trop juſte pour ne pas rendre au mérite réel et reconnu la juſtice qui lui eſt due; que le plus grand homme a beſoin d'indulgence, et s'en rend digne ſur-tout par celle qu'il a pour les autres; que non-ſeulement ſa tranquillité, mais ſes écrits mêmes y gagneront, et

que ces expreſſions de ſa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéreſſans qu'il en eſt des auteurs à peu près comme des comédiens : 1771.

Que de leurs démélés le public n'a que faire.

Si j'avais à joindre l'exemple au conſeil, et à lui rappeler les grands hommes qui n'ont oppoſé à la ſatire que la modération et leur gloire, je ſais bien, Sire, le modèle que j'aurais à lui propoſer. Mais peut-être me répondrait-il que ce modèle eſt plus admirable qu'imitable, et je ne ſais pas trop ce que j'aurais à lui répondre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et une reconnaiſſance qui ne finira qu'avec ma vie etc.

LETTRE LXXXI.

DU ROI.

Le 16 ſeptembre.

Si vous le voulez abſolument, je croirai que le beau royaume de France eſt ſans argent. Cela ſuppoſé, je le félicite des proſpérités qui l'attendent dans ce monde-ci et dans l'autre. Lycurgue, ce ſage légiſlateur de Sparte, rendit ſa république fameuſe en lui interdiſant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A ſon exemple, vos Français vont donc devenir la nation la plus déſintéreſſée de l'Europe, la plus attachée à ſa patrie, la plus vertueuſe et la plus invincible; et quelle perſpective encore au-delà de ces biens terreſtres l'avenir ne lui préſente-t-il pas ? La vie éternelle et ce paradis interdit à tous poſſeſſeurs d'eſpèces.

1771. Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes, j'en excepte quelques vilains financiers, tréforiers, archevêques et gens de leur féquelle, qui trop efclaves de la coutume et fidelles à leurs anciens ufages, continueront d'entaffer, d'accumuler et de receler des richeffes. Je ne faurais vous diffimuler néanmoins que je crois qu'un mot fuffirait pour rappeler dans ce royaume la même abondance d'efpèces qui s'y trouvait autrefois; le crédit rétabli, voila tout. Ce mot reffufciterait les tréfors enfouis crainte de les perdre; il remettrait l'or et l'argent en circulation, et les philofophes feraient payés comme le pourraient être les maîtreffes. A préfent ce mot de conjuration eft plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmoufets en certaines occafions. Pardonnez-moi cette comparaifon fcandaleufe, elle m'eft échappée *currente calamo;* et puifqu'elle eft écrite, je ne l'effacerai pas.

Mais ne penfez pas que vous autres Français vous foyez les feuls qui fouffriez à préfent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires prefque que ceux qu'occafionne chez vous la ftagnation des efpèces: nous avons eu confécutivement deux mauvaifes récoltes; la première année, la prévoyance y avait pourvu; mais celle-ci nous prend fans vert. Les magafins font épuifés, et toute notre induftrie fuffira peut-être à peine pour nourrir le peuple et pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le fort des hommes dans le meilleur des mondes poffibles. J'ajoute mes plaintes phyfiques à vos plaintes morales, et cependant il n'en fera ni plus ni moins. Je vous

avoue que j'avais une grande envie de procurer la paix aux peuples de l'orient et à mes barbares voisins les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réussir. On accorderait plutôt les jansénistes et les molinistes, que l'on ne mettrait certain nombre de têtes couronnées sous un chapeau : passe encore, pourvu que ce feu n'aille pas se communiquant de proche en proche jeter quelque étincelle sur les maisons voisines. 1771.

Et voilà pour les querelles des despotes; pour celles des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admonêter Voltaire sur ce tas d'injures usées qu'il répand, et sur Maupertuis (qui ne les avait pas méritées,) et sur tant de gredins de la littérature, qu'il tire par-là de l'oubli où probablement ils croupiraient à toute éternité. Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il était souverain, il serait avec tous ses voisins à couteau tiré; son règne ne serait qu'une guerre perpétuelle; et alors Dieu sait de quels argumens il se servirait pour prouver que la guerre est l'état naturel de la société, et que la paix n'est pas faite pour l'homme. Les passions, ingénieuses à se déguiser, se servent souvent de la dialectique pour plaider leur cause. On ne veut point convenir qu'on a tort, on appelle la raison à son aide, et on lui donne la torture pour qu'elle paraisse autoriser notre conduite. Si, convaincu du mal que ces passions occasionnent, quelque docteur atrabilaire en s'échauffant, voulait anéantir ces passions, autant qu'il est en lui, il nous précipiterait dans une autre extrémité; il ferait d'un homme animé un automate stupide, un être sans ressort. Ainsi à tout prendre, il faut laisser les choses telles qu'elles sont, se procurer du pain quand il est rare, déterrer l'argent

1771. quand il en faut, crier fur la place, *crédit! crédit!* laiffer faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, fouffrir que les foi-difant philofophes impriment des injures, et fe contenter d'avoir la paix dans fa maifon. Sur ce, etc.

LETTRE LXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 novembre.

SIRE,

Je vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'eft guères plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philofophie prévoyante fe moquait un peu de notre embarras caufé par nos fottifes, et j'avais pris la liberté de la comparer à la fourmi qui fe moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine providence qui arrange fi bien toutes chofes, tout eft cigale, des Pirénées à la mer Glaciale. Si je n'avais pas pour cette fainte providence le profond refpect qu'elle mérite, je prendrais, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contr'elle; et je fuis prefque affuré que V. M. la partagerait; car enfin fi nous avons pu en France prévoir et même empêcher une partie de la détreffe où nous fommes, V. M. n'eft pas dans le même cas; cela me rappelle ce que difait un fameux maître à danfer nommé Marcel, à une femme fon écolière qui avait les pieds en dedans: *Madame*, lui difait-il en lui montrant un crucifix qui était dans fa chambre, *vous avez les jambes*

auſſi mal tournées que ce crucifix-là: il eſt vrai que pour lui ce n'eſt pas ſa faute. Mais laiſſons-là, Sire, 1771.
et les cigales et les crucifix; V. M. croit que pour nous tirer du bourbier, il faudrait crier ſur la place, *crédit rétabli;* il y aurait, ce me ſemble, un autre mot à crier auparavant, *économie;* ſans cela on répondrait au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit eſt mort.* Mais, il ſera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire et de le perſuader. Je ne lui écris guère ſans l'exhorter à mépriſer les chenilles qu'il écraſe, et à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, et V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laiſſer aller les choſes et les hommes, et dire non pas *tout eſt bien*, comme Pope, mais *tout eſt comme il peut.* Les lettres auraient pourtant d'autant plus beſoin de ſe reſpecter elles-mêmes, qu'il me ſemble qu'elles ſont dans une ſituation moins favorable que jamais; il me ſemble même que dans preſque toute l'Europe on eſt aſſez diſpoſé à les opprimer. On prétend qu'on va ſupprimer ici le collége royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépenſe, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'Etat pour tous les profeſſeurs de ce collége; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philoſophie pour la faire taire, ce qui ferait fort bien imaginé. J'avoue que la philoſophie a rendu aux ſouverains de grands ſervices, ne fût-ce qu'en détruiſant la ſuperſtition qui les rendait eſclaves des prêtres; mais le champ eſt labouré, on n'a plus beſoin des bœufs qui ont tiré la charrue, et

1771. on ne fe foucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, et felon mon petit pouvoir ; V. M. a bien voulu regarder mes efforts avec bonté, je lui dois la premiere récompenfe de mes travaux ; je lui dois plus encore, ma fubfiftance dans le moment préfent ; grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année derniere ; mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, et elle aura recours fans héfiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le préfent une autre grâce à demander à V. M. ; ce ferait de vouloir bien faire chercher dans la *bibliothéque de Magdebourg* (fi cette bibliothéque qui exiftait dans le dernier fiècle, n'a pas été tranfportée ailleurs) un ouvrage de *Pline le naturalifte*, qu'on prétend fe trouver dans cette bibliothéque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote ; je n'ennuierai point V. M. des raifons fur lefquelles eft fondé mon doute ; mais enfin l'objet eft affez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *hiftoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie.* La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M., lui en aurait une nouvelle, fi elle voulait bien donner les ordres pour vérifier ce fait, et pour s'affurer au moins que ce précieux manufcrit n'exifte pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il eft mort au mois de janvier dernier, dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivait affez obfcurément, et même affez

pauvrement, et qu'on affure avoir été la veuve du Czarowitz Alexis, que fon père le Czar Pierre I fit mourir. Si la chofe était vraie, cette femme ferait la belle-fœur du feu Empereur Charles VI, dont la femme était Wolfenbuttel comme celle du Czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, était morte d'un coup de pied dans le ventre que fon mari lui avait donné dans une groffeffe; mais on prétend qu'on avait enterré une bûche à fa place, qu'elle s'était enfuie de Ruffie, qu'elle a été à la Louifiane, et de-là à l'île de France, où elle avait époufé un officier nommé Maldack, dont elle portait le nom à fa mort. Plufieurs circonftances réunies, et dont la réunion forme d'affez fortes preuves, paraiffent prouver que cette femme était réellement la veuve du Prince Alexis; il paraît certain qu'elle recevait une penfion de la cour de Brunfwic, et peut-être V. M. pourrait-elle en favoir davantage par cette voie. 1771.

Je fuis avec le plus profond refpect, etc.

LETTRE LXXXIII.

DU ROI.

Le 30 novembre.

Je crois que les Dieux fe font réfervés pour eux le bonheur et qu'ils en ont laiffé aux hommes l'apparence; nous le cherchons toujours et ne le trouvons jamais: mais fi nous fommes privés de tout ce qui eft parfait, nous avons en revanche deux confolateurs qui diffipent nombre de nos maux. L'un c'eft

1771. l'eſpérance, et l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos Français ſur-tout poſsèdent au ſuprême degré; une chanſon, un mot bien frappé diſſipent leurs ennuis : ſi l'année eſt ſtérile, la providence a ſon couplet; ſi les impôts hauſſent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Auſſi ſe conſolent-ils de tout; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choſes paſſagères, dont le propre eſt l'inſtabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert, vous de vos finances, moi de la mauvaiſe année, de ma goutte, etc. etc. C'eſt le parti que j'ai pris, et je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me ſuis diverti ſur le ſujet des confédérés de la Pologne. Je me ſuis amuſé à les peindre au vrai: je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il ſoit bon; c'était comme un remède qui en feſant diverſion à mes maux les a ſuſpendus; je ſouhaite qu'il vous guériſſe de vos vapeurs, qu'il vous faſſe oublier pour quelques momens vos embarras, et que vous vous ſouveniez en le liſant, que ce ſont les vers d'un malade et d'un homme qui a dépaſſé le demi-ſiècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où ſont à préſent les lettres en France. Je ne crois pas que cela ſoit général en Europe; mais convenez avec moi que bien des gens de lettres donnent lieu, par leur conduite à la méſeſtime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère et le talent de l'artiſte, et du mépris de ſes mœurs, il paſſe à celui de ſon art. On croit, parce que les connaiſſances n'adouciſſent et ne corrigent pas le caractère

des plus ſavans, qu'un grand nombre abuſe même de
ſes connaiſſances, qu'il eſt inutile d'apprendre et de 1775.
ſavoir, que les lumières de l'eſprit ne ſervent qu'à une
vaine oſtentation, et puiſqu'il n'en revient aucun
avantage, qu'elles ſont inutiles à la ſociété. Ce rai-
ſonnement eſt géométriquement faux, parce que ſi
l'on voulait condamner toutes les bonnes inſtitutions
à cauſe de l'abus que le monde en fait, il n'en reſte-
rait aucune. Que voulez-vous que le public penſe,
lorſqu'il voit des écrits du même auteur ſe contre-
dire, qu'on diſcerne ce que ſa plume a librement écrit
de ce que ſa plume vénale a barbouillé, qu'on voit
des libelles infâmes paraître contre le gouvernement,
et des cyniques effrontés qui mordent indifféremment
tout ce qu'ils rencontrent; que dans des ouvrages
philoſophiques on retrouve les abominables maximes
des Jean Petit, des Buſembaum, des Malagrida? eſt-
ce à des amateurs de la ſageſſe d'encourager le crime?
Et après l'attentat des Damiens, ne devrait-on pas
être aſſez circonſpect pour ne point échauffer quelque
cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peu-
vent porter aux crimes les plus atroces? Si Virgile,
ſi Cicéron, ſi Varron, ſi Horace avaient été noircis
de ces traits, ils n'auraient jamais joui dans Rome de
la réputation qu'ils conſervent encore. Pour rendre
les lettres reſpectables, il faut non-ſeulement du
génie, mais ſur-tout des mœurs. Mais ce métier eſt
devenu trop commun, trop de grimauds s'en
mêlent, et ce ſont eux qui le décréditent.

Pour ce qui vous regarde, je ſuis bien aiſe de voir
la confiance que vous avez en moi; elle ne ſera pas
trompée, quoique ce délabrement des finances d'un

1771. prince qui a 400 millions de revenus me paraisse bien étrange. Vous voulez savoir si un manuscrit de Pline le naturaliste, qui concerne les guerres des Germains, se trouve à Magdebourg? Quoique je n'aie pas encore reçu de réponse de là-bas, je crois que c'est un fait controuvé, accrédité sur la foi d'un voyageur; car si un tel manuscrit existait, vous pouvez être persuadé qu'il serait connu; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de précision sur le sujet de cette Dame qui prétendait passer pour l'épouse du Czarowitz; son imposture a été découverte à Brunswic, où elle a passé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays et de ne jamais prendre un nom dont sa naissance l'écartait si fort. Croyez qu'on sait comme il faut tuer son monde en Russie, et que lorsqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne ressuscite de sa vie. Le contraire pourrait nous arriver, à nous qui ne sommes pas aussi versés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque ressuscité: de grâce, Monsieur ou Madame, où vous a-t-on tué? Et sur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous savez que c'était l'usage: si l'on vous nomme mon pays, doutez; si c'est la Russie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle dissertation, digne de l'académie des belles-lettres et inscriptions.

À propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des français n'est pas épargnée, faits par des auteurs qui postulaient une place à l'académie

ſrançaiſe et qui l'ont obtenue, je me ſuis aviſé de me mettre ſur les rangs; et pour devenir un de vos 1771. quarante babillards, je me ſuis propoſé de faire l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre; l'ouvrage ſera bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, et par ce moyen je compte dans peu devenir votre confrère. En voilà aſſez pour cette fois: ſi vous voulez me faire bavarder davantage, c'eſt à vous à m'y provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce, etc.

LETTRE LXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 janvier.

SIRE,

Je crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque choſe de pis, 1772. de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'expoſer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéreſſe davantage ſans comparaiſon; ce ſont, Sire, les très-humbles remercîmens que je dois à V. M. des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, et du plaiſir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Epître à S. M. la reine de Suède eſt pleine de philoſophie, de ſenſibilité, et cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut reſpecter lors même qu'ils s'égarent. Le poëme ſur les confédérés eſt un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, et ſur-tout de

1772. gaieté; ce qui n'était pas facile en un si triste sujet. Il y a dans ce poëme, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclaircissement; la *St. Barthélemi* en *tableau* chez l'évêque de Kiowie est-elle un vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, et assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poëtes se permettent? Je connais quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays; s'ils savaient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothéque un tel tableau, je ne doute point qu'ils ne dissent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenait qu'elle avait empoisonné son père: *si cela est, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en soit, je désire fort, Sire, et avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerais sur-tout que le dernier chant eût pour titre: *La paix donnée par Frédéric le grand aux confédérés et aux dissidens, aux Turcs et aux Russes, à l'Europe et à l'Asie.* V. M. ressemblerait à ce juge, qui fesait venir devant lui les parties, commençait par se moquer de leur querelle, et finissait par les faire embrasser et les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peût-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines, et d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république

des

des lettres, et je ſuis bien fâché que V. M. ait raiſon dans les torts dont elle accuſe mes confrères. Je voudrais que les réflexions ſi juſtes et ſi ſages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, fuſſent imprimées et affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes ſi vrais et ſi ſûrs, et de mériter par là les bontés dont V. M. m'a honoré. 1772.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Hiſtoire de Madame Maldack*, ſont les anecdotes vraies ou fauſſes que j'ai pu recueillir ſur la prétendue veuve du Czarowitz. Je crois ſans peine que toute cette hiſtoire eſt une impoſture ; mais V. M. ne ſera peut-être pas fâchée de ſavoir ce qu'on a débité en France à ce ſujet, pendant la vie et depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avait une maiſon de campagne dans le village où cette femme ſeſait ſon ſéjour ; et peut-être la cour de Brunſwic, qui avait la bonté de lui faire une petite penſion, et la cour de Ruſſie, feraient-elles un peu étonnées de l'hiſtoire et des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre, *article deſtiné à la gazette du bas Rhin*, intéreſſe, Sire, une famille honnête et eſtimable à tous égards, dont je ſuis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les Etats de V. M., à ce *corneur qui ſuit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très plaiſamment, (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin) il a donc plu à ce folliculaire d'inférer dans ſon N° 88 un article injurieux à cette famille, à

1772. l'occafion de la mort d'un parent, homme de mérite qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore les bontés de V. M., non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer la retractation ci-jointe, avec ordre de l'inférer au plutôt dans fa gazette, fans y changer un feul mot, et avec défenfes de parler déformais ni en bien ni en mal de cette famille, et de ce qui lui appartient. Comme elle fait les bontés dont V. M. m'honore, elle m'a prié de faire parvenir fes prières aux pieds de V. M., et je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus d'empreffement et de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je fupplie donc très-humblement V. M. et avec la plus grande inftance, de vouloir bien donner fes ordres pour la fatisfaction de cette honnête et refpectable famille.

Il ne me refte que l'efpace néceffaire pour prier V. M. de me faire dire fi l'hiftoire germanique de Pline fe trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle; et de fouhaiter que l'année où nous allons entrer foit pour V. M. auffi glorieufe que les précédentes. Elle ne fera, s'il eft poffible, qu'ajouter encore aux fentimens de profond refpect, et d'éternelle reconnaiffance avec lefquels je fuis etc.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

Le 26 janvier.

Je vois par votre réponfe qu'il y a beaucoup d'objets qui gagnent à être vus de loin. La confédération de Pologne pourrait bien être de ce nombre. Nous qui

fommes les voifins de cette nation agrefte, nous qui connaiffons les individus et les chefs du parti, nous ne les croyons dignes que de fifflets. Cette confédération s'eft formée par le fanatifme, tous les chefs en font divifés, chacun a fes vues et fes projets différens: ils agiffent avec imprudence, combattent avec couardife et ne font capables que du genre de crimes que des lâches peuvent commettre. Si j'avais un évêque Turpin ou un abbé Trithème à ma difpofition, je le citerais volontiers; mais comme perfonne ne fait écrire en Pologne, je fuis réduit à être moi-même le garant des faits que j'annonce dans ce poëme. Or comme ce n'eft point une démonftration géométrique, il m'a paru que j'avais la licence de me livrer à mon imagination. Je ne vous réponds pas que l'évêque de Kiowie ait réellement en fa réfidence le tableau de la faint Barthélemi, mais il pourrait l'avoir. Henri III avait affifté à cette fainte boucherie; il peut l'avoir fait peindre et avoir donné le tableau à l'évêque de Kiowie d'alors, comme un témoignage de fon orthodoxie, et cet évêque peut l'avoir laiffé à celui d'à-préfent, qui ne demanderait pas mieux, s'il en avait le pouvoir, que de renouveler un pareil maffacre dans fa patrie. Vous avez vu par l'attentat que ces miférables avaient projeté contre leur Roi, de quoi leur efprit de vertige les rend capables. La caufe de leur haine contre ce prince, eft qu'il n'eft pas affez riche pour leur donner des penfions au gré de leur cupidité; ils aimeraient mieux un prince étranger qui pût fournir de fon domaine à leur profufion. Je plains les philofophes qui s'intéreffent à ce peuple méprifable à tous égards. On ne peut les excufer qu'en 1773.

1772. confidération de leur ignorance. La Pologne n'a point de lois, elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté ; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieufe ; les feigneurs y exercent la plus cruelle tyrannie fur leurs efclaves. En un mot, c'eft de tous les gouvernemens de l'Europe (fi vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'infère dans cette lettre deux chants du même poëme, qui auront toujours quelque mérite, s'ils fervent à diffiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait auffi facilement une paix entre des puiffances ennemies que de mauvais vers : cependant j'entreprendrais plutôt de mettre toute l'hiftoire des Juifs en madrigaux, que d'infpirer les mêmes fentimens à trois fouverains entre lefquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en foit, je ne me décourage pas, et il n'y aura pas de ma faute fi cette paix ne fe conclut pas auffi vîte que je le défire. Quand la maifon de notre voifin brûle, il faut éteindre le feu, pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quinzième des Louis. Sans fes foins infinis, déjà l'Efpagne et l'Angleterre fe battraient dans les quatre parties du monde connu : chaque année qu'il prolonge la paix, doit rétablir fes finances. Un royaume comme la France eft inépuifable en reffources, et il faut être bien mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer fes dettes. Vos académies vont s'enrichir et vos académiciens rouler fur l'or.

Pour le pauvre Helvétius, il ne roulera fur rien; j'ai appris fa mort avec une peine infinie, fon caractère m'a paru admirable. On eût peut-être défiré qu'il eût moins confulté fon efprit que fon cœur. Je crois qu'il

paraîtra de lui des œuvres poſthumes ; une rumeur ſe répand qu'il y a un poëme de lui ſur le bonheur, dont on dit du bien ; ſi on l'imprime, je l'aurai. L'ouvrage de Pline qu'on a prétendu être à Magdebourg, ne s'eſt point trouvé ; on dit que le manuſcrit eſt à Augsbourg, mais ce ne ſont que des diſcours vagues ; il eſt apparent que ce Pline n'exiſte nulle part. L'hiſtoire de Madame de Maldac, ſoi-diſante Czarowitzine, n'eſt pas plus vraie. Cette perſonne a été, ce me ſemble, fille de garderobe de la princeſſe dont elle a pris le nom. Son hiſtoire eſt un tiſſu de fauſſetés. Jamais la Comteſſe de Kœnigsmarck n'a mis le pied en Ruſſie, le Comte de Saxe n'avait pas vu la femme du Czarowitz ; donc il ne pouvait pas la reconnaître dans madame de Maldac. Obſervez ſur-tout que ſi une princeſſe, comme elle prétendait l'être, s'était ſauvée par miracle de la Ruſſie, elle aurait cherché un aſile naturel dans le ſein de ſa famille et ne ferait pas l'aventurière comme la créature dont vous parlez ; elle peut avoir eu quelque reſſemblance avec ſa maîtreſſe ; c'eſt ſur quoi elle a fondé ſon impoſture, pour avoir quelque conſidération ; mais elle s'eſt bien gardée de paraître à Brunſwic, parce que la Czarowitzine était trop connue de ſa famille, pour qu'on put abuſer tous ſes parens par une reſſemblance vague et par des propos qui auraient décelé la friponnerie. 1772.

Vous me chargez d'une autre commiſſion plus embarraſſante pour moi, d'autant plus que je ne ſuis ni correcteur d'imprimerie, ni cenſeur de gazettes. Je crois que la famille de Loiſeau de Mauléon a été a l'école chez le Franc de Pompignan ; elle ſuppoſe toute l'Europe les yeux fixés ſur elle et l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en

1772. Allemagne et qui fais ce qui fe paffe, je puis affurer fur mon honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de perfonnes fait qu'elle exifte, et que ceux qui la connaiffent le mieux, font peut-être une quarantaine de perfonnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous protefter que perfonne ne s'oppofe en Allemagne à la nobleffe de cette famille, qu'il eft très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat foit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de fang, que la Ducheffe d'Orléans ait confulté fon père ou non, et qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tournelle, la grand'chambre, les préfidens à mortier et le chancelier peuvent vivre et mourir comme bon leur femble; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne foit point inquiété, vu que fans la liberté d'écrire, les efprits reftent dans les ténèbres et que tous les encyclopédiftes, (dont je fuis difciple zélé,) en fe récriant contre toute cenfure, infiftent fur ce que la preffe foit libre et que chacun puiffe écrire ce que lui dicte fa façon de penfer. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à la famille de l'avocat; elle donne quelques fymptômes de fièvre chaude, qu'il fera bon de prévenir par des faignées et de fréquentes émulfions. Que de perfonnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lefquelles on obferve les fatellites de Saturne! Il faudrait mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du mifcrofcope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, et, s'il fe pouvait, la leur propre; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce etc.

LETTRE LXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 mars.

SIRE.

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'eſt parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuſe goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de ſigner cette lettre qu'au bout de trois ſemaines. J'aurais eu l'honneur d'y répondre ſur le champ, ſi dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avais été attaqué moi-même d'une eſpèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatiſme dans cette partie, qui m'interdiſait et le ſommeil et la plus légère application. 1772.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer, n'étaient pas propres, Sire, à guérir mon inſomnie; ces deux nouveaux chants me paraiſſent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été ſur-tout charmé de la peinture de l'Egliſe catholique dans le troiſième, et de l'alliance qui en réſulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Muſtapha. Dans le quatrième la délivrance que la ſainte Vierge Marie procure aux confédérés aſſiégés en s'adreſſant à ſon fils, eſt une imagination vraiment plaiſante et poétique. Mais ce qui me plaît ſur-tout de cet ouvrage, Sire, c'eſt que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raiſon, que jamais elles n'ont été ſi bonnes amies, et que V. M. ſait par-tout mêler,

1772. ſuivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne ſais ce que mes confrères les philoſophes en penſent; je crois bien qu'ils pourraient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais ſi ces confédérés ſe plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Ruſſie, j'entends d'un autre côté cent mille payſans et davantage, qui ſe plaignent ou qui peuvent ſe plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; et tant que ces derniers ſeront oppreſſeurs, je ne verrai dans leurs ennemis, qu'un maître qui rend à ſon valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'eſt à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, et je ne ſuis nullement ſurpris que V. M. travaille à empêcher, ſi elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, et que les maux de l'humanité, déjà ſi accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entaſſent encore par de nouvelles dévaſtations. Ce projet et ces vues ſont bien dignes de l'ame de V. M.; je fais plus, je ſais qu'elle a fait propoſer à une grande puiſſance de l'Europe de ſe rendre médiatrice, et je déſirerais vivement, pour mille raiſons, que les vœux ſi reſpectables de V. M. puſſent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raiſon, dans le conſeil et les deſſeins des rois, et je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la ſageſſe et l'amour de l'humanité y préſident et règnent avec eux. S'il y a pour les manes des ſages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il ſoit, ne faſſe des vœux ſemblables à ceux

de V. M. et aux miens pour la paix et le bonheur de la malheureuſe eſpèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne, et aimable, et vertueux philoſophe ; à toutes les qualités reſpectables qui me le rendaient cher, il en joignait une qui m'attachait encore particulièrement à lui, c'étaient les ſentimens de reſpect et d'admiration dont il était rempli pour V. M. Combien de fois elle a fait le ſujet de nos entretiens ! Combien nos cœurs s'échauffaient et s'attendriſſaient mutuellement en parlant d'elle ! Combien de fois nous nous plaiſions à répéter les obligations de toute eſpèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres et la philoſophie ! 1772.

Je m'attendais bien, Sire, que l'hiſtoire du prétendu ouvrage de Pline encore exiſtant, était une chimère, et je ne doute pas qu'il n'en ſoit de même de la fille de garderobe qui a pris le nom de ſa maîtreſſe, la femme du Czarowitz. Je n'inſiſte pas non plus ſur ce qui concerne la famille de Mauléon ; et je reſpecte la manière de penſer de V. M. à ce ſujet. J'aimerais pourtant mieux, qu'au lieu de perſiffler les pauvres encyclopédiſtes ſur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la preſſe, elle eût bien voulu m'éclairer ſur cette grande queſtion, et me dire ce qu'elle en penſe. Pour l'y engager, j'oſerais preſque haſarder avec elle quelques réflexions ſur ce ſujet. Je ne ſais pas ſi cette liberté doit être accordée, mais je penſe que ſi on l'accorde, elle doit être ſans limites et indéfinie. Car pourquoi ſerait-il plus permis d'inſulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il eſt un fripon, ou ſi on veut, qu'il eſt le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place

1772. qu'il eſt un voleur, un oppreſſeur, ou un imbécille ? En un mot, ſi la ſatire perſonnelle eſt permiſe, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la reſtreindrait aux faibles et aux petits, et pourquoi les forts et les grands n'en auraient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette ſorte de ſatire devrait être interdite, depuis les rangs le plus élevés de la ſociété juſqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la ſociété, et à la conſervation de l'exiſtence morale que la ſatire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute eſpèce, littérature, philoſophie, matières même de gouvernement et d'adminiſtration, je penſe que la liberté d'écrire ſur ces ſujets, de critiquer même, doit être pleine et entière, pourvu néanmoins, Sire, que la ſatire en ſoit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la preſſe doit être d'éclairer et non d'offenſer. Mais il eſt temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en déſirant à V. M. une pleine délivrance et de la goutte et de la guerre, et en lui renouvelant les aſſurances des ſentimens d'admiration, de reconnaiſſance éternelle, et de plus profond reſpect avec leſquels je ſuis etc.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Le 7 avril.

Je ne fais par quel hafard il fe rencontre toujours des obftacles, quand il s'agit de répondre à vos lettres. Tantôt la goutte me tenait garrotté fur le grabat, enfuite c'était le féjour de la Reine douairière de Suède et de la Ducheffe de Brunfwic qui m'ont empêché de vous écrire. Vous n'y perdez pas grand chofe : au contraire, vous y gagnez de n'être pas affommé d'un fatras de mauvais vers. Voici encore un chant de ce poëme que je vous envoie : j'efpère que rempli d'une vertu narcotique, il vous tiendra lieu des pavots que Morphée vous refufe. Nous autres Allemands, comme l'a très-bien dit le bon père Bouhours, nous ne fommes guères propres à la poéfie, encore moins au poëme épique. Nous n'avons que l'inftinct groffier du bon fens, et notre Pégafe n'a point d'ailes. Je pourrais vous dire ce que van Haren répondit à Voltaire, qui le louait fur fon poëme de Léonidas; *mes vers font bons*, dit-il, *car je n'ai point d'imagination.* 1772.

On dit que le bon Helvétius a laiffé dans fes papiers un poëme fur le bonheur. Je vous prie de me dire ce qui en eft; j'avoue que je ferais curieux de l'avoir, fi ce n'eft être trop indifcret que de le demander. J'ai bien regretté ce vrai philofophe, qui a donné des marques d'un parfait défintéreffement, et dont le cœur était auffi pur que l'efprit facile à s'égarer; mais les philofophes ne font pas moins

1772. fujets aux lois éternelles que les autres hommes, qui fages et fous, grands et petits font obligés de payer ce tribut à la nature, ou plutôt de lui reftituer ce qu'elle leur avait prêté pour un temps. Il eft très-probable que le bon Helvétius ne lit plus les gazettes, ni les nouvelles eccléfiaftiques, et qu'ainfi il ne s'embarraffe guères des confédérés ni des Turcs; cependant, fi quelque nouvellifte de Paris envoye des nouvelles dans le pays où il eft, il pourra lui apprendre que tous ces troubles vont s'appaifer, et qu'une paix générale va fermer les plaies que les calamités paffées avaient ouvertes, et le fort des confédérés fera fans doute d'être cocus, battus et contens; il n'y aura que les gazetiers de mécontens de la fin de cette guerre; elle mettra fin à leur bavardage fur les conjectures qu'ils font au hafard et fur les fauffes nouvelles qu'ils débitent pour les révoquer l'ordinaire fuivant. Voilà ma confeffion de foi fur les gazetiers, pour répondre à ce que vous me demandez. Mais fi vous voulez favoir ce que je penfe de la liberté de la preffe, et des ouvrages fatiriques qui en font une fuite inévitable, je vous avouerai, (fans vouloir cependant choquer Meffieurs les encyclopédiftes, que je refpecte,) que connaiffant les hommes, pour m'être affez long-temps occupé d'eux, je fuis très-perfuadé qu'ils ont befoin de remèdes réprimans, et qu'ils abuferont toujours de toute liberté dont ils jouiront, de forte qu'il faut en fait de livres que leurs ouvrages foient affujettis à l'examen, non pas fait à la rigueur, mais tel cependant qu'il fupprime tout ce qui fe trouve de contraire à la tranquillité publique, comme au bien de la fociété, à

laquelle la satire est contraire; mais en même temps je ne vous dissimule pas que je trouve bien fade à 1772. la famille d'un petit avocat de se formaliser sur une généalogie mal faite; au contraire, votre avocat ou ses parens devraient se réjouir de ce que Loiseau de Mauléon se trouve dans le cas des grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplorée, nous trouverons ici en Allemagne des érudits qui feront descendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens Rois de Léon et de Castille, et j'ose assurer que le courrier du bas-Rhin insérera cette belle découverte dans ses feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illustres parties: j'en tirerai vanité, et je mettrai dans mes mémoires qu'ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne et de la Turquie, j'avais été encore assez favorisé de la fortune pour réussir à rétablir la paix entre les Mauléon et le courrier du bas-Rhin. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'espère que votre philosophie sera contente de la mienne. Je travaille, autant qu'il est en moi, à concilier les esprits; je propose des expédiens, et j'espère que la famille de Mauléon ne sera pas plus intraitable que le grand Seigneur et son divan. Muni de mes pleins-pouvoirs, vous pouvez signer cet acte important pour le bien de l'Europe, et rendre par-là au courrier du bas-Rhin, la tranquillité et la liberté d'esprit qu'il lui faut pour débiter ses balivernes.

Il ne me reste, après avoir parlé d'aussi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conservation, à vous faire souvenir du petit troupeau de philoso-

1772. phes établis aux bords de la Baltique, et à vous assurer de mon estime; sur quoi je prie Dieu etc.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Mai.

SIRE,

Permettez-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connaître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. M. de la Grange vient de remporter pour la quatrième ou cinquième fois le prix de notre académie des sciences, avec les plus grands éloges et les mieux mérités; et je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que M. de la Grange n'a pas, je crois, 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connaissances profondes, et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point

que V. M. ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, et sur l'estime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avais déjà lu, Sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux deux Ponts, et j'avais admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand Roi qu'il présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans sacrés et profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; et les détracteurs des sciences, autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers. 1772.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration le Vème chant du poëme contre les confédérés. Je devrais peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rosbac, à Créfeld, et ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme disent les mendians aux gueux de leur

1772. eſpèce qui trouvent et ramaſſent quelque guenille dans la rue.

Au reſte, j'avouerai, Sire, que le plaiſir que me donnent vos vers et votre proſe, quelque grand qu'il ſoit, n'eſt pas plus vif que celui que je reſſens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M., et cette circonſtance de ſa vie n'en ſera pas la moins glorieuſe.

Le poëme du pauvre Helvétius *ſur le bonheur* eſt reſté imparfait à ſa mort. Cependant on aſſure qu'il ſera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il eſt actuellement ſous preſſe en Hollande. V. M. pourra aiſément en ſavoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle; celle de ſecrétaire de l'académie françaiſe; cette place demande plus d'aſſiduité que de travail; les émolumens en ſont d'ailleurs très-peu de choſe, et j'ajoute, les dégoûts et les déſagrémens aſſez grands dans les circonſtances préſentes, où la littérature eſt plus opprimée et plus perſécutée parmi nous que jamais. Je ne ferai point à V. M. le détail des traverſes de tout genre que la philoſophie et les lettres eſſuyent; ce détail ne ferait que l'affliger, puiſqu'elle ne peut y apporter de remède, elle ſe contente de protéger dans ſes Etats les ſciences et les arts, de gémir ſur le ſort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ſes leçons et par ſon exemple ceux qui les cultivent. Au reſte, pourquoi les ſages ſe plaindraient-ils de leur ſort? Ils liront le beau morceau qui commence le Vème chant de votre poëme ſur le malheur commun à

tous

tous les états; ils jeteront les yeux fur tout ce qui les environne, et ils répéteront ce beau vers de V. M. 1772.

C'eft même joie et ce font mêmes pleurs.

Je fuis avec tous les fentimens de profond refpect, de reconnaiffance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie etc.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 juin.

SIRE,

Un jeune militaire, plein d'ardeur, d'efprit et de connaiffances, nommé M. de Guibert, défire de 1772. mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires et tous les philofophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui eft joint ici, et dont il eft l'auteur; et comme il connaît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir fon livre et fon profond refpect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaifir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle femblable des progrès qu'on a fait dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que M. de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il eft pénétré pour le génie que V. M. a fu porter dans cet art néceffaire et funefte. C'eft au Céfar de notre fiècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque eftime, l'auteur ferait infiniment flatté du

1772. témoignage que César voudrait bien lui en donner; ce ferait la plus noble récompenfe de fon travail.

L'académie des fciences de Paris a élu pour affocié étranger M. de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M.; il a dû l'unanimité des fuffrages à fon mérite fupérieur, et en même temps à l'affurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feraient une chofe agréable à V. M., dont le nom eft fi cher et fi précieux aux fciences par la protection qu'elle leur accorde, et les lumières qu'elle y répand.

L'Europe efpère, Sire, que V. M. ne fe contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte et la Ruffie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne ceffe point d'avoir à cœur, c'eft d'obtenir de Sultan Muftapha la réédification du temple de Jérufalem, pour l'embarras de la Sorbonne, et le menu plaifir de la philofophie. Mais ce que je défire encore plus, c'eft que l'être, quel qu'il foit, qui préfide à l'univers, conferve long-temps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philofophie, perfécutée ou vilipendée prefque par-tout ailleurs que dans vos Etats.

Je fuis avec le plus profond refpect etc.

LETTRE XC.

DU ROI.

Le 30 Juin.

Je commence par vous féliciter de votre nouvelle dignité académique, qui montre que le mérite est encore récompensé en France et qu'on fait discerner ceux dont les grands talens sont dignes de récompense. Vous savez que tout ce qu'Apollon promet à ses nourrissons, se borne à quelques feuilles de laurier et à de l'encens. Vous en jouissez à présent dans la plus célèbre académie de l'Europe, et de-là vous distribuez des brevets de grands hommes à ceux qui se distinguent parmi les nations étrangères. Je suis bien aise que notre la Grange soit de ce nombre. Je suis trop ignorant en géométrie pour juger de son mérite scientifique ; mais je suis assez éclairé pour rendre justice à son caractere plein de douceur et à sa modestie.

1772.

L'approbation que vous donnez au petit discours académique lu en présence de la Reine de Suède, me le rend supportable car au fond cette matière est usée ; tout le monde devine ce qu'on peut dire sur un pareil sujet ; il ne me restait que de présenter ce tableau sous un autre point de vue et relativement au bien d'un Etat. Mes succès surpasseraient mes espérances, si ce morceau pouvait réveiller dans l'esprit des lecteurs l'amour des sciences et le goût des beaux arts ; mais je ne m'attends pas à de tels miracles. Pourvu que ce goût prenne chez nous, comme je fais tous mes efforts pour le répandre, cela doit me suffire : car les scien-

1772. ces voyagent; elles ont été en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre, pourquoi ne se fixeraient-elles pas pour un temps en Prusse? Il faut s'en flatter, et l'idée seule de cet événement me réjouit.

Savez-vous bien que vous venez de m'énorgueillir? Quoi! Un des quarante de l'académie françaife cite mes vers tudefques? Je commence à me croire poëte, et dès que cette paix dont vous voulez me faire l'honneur, fera conclue, vous aurez le fixième chant. J'ai fait écrire en Hollande pour avoir ce qu'on imprime des œuvres pofthumes du pauvre Helvétius; mais je n'ai point encore de réponfe; apparemment que l'impreffion n'en eft pas tout à fait achevée. C'était un fi honnête homme, que je relirai avec plaifir fes ouvrages. J'aurai dans peu de jours grande compagnie. La Reine de Suède vient ici avec une partie de la famille. Je lui donne Phèdre et Mahomet. Les acteurs qui joueront ces pièces ne font que d'arriver; ainfi je ne faurais juger de leurs talens. A propos, nous venons de perdre Touffaint; il me faut un bon Rhétoricien à fa place; j'ai penfé à ce de Lille, traducteur de Virgile; je vous prie de lui en faire la propofition; il ferait en même temps membre de notre académie avec les émolumens. En cas qu'il refufe, je vous prie de me propofer quelque autre fujet de mérite et qui puiffe figurer pour les belles-lettres dans notre académie. Voilà des commiffions; mais qui eft plus capable de les remplir que vous? Ainfi j'efpère que vous voudrez bien vous en charger.

Sur ce etc.

LETTRE XCI.

DU ROI.

Le 23 Juillet.

Je ne m'attendais pas à recevoir un ouvrage de tactique des mains d'un philofophe encyclopédifte : c'eft comme fi le pape m'adreffait un ouvrage fur la tolérance. Je n'ai pas lu en entier le livre du jeune militaire ; mais en jetant les yeux fur la préface, j'y ai trouvé des chofes qui méritent sûrement d'être corrigées, pour rendre hommage à la vérité. Le jeune auteur avance inconfidérément que les Pruffiens ne font pas braves ; et c'eft cependant à leur valeur que j'ai dû tous les fuccès que j'ai eus à la guerre. Ce jeune homme devrait avoir compris que quelque adreffe et quelque dextérité qu'aient les troupes, elles ne battront jamais l'ennemi qu'en le dépoftant du terrain où il fe trouve, et cela ne peut s'exécuter que par des hommes braves et déterminés ; ce paffage, digne de cenfure, devrait être effacé, car en parcourant les titres des chapitres, j'ai vu que c'eft l'ouvrage d'un génie qui travaille à s'éclairer et à éclairer les autres, et qui n'attend que les occafions pour fe diftinguer. Vous aurez la complaifance d'avaler ce petit détail d'une profeffion que vous n'aimez pas, fous l'abri de laquelle cependant toutes les autres s'exercent. 1772.

Vous me faites bien de l'honneur de m'attribuer un fi grand crédit auprès de Muftapha ; il n'a pas été difficile de lui infpirer des fentimens pacifiques, parce

1772. qu'il n'avait plus les moyens de continuer la guerre, et qu'il rifquait en la prolongeant encore, le bouleverfement entier de fon empire. Je vous réponds d'avance que les abymes de la terre ne s'ouvriront pas pour vomir des flammes et confumer les ouvriers qui rebâtiront le temple de Jérufalem. Muftapha n'a point affez de fonds, après les énormes dépenfes qu'il a faites dans cette guerre, pour fe charger d'une pareille entreprife. Les Juifs de Conftantinople ne font pas affez riches pour l'entreprendre; il faudrait pour y réuffir que les encyclopédiftes fiffent une quête dans tout l'univers et impofaffent une taxe aux francs-penfeurs, et de cet argent nous éléverions cet édifice en bravant les flammes. Cependant ne penfez pas que ce temple édifié démontât Meffieurs de la Sorbonne; ils fe jeteraient dans des diftinctions, dans des fophifmes, et ils trouveraient le moyen de perfuader qu'on n'a pas bâti ce temple fur la place où il fut autrefois; ils feraient à Paris des cartes de Jérufalem fans y avoir jamais été, et démontreraient aux dévots que Dieu par un miracle, abufant les incrédules, leur aurait fi bien fafciné les yeux, qu'ils auraient pris pour fonder un édifice un terrain tout oppofé à celui du temple de Salomon. Des cagots, qui veulent toujours avoir raifon, qui ne refpectent pas la vérité et qui font dans l'ufage de mentir impunément, ne demeurent jamais fans réplique. Mais ces bons Meffieurs font fi fort vilipendés, fi décrédités dans l'efprit des penfeurs, qu'on ne faurait les avilir plus qu'ils ne le font déjà. Laiffons donc au docteur Tamponet, au docteur Riboulet, aux Garaffes modernes le faible argument d'Ammien Marcellin, pour étayer leur vieux palais magique qui s'écroule.

Ce ſont les philoſophes, ces ames divines, nées de la raiſon univerſelle, qui en apprenant à penſer aux hommes, ont enfin nettoyé leur eſprit des contes de peau d'âne et de barbe bleue ſi long-temps conſacrés par des fripons en ſoutane. Voilà pourquoi j'aime ces philoſophes et pourquoi tout homme ſenſé devrait leur ériger des autels; j'en dédie un petit à l'Anaxagoras de l'encyclopédie et je lui dis: mon bon ſens bénit ta raiſon ſupérieure, qui dérouille les reſſorts engourdis de l'entendement des hommes, et qui leur apprend à examiner, à combiner, à ſe défier d'eux-mêmes et à ne croire que des faits conſtatés par l'expérience. J'adreſſe enſuite une petite prière au Génie heureux de la France, et je lui dis: Oh! Génie, ſi tu protéges l'empire gaulois, veille ſur les jours d'Anaxagoras; c'eſt le ſeul grand homme qui lui reſte; ne permets pas que la mort de ſa faulx tranchante le moiſſonne au milieu de ſa courſe; raffermis ſa ſanté, et qu'il voie autour de lui s'élever des rejetons de ſa ſcience capables de le remplacer un jour! 1772.

Sur ce etc.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 Août.

SIRE,

Je n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choiſir un profeſſeur de rhétorique et de logique pour ſon académie des gentilshommes. Après les

1772. informations et les perquifitions les plus exactes, je crois y avoir réuffi, et j'ai l'honneur d'envoyer ce profeffeur à V. M. Je crois pouvoir lui répondre de fa capacité, de fon caractère et de fa conduite. J'écris fur ce fujet plus en détail à M. de Catt, qui en inftruira V. M.

Ce n'eft point, Sire, comme *philofophe encyclopédifte*, que j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. l'*Effai de Tactique* de M. Guibert; c'eft comme admirateur avec toute l'Europe des grands et rares talens militaires de V. M. que j'ai cru devoir lui faire connaître un ouvrage où l'on rend à fes fublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont V. M. eft le meilleur juge que l'auteur puiffe défirer, et celui dont le fuffrage peut être le plus honorable et le plus flatteur pour lui. Ce fuffrage, Sire, pourrait en cas de befoin, être mis dans la balance contre celui de tout le refte de l'Europe, comme Lucain y a mis le fuffrage de Caton contre celui des Dieux. Je vois avec peine que V. M n'a pas été contente d'un endroit du difcours préliminaire, où elle a cru voir que les Pruffiens étaient accufés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage fous les yeux pour juftifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, et à qui je ne puis demander raifon de ce reproche. Mais je fuis bien sûr au moins que fon intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je fuis perfuadé qu'il a voulu dire feulement que les Pruffiens n'auraient pas eu tant de fuccès, s'ils n'euffent été que braves, et s'ils n'euffent eu à leur tête un général auffi

consommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus nécessaires que jamais; et cette assertion, bien loin d'être un reproche, me paraît au contraire un nouvel éloge, et de ces braves troupes, et sur-tout du héros qui les commande. Voilà, Sire, ce que ma *philosophie encyclopédiste* croit pouvoir répondre à V. M. pour justifier un jeune militaire, dont je connais toute l'admiration pour elle, et toute l'estime qu'il fait de ses troupes. Je ne serai pas aussi empressé à me justifier moi-même de ce que V. M. ajoute, que je *n'aime pas la guerre;* et comment pourrais-je m'en justifier auprès d'un prince philosophe, qui a si bien peint dans ses ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité, qui ne l'a jamais entreprise que forcé par les circonstances, qui depuis quatre à cinq ans ne paraît occupé qu'à l'éviter, et qui s'est conduit pour y parvenir avec une sagesse et une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration? 1772.

Je ne doute point que Mustapha ne fasse le mieux du monde de se conformer aux sentimens pacifiques que V. M. lui a inspirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne serai point content que V. M. ne lui ait fait dire un petit mot du temple de Jérusalem. Cette réédification, Sire, est ma folie, comme la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney. Je sais bien que si la Sorbonne voyait ce temple debout, elle trouverait moyen d'éluder la prophétie; elle a répondu, Dieu merci, à des objections tout aussi pressantes; mais j'ai encore cependant assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers

momens de l'objection, elle aurait quelque petit em-
1772. barras; et je déſirerais fort que Muſtapha eût l'eſprit de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous irions à la meſſe comme à l'ordinaire, en riant ſeulement un peu plus de ceux qui la diraient.

Je ne ſais ſi V. M. oſera faire part aux Ruſſes, ſes chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avait, dit-on, paſſé quelques mois à Paris, où il avait appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait faire un habit, du vert le plus élégant du monde; un cheval, qui l'a vu habillé de la ſorte, a pris le tout pour une botte de foin, et l'a mordu ſi vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de vert en eſt ſérieuſement malade. Je crois que l'infanterie ruſſe eſt habillée de vert: cet événement, Sire, ne ferait-il pas une bonne raiſon pour lui faire changer d'uniforme?

Hélas! Sire, je ris, et je n'en ai pas trop d'envie. Car ſi les chevaux de Spa prennent les Ruſſes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquiſiteurs de France prennent les philoſophes pour des bottes de foin qui ne ſont bonnes qu'à brûler. Je ſuis dégoûté d'écrire, et malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me réfugierais dans cet aſile, ſi ma pauvre tête pouvait encore ſupporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant eſſayer la continuation de l'hiſtoire de l'académie françaiſe: mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma penſée! Heureux même, ſi en la cachant, je puis au moins la laiſſer entrevoir!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive reconnaiſſance et la plus immuable admiration, etc.

LETTRE XCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 Août.

SIRE,

CETTE lettre fera préfentée à V. M. par M. Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu M. Touffaint, à l'académie royale des nobles, et à l'académie royale des fciences, deux établiffemens qui honorent également V. M., l'un par fon inftitution, l'autre par fon renouvellement et par la protection que lui accorde le philofophe des rois, et le roi des philofophes. M. de Catt a déjà dû, Sire, rendre compte à V. M. des informations exactes et multipliées que j'ai prifes au fujet de M. Borrelly. Je fuis perfuadé, Sire, et d'après ces informations, et d'après ce que je connais par moi-même de fes talens et de fon caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie V. M. de vouloir bien l'honorer. J'ai été affez heureux jufqu'à préfent pour répondre à la confiance de V. M. dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, et j'ai tout lieu d'efpérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

1772.

M. Borrelly, en préfentant cette lettre à V. M., s'eft chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui eft de mes amis, m'a chargé de préfenter à un auffi excellent juge. Cet auteur, Sire, eft M. le Chevalier de Chatelux, homme de qualité, et d'une des plus anciennes maifons de

France, Brigadier des armées du Roi, homme d'ailleurs
1772. de beaucoup d'efprit et de mérite, et pénétré d'admiration pour V. M. L'application conftante que M. le Chevalier de Chatelux donne à fon métier, ne l'empêche pas, Sire, à l'exemple de V. M., de cultiver avec fuccès les lettres et la philofophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à V. M. lui prouvera qu'il joint à une connaiffance très-étendue de l'hiftoire, des vues philofophiques, l'amour de l'humanité et le talent d'écrire. Il fe propofe de prouver que l'efpèce humaine eft moins malheureufe qu'autrefois, et que fon malheur ira toujours en diminuant, grâce aux progrès des lumières. Je le fouhaite encore plus que je ne l'efpère. Mais de quelque manière que V. M. penfe à ce fujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui infpirera de l'eftime pour l'auteur, qui ferait infiniment flatté que V. M. voulût bien l'en affurer elle-même. Il mérite d'autant plus, Sire, de recevoir de vous cette marque flatteufe de bonté, qu'il eft prefque aujourd'hui la feule perfonne diftinguée par fa naiffance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres et ceux qui les cultivent. Ah! Sire, que ces lettres infortunées ont befoin de conferver long-temps un protecteur tel que vous! Il y a long-temps, à dater du miniftère du Cardinal de Fleury, et même de plus loin, qu'elles font en France fans encouragement et fans confidération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, et il n'y a pas un homme en place qui ne foit leur ennemi fecret ou déclaré. V. M. qui a eu la bonté de me marquer fa fatisfaction de ma nouvelle et très-mince dignité de fecrétaire de l'académie françaife, ne peut pas imaginer

toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aie eu l'unanimité des suffrages; j'avais contre moi tous nos académiciens de cour et d'église, c'est-à-dire près d'un tiers; mais ce qui me console et me flatte, parce qu'enfin il est agréable d'être jugé par ses pairs, j'avais pour moi tous mes confrères les gens de lettres, excepté un seul qui est prêtre et dévot politique; et un habitant de Versailles m'a assuré que malgré la pluralité des suffrages, j'aurais eu l'exclusion de la part de la cour, si les marques de bonté et d'estime que j'ai reçues des étrangers, et sur-tout de V. M. n'avaient été ma sauve-garde. Ce n'est pas la première fois, Sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de V. M., pour me mettre à l'abri de la persécution dans mon propre pays. Le maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philosophie, et de toute espèce de mérite, cet homme si gratuitement célébré par le philosophe de Ferney, était à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réussir, il s'en est vengé sur le pauvre Delille, auteur des Géorgiques, qu'il a fait exclure de l'académie, quoiqu'il eût eu presque l'unanimité des suffrages, et qu'il soit aussi estimable par son caractère et par sa conduite que par ses talens. Il est bien flatté, Sire, et bien honoré du désir que V. M. lui témoigne de voir une traduction entière de Virgile de sa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La superstition aura beau faire, les gens de lettres sont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite. 1772.

On m'a assuré qu'on trouvait aux Deux-Ponts, le poëme du Bonheur de M. Helvétius, et qu'il y a une

1772. très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'assure aussi qu'on imprime actuellement un autre ouvrage en prose et beaucoup plus considérable du même M. Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre, mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de l'*Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de joindre à ce long et ennuyeux verbiage en prose un portrait qu'on vient de graver ici, et au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour V. M., à qui je crois que ces mauvais vers sont déjà connus. Ce portrait, Sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à V. M. Je voudrais que ces vers fussent meilleurs, mais cependant j'oserai dire avec Despréaux dans un sujet bien différent:

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et sans aller rêver dans le double vallon,
Le *sentiment* suffit, et vaut un Apollon.

J'ai placé, Sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV et Voltaire, et j'espère que V. M. ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste-là, Sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de V. M. J'ajouterai seulement que si V. M. avait encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

Le 17 Septembre.

Le professeur en rhétorique dont vous venez de faire l'emplette, ajoute aux obligations que je vous avais déjà, et contribuera à perfectionner une académie que j'ai beaucoup à cœur et dont les progrès ont jusqu'ici assez bien répondu à mon attente. Le soin de l'éducation est un objet important que les souverains ne devraient pas négliger et que j'étends jusques aux campagnes. Ce sont les hochets de ma vieillesse, et je renonce en quelque manière à ce beau métier dont M. de Guibert donne de si éloquentes leçons. La guerre demande une jeunesse vive, et ma vieillesse pesante n'y convient plus : d'ailleurs me conformant aux sentimens de nos maîtres les encyclopédistes, je ne me contente pas de maintenir mon petit domaine en paix, je prêche encore cette paix aux autres. J'espère que le Turc m'en croira, quoique bien d'autres qui se mêlent du métier, lui prêchent la guerre. Cependant j'ai encore une péroraison en poche, qui j'espère l'emportera sur les phrases des prédicans guerriers. Enfin vous aurez ce sixième chant des confédérés, pour qu'il ne vous manque aucune des sottises qui m'ont passé par la tête. 1772.

En qualité de prophète j'annonce la paix, quoiqu'elle ne soit point encore conclue ; s'il y avait moins de difficultés à la déterminer, le temple de Jérusalem pourrait être réédifié par un des articles ; mais

1772. il ne faudrait pas à préfent ajouter une condition pareille, qui ne ferait qu'embrouiller les chofes; ce pourrait être le fujet d'une négociation particulière; que la Sorbonne cependant n'en ait pas le moindre foupçon, ou vous la verrez épuifer les bourfes dévotes, envoyer le plus pur de votre or en Turquie, pour contrecarrer les proctecteurs du temple: enfin ce temple exifterait et les forbonniqueurs foutiendraient avec leurs fophifmes ufités et une noble effronterie, qu'il n'en eft rien. Tant les prêtres, furtout les docteurs, ont la cervelle dure et s'opiniâtrent. On les a vus foutenir fouvent leurs opinions malgré l'évidence. Vous rirez d'eux et ils vous anathématiferont, mais riez toujours à bon compte.

Je ne fais fi les chevaux de Spa mangent les Ruffes; mais ce que je fais certainement, c'eft que les janiffaires ne les mangent pas. J'efpère que cette aventure ne fera pas inférée dans l'hiftoire de votre académie, dont vous vous acquitterez auffi bien que de toutes les chofes dont vous vous êtes chargé jufqu'à préfent. Il eft sûr que l'académie ne pouvait pas faire un meilleur choix de fecrétaire perpétuel; c'était le feul moyen de faire lire fes mémoires depuis que Fontenelle n'y eft plus: je ferai un de vos lecteurs, de vos admirateurs, et de ceux qui s'intéreffent à tout ce qui concerne votre contentement et votre confervation. Sur ce etc.

LETTRE

LETTRE XCV.

DU ROI.

Le 6 octobre.

MONSIEUR Borrelly vient d'arriver. Il m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé. Autant que j'en puis juger, il paraît habile et plein de bonne volonté. Je l'ai d'abord mis au fait de la besogne dont il doit être chargé ; et comme dans le plan d'éducation qui est reçu à l'académie, il y a des méthodes qui diffèrent beaucoup des autres écoles, je les lui ai indiquées, et je ne doute pas qu'il ne remplisse l'attente que donne sa bonne réputation, sur-tout votre suffrage. Le désir que j'ai de voir réussir ma petite institution de l'académie des nobles, me rend d'autant plus reconnaissant des moyens que vous me fournissez de la perfectionner. Plus on avance en âge et plus on s'aperçoit du tort que font aux sociétés les éducations négligées de la jeunesse : je m'y prends de toutes les façons possibles pour corriger cet abus. Je réforme les colléges ordinaires, les universités, et même les écoles de village; mais il faut trente années pour en voir les fruits; je n'en jouirai pas, mais je m'en consolerai en procurant à ma patrie cet avantage dont elle a manqué. 1772.

Je ne comprends en vérité rien à vos Français. Ces gens pensent-ils donc que la haute réputation où ils étaient du temps de Louis XIV, était fondée sur autre chose que sur l'avantage que leur donnait sur les autres nations la culture des arts et des sciences, en y ajoutant cet air de grandeur que Louis XIV savait

1772. donner à toutes ses actions? On devrait se souvenir à Paris qu'autrefois Athènes attirait le concours de toutes les nations, et même de ses vainqueurs les Romains, qui rendaient hommage à leurs connaissances et y venaient pour s'instruire. A présent cette ville devenue agreste, n'est plus visitée de personne. Le même sort menace Paris, s'il ne sait pas mieux conserver les avantages dont il jouit. Vous recevrez ci-joint une lettre pour le Chevalier de Châtelux; ses semblables se trouvaient autrefois abondamment en France, la noblesse dépourvue de connaissances n'est qu'un vain titre qui place un ignorant au grand jour et l'expose au persifflage de ceux qui s'en amusent.

Je vois par ce que vous me mandez, que l'académie a ses intrigues comme la cour; des personnes nées avec un esprit inquiet tracassent par-tout, mais le vrai mérite surmonte tous ces obstacles; il perce, il se fait jour, il triomphe à la fin. Voilà ce qui vous est arrivé et ce qui ne manquera pas d'arriver à M. de Lille, qui est à mes yeux plus académicien que la moitié de vos quarante. Je vois par votre apostille que vous avez placé très-honorablement mon estampe dans la compagnie de gens bien supérieurs à ce que je suis et à ce que je puis être. Je vous envoie une médaille qu'on vient de frapper par rapport à un événement qui intéresse les Sarmates et je ne sais qui. Je voudrais que c'eût été à l'occasion de la paix que cette médaille se fût faite; mais quoi qu'on machine, quoi qu'on intrigue, cette paix se fera pourtant, et s'il plaît au *fatum*, bientôt: je me flatte qu'alors, selon que me l'a fait espérer M. Borrelly, j'aurai le plaisir de vous voir et de pouvoir vous assurer moi-même de toute l'estime que j'ai pour vous. Sur ce etc.

LETTRE XCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 Octobre.

SIRE,

J'AI reçu la nouvelle *diatribe* de V. M. contre les *pauvres* et très-pauvres confédérés Polonais, et leurs non moins *pauvres* alliés ; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poésie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent par leur ridicule conduite de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaieté, et de légéreté dont elle est remplie. Cependant, Sire, permettez-moi d'ajouter, comme bon et même brave Français, que j'aurais autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaisanterie : je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire ; je suis seulement fâché que le bout du bâton dont V. M. a frappé les Polonais, soit allé jusqu'aux *Chevaliers* qui les ont secourus ; quoi qu'il en soit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des nasardes qu'on leur donne ; c'est à eux à voir s'ils les acceptent.

1772.

Ce qui me plaît le plus, Sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'est la paix qu'elle nous annonce. Car quoique je me pique, tout géomètre que je suis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la

paix et l'union entre les hommes. La lettre que V. M.
1772. me fait l'honneur de m'écrire, me confirme dans cette douce efpérance, en me fefant envifager cette paix comme prochaine. On nous affure pourtant ici que le congrès eft rompu; mais fur la parole de V. M., que je crois comme la vérité même, j'efpère que s'il eft rompu, il fe renouera bientôt, grâce à la *peroraifon en poche* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui, autant que je puis le deviner, doit être une peroraifon très-efficace. Plein de confiance, Sire, en cette éloquente peroraifon, je me fuis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les *encyclopédiftes*, qui ont avec l'Eglife cela feul de commun, d'abhorrer le fang comme elle. Plaifanterie à part, Sire, cette paix comblera de gloire V. M., qui joue dans toute cette affaire un rôle fi grand et fi digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à V. M. eft, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, Sire, eft toujours bonne, quand elle vient d'une auffi bonne fource, et qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je fuis feulement fâché, et mes confrères les encyclopédiftes partagent ma peine; que la *réédification* de ce temple fi *édifiant* de Jérufalem ne puiffe pas faire dans le traité un petit article fecret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir fur les bords du Jourdain; j'efpère au moins que les Turcs fe feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philofophe en effet, et chrétien pour la forme, et que ce héros philofophe et mauvais chrétien rendra ce petit fervice aux Juifs, dont il pourrait même tirer quelque argent

à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnaiſſance. 1772.

Le profeſſeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M., doit actuellement, ſi je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'eſpère que V. M. l'aura vu, et je ne doute point qu'il ne juſtifie par ſon travail et par ſa conduite ce que j'ai annoncé de lui. Je ne ſais ſi V. M. eſt informée que M. Thiriot, chargé ici de ſa correſpondance littéraire, tire abſolument à ſa fin; en cas que V. M. ne lui ait pas déjà deſtiné un ſucceſſeur, et qu'elle veuille bien avoir ſur ce ſujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui propoſer pour remplacer M. Thiriot, et aux mêmes conditions, M. Suard, homme d'eſprit, de goût et de probité, qui a travaillé long-temps avec ſuccès au *journal étranger* et à la *gazette littéraire*, et qui eſt auteur d'une excellente traduction françaiſe de l'hiſtoire de Charles-Quint par Robertſon. J'oſe aſſurer V. M. qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer M. Thiriot, et j'oſe de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connaît pour ce qui l'intéreſſe, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention ſcrupuleuſe que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive reconnaiſſance, et la plus ſincère admiration etc.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

Le 27 octobre.

1772. J'AI conçu toute la témérité d'un Allemand qui envoye des vers français à un académicien à Paris, et de plus encore à un des quarante. J'ai ſenti toute l'impertinence qu'il y a d'envoyer à une des premières têtes de la littérature françaiſe une ſatire ſur des aventuriers de ſa nation; mais ſi j'excepte de ces aventuriers trois ou quatre perſonnes de mérite, le gros de leurs compagnons n'était compoſé que de la lie des dernières réductions de vos troupes, et quant aux vers, comme ils ne s'élèvent pas plus haut que le ton du vaudeville, il m'a paru qu'un poëte tudeſque, muni d'effronterie, pouvait les haſarder.

Cette paix à laquelle vous vous intéreſſez s'achemine à grands pas; le congrès vient de renouer les négociations, et avant la fin de l'hiver les troubles de l'orient ſeront pacifiés. Je ne ſuis qu'un faible inſtrument dont la Providence ſe ſert pour coopérer à cette œuvre ſalutaire. Les diſpoſitions pacifiques de l'impératrice de Ruſſie ſont tout dans cette affaire; le ſeul honneur qui peut m'en revenir, eſt d'avoir ſoutenu les intérêts de l'impératrice par des négociations à Conſtantinople et dans d'autres cours. La paix eſt ſans doute le but où tous les politiques doivent tendre; mais que de matières combuſtibles répandues dans le monde, et que d'embraſemens nouveaux à craindre! Toutes les eaux de l'océan ne

feraient peut-être pas fuffifantes pour les éteindre, 1772.
et tous les encyclopédiftes armés de feaux et de feringues fe confumeraient dans les plus durs travaux avant que d'y réuffir. J'enverrais volontiers au nouveau temple de Jérufalem une vermine hébraïque dont je ferais bien aife de me défaire, fi l'on pouvait perfuader à monfieur Muftapha d'en permettre la réédification. Ce bon fultan eft plus embarraffé dé reconquérir l'Egypte que de ce qui fe paffe à Sion. Si un Juif bien riche d'Amfterdam ou de Londres lui propofait (en lui offrant une groffe fomme) de permettre de rebâtir ce temple, je crois que le fultan ne s'y oppoferait pas; mais les Juifs riches aiment mieux les efpèces que les fynagogues, et d'ailleurs il y a fi peu de zèle dans les fectes, que dans ce fiècle elles n'acheteraient pas à vil prix des libertés pour lefquelles elles fe font fait égorger autrefois. Il n'y a de zélateurs en Europe qu'en France; Amiens et Touloufe en ont naguère fourni des exemples. L'Efpagne eft glacée, Vienne fe refroidit chaque jour, et les Anglais ont même fait mettre dans leurs gazettes, que le pape s'était fait calvinifte. Je ne garantis pas le fait, mais je l'ai vu imprimé.

Votre profeffeur eft arrivé et vous en aurez déjà reçu mes remercîmens. Il a bien débuté, et je ne doute pas que votre choix n'ait été auffi bon qu'éclairé. Le pauvre Thiriot s'en va donc? Il y a quarante ans que je le connais, fans l'avoir vu. On l'appelait dans fa jeuneffe le colporteur des ouvrages de Voltaire: il baiffait notablement, fes feuilles étaient ftériles et ne contenaient rien de piquant ni d'amufant. Que celui que vous me propofez m'envoye

une feuille de sa façon, pour voir s'il me conviendra,
1772. mais sur-tout qu'il n'omette pas les historiettes de Paris, si elles sont plaisantes; car les bons livres deviennent si rares, qu'à peine en paraît-il un dans l'année, tandis que la gaieté, qui fait le caractère de la nation, lui reste. Que vous dirai-je d'ici; sinon qu'on m'a donné un bout d'anarchie à morigéner? J'en suis si embarrassé, que je voudrais recourir à quelque législateur encyclopédiste pour établir dans ce pays des lois qui rendraient tous les citoyens égaux, qui donneraient de l'esprit aux imbécilles, qui déracineraient l'intérêt et l'ambition du cœur de tous les citoyens, et qui ne présenteraient qu'un fantôme de souverain qu'on mettrait dehors au premier ordre, où personne ne connaîtrait de taxes ni d'impôts et qui se soutiendrait de lui-même. Voilà les hautes pensées qui m'occupent maintenant. Quelque beau que soit ce gouvernement, je désespère de mon peu de capacité pour le monter sur le pied que vos savans législateurs (qui n'ont jamais gouverné) prescrivent. Enfin, il en arrivera ce qu'il pourra, et l'on me tiendra compte de ma bonne volonté, à peu-près comme à un écolier qui veut donner des leçons dans l'absence de ses maîtres, et qui ne les ayant pas assez bien comprises, les rend de travers.

Portez-vous bien, conservez votre santé, pour que j'aie encore le plaisir de vous voir. Sur ce etc.

LETTRE XCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 novembre.

SIRE,

Je viens de recevoir la belle médaille que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, et qui a pour objet les nouveaux Etats qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato*, prouve que V. M. n'a fait que rentrer dans des poffeffions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, fi je ne me trompe, maîtreffe en grande partie du commerce de la Baltique, et j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me femble, encore eu un maître fi couvert de gloire, j'efpère qu'elle s'en trouvera bien, et l'Europe auffi, quant au commerce qui en dépend, et je fouhaite ardemment pour l'un et pour l'autre la continuation des jours glorieux de V. M. Je me doutais bien que la *peroraifon* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de fes dernières lettres, ferait efficace pour engager à la paix M. Muftapha, et je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix fi défirée et fi néceffaire foit enfin sûre et prochaine, comme V. M. veut bien me le faire efpérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combuftibles*, et peut-être même affez près de vos Etats; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a fu jeter fi efficacement de l'eau fur le feu qui brûlait depuis quatre ans, fera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore.

1772.

1772. Il vaut mieux pour V. M. de s'occuper, comme elle le fait avec tant de ſuccès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'eſpère qu'elle ſera contente du profeſſeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que V. M. recevra par ce courrier-ci une feuille littéraire de la part de M. Suard, que j'ai eu l'honneur de propoſer à V. M. pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, et j'ai lieu de croire que V. M. ne ſera pas mécontente de la feuille que M. Suard lui envoye. Il ſe conformera avec autant de zèle que d'intelligence à tout ce que V. M. pourra déſirer, et je prends la liberté en conſéquence de renouveler à V. M. mes très-humbles prières pour lui demander en faveur de M. Suard les mêmes bontés dont elle honorait M. Thiriot. J'attends à ce ſujet ſes derniers ordres, et j'oſe me flatter qu'ils ſeront favorables.

J'ai envoyé à M. le Chevalier de Châtelux, qui en ce moment n'eſt point à Paris, la lettre dont V. M. l'a honoré, et je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire inceſſamment lui-même de ſes très-humbles remercîmens à V. M. Il eſt digne de ſes bontés et de ſon eſtime par ſes connaiſſances, ſon caractère, ſon ardeur pour s'inſtruire, et ſon application à ſon métier, qui ne ſouffre point de ſes autres études; et il n'eſt que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ſes ſemblables. La plupart de nos courtiſans ſont même plus qu'indifférens aux lettres; ils en ſont les ennemis déclarés, parce qu'ils ſentent au fond de leur cœur que les

hommes éclairés les méprifent, et il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, et nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe; c'eft dommage, car nous étions faits pour être aimables. 1772.

V. M. ne veut donc pas encore donner à la Sorbonne, ou lui procurer au moins par l'entremife de Muftapha la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle ferait un peu embarraffée de retrouver debout? Je me foumets à tout pour la plus grande gloire de notre fainte religion, qui eft pourtant plus intolérante et plus perfécutrice que jamais. Dieu merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux; des infomnies prefque continuelles m'annoncent une difpofition inflammatoire qui fe terminera vraifemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes poffibles. Je me confolerai fans peine, fi le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de V. M. ce qu'il parait vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus fincère, du plus reconnaiffant, et du plus dévoué de fes admirateurs. C'eft avec ces fentimens et avec le plus profond refpect que je ferai toute ma vie etc.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

Le 4 décembre.

1772. Vous nous faites trop d'honneur et à la Baltique et à moi, de vous intéreſſer à notre ſort; toutefois je ſais bien, nonobſtant notre union, que je n'aurais pas envie de conſommer mon mariage au fond de cette mer, ni de m'y promener beaucoup, comme le doge de Veniſe. Le climat de ces parages eſt rude, et le voiſinage tient un peu de vos Iroquois, à préſent aſſujettis aux Anglais. Je ne ſais ce que feront ces autres barbares, habitans de Byzance, et ſi ma péroraiſon fera plus d'impreſſion ſur eux que les harangues factieuſes de quelques-uns de leurs ſoi-diſant amis, qui voudraient je crois les voir expulſés de l'Europe, pourvu que les troubles continuaſſent d'agiter le nord. Il y a toute apparence que la Sorbonne verra d'un œil tranquille cette guerre, et la paix, ſi elle ſe fait, et qu'il ne ſera pas plus queſtion de rebâtir le temple de Jéruſalem que de reconſtruire la tour de Babel. Pendant toutes ces agitations diverſes, on va entièrement abolir l'ordre des jéſuites, et le pape, après avoir biaiſé long-temps, cède enfin à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de ſon égliſe. J'ai reçu un ambaſſadeur du général des ignatiens, qui me preſſe pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorſque Louis XV avait jugé à propos de ſupprimer le régiment de Fitz James, je n'avais pas cru devoir

intercéder pour ce corps, et que le pape était bien maître chez lui de faire telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que des hérétiques s'en mêlassent. 1772.

Vous vous plaignez toujours du peu de cas que vos Français font présentement de la littérature. Bien des raisons y contribuent. La nation, avide de gloire, protégea les premiers grands hommes qui, après la renaissance des lettres, illustrèrent leur patrie par leurs écrits, et dont quelques-uns ne le cédèrent pas en mérite aux plus célèbres auteurs anciens; ensuite on se rassasia de ces chefs-d'œuvre; les auteurs qui suivirent ces grands hommes, ne les égalèrent pas; les études furent moins profondes et tout le monde se mêla d'écrire et d'imprimer. La plupart de ces auteurs, décriés par leurs mœurs, ne sauraient mériter l'estime du public, et l'on passe du mépris de la personne au mépris de l'art. Ajoutez à ces considérations que Paris est un gouffre de débauche, dans lequel se précipite votre jeunesse ardente; beaucoup y périssent ou perdent le goût de l'application; et comme les hommes n'aiment que les choses dans lesquelles ils espèrent de réussir, cette jeunesse frivole ne connaissant que les plaisirs grossiers des sens, n'aime point les arts qu'elle ne connaît pas assez pour en juger, et il lui est plus facile de mépriser ce qu'elle n'a point étudié que de convenir de son ignorance; car quel temps reste-t-il à un homme du grand monde à Paris, je ne dis pas pour étudier, mais pour penser? La matinée, des visites, un déjeûner, ensuite le spectacle, de-là au jeu, au souper, encore jusqu'à deux heures du matin, puis bonnes aventures, ensuite on se couche; on se lève à onze heures; ainsi tous les

momens ſont pris, et l'on eſt fort occupé ſans rien faire.
1772. Mais je ne ſais à quoi je penſe. Ce n'eſt certainement pas à moi à vous faire la deſcription de Paris, que vous connaiſſez mieux que moi. L'éclat que la France jèta au ſiècle de Louis XIV était trop grand pour pouvoir ſe ſoutenir long-temps : il y a un certain point d'élévation qu'il ne nous eſt pas poſſible de ſurpaſſer. Les matières les plus intéreſſantes ſont épuiſées, il ne reſte plus qu'à glaner ſur les pas de ceux qui ont fait d'amples moiſſons, et avec un génie auſſi élevé que le leur, on ne les égalerait pas, parce que le ſuccès des ouvrages dépend en grande partie du choix judicieux de la matière qu'on traite. A préſent ce qui me dégoûte de cette petite correſpondance littéraire que j'ai entretenue en France, ce ne ſont pas ceux qui écrivent, mais les matières qui leur manquent. Lorſqu'un Fontenelle, un Voltaire, un Mairan, un Crébillon encore, et même l'auteur de Ver-vert compoſaient, c'était un plaiſir d'apprendre des nouvelles de la France, qui étaient celles du Parnaſſe, parce que les ouvrages de ces auteurs méritaient d'être lus par tout le monde ; mais aujourd'hui qu'il ne paraît que des compilations ou des recueils de 23,633 grands hommes que la France a produits, et de 8,566 femmes illuſtres, il n'y a plus moyen de ſoutenir les journaux qui en font les extraits. Qui, par exemple, s'aviſera de s'inſtruire de la méthode nouvelle de donner des lavemens, d'un nouvel art de raſer dédié à Louis XV, pour lui apprendre à ſe faire la barbe lui même, de dictionnaires et d'encyclopédies en tout genre ? Tout cela me cauſe des dégoûts, et comme je n'entretiens plus de correſpondant à

Athènes depuis qu'elle eſt devenue Sétines, je n'en veux plus avoir à Paris, parce qu'on n'y trouve plus la marchandiſe dont je fais cas; mais cela ne m'empêche pas de dormir. Souvenez-vous que le ſommeil et l'eſpérance ſont les deux calmans que la nature a daigné accorder à l'humanité, pour lui faire ſupportr les maux réels qu'elle endure. Dormez et eſpérez, et tout ira bien. Vivez, car votre exiſtence fera plus de peine à vos envieux ou bien à vos ennemis, que votre mort ne leur ferait de plaiſir. Souvenez-vous que l'univers n'eſt pas concentré dans Paris, et que ſi l'on ne connaît pas dans votre patrie le prix que vous valez, l'on vous rend plus de juſtice ailleurs. Sur ce etc. 1772.

LETTRE C.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 janvier.

SIRE,

PÉNÉTRÉ, comme je le ſuis, des ſentimens auſſi tendres que reſpectueux que V. M. me connaît depuis long-temps pour ſa perſonne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire, à peu près comme Démoſthène commence ſa harangue *pour la couronne. Je prie d'abord tous les Dieux et toutes les Déeſſes de conſerver* dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince ſi précieux aux 1773.

1773. lettres, à la philosophie, et à moi chétif personnage en particulier. Je prie encore ces mêmes Dieux, s'il est vrai que *le cœur des rois* soit *entre leurs mains*, de vouloir bien conserver ce grand et digne prince dans les sentimens de bonté dont il m'a honoré jusqu'ici, et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnaissance, de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

Cette admiration, Sire, augmenterait, s'il est possible, par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que V. M. vient d'écrire à M. de Voltaire. Comme il sait toute mon amitié pour lui, et tout ce que je sens pour V. M., il n'a pas cru faire une indiscrétion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à personne, mais que je voudrais faire lire à tous les gens de lettres, pour les pénétrer des sentimens qu'ils vous doivent. L'estime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnaissance, et la manière dont vous exprimez cette estime est pleine de cette grâce et de ce charme que toutes les lettres de V. M. respirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'ayent point de philosophes*, est sur-tout charmant, ainsi que l'article de la *lyre de la Henriade*, d'*Amphion*, et du poisson qui le porta, et ce que V. M. ajoute, que *c'est tant pis pour les . . . . . s'ils n'aiment pas les grands hommes*, est digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour moi, ce sera désormais le refrain de tous mes discours, en voyant les lettres opprimées et persécutées comme elles le sont.

Il faut que ces pauvres ignatiens soient bien malades, puisqu'ils ont recours à un médecin tel que V. M.

V. M., qui en effet n'a guères de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils foient contens de la réponse de V. M., et qu'ils lui faffent l'honneur de l'affilier à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui aurait bien pu fe paffer de cet honneur, et au pauvre miférable Roi Jaques II, qui était plus fait pour être frère jéfuite, que pour être Roi. Quoi qu'il en foit, je ne penfe pas que le roi d'Efpagne, qui follicite vivement la deftruction de cette vermine, foit fort édifié de l'ambaffade qu'elle a envoyée à V. M. pour fe mettre fous fa protection fpéciale. Je ne doute point que quand il faura cette nouvelle intrigue jéfuitique, qui leur a valu de la part de V. M. un fi excellent perfifflage, il ne redouble fes efforts auprès du St. père pour leur deftruction, et pour notre délivrance. Je fais qu'après l'anéantiffement de cet ordre, la philofophie et les lettres n'en feront guères mieux dans la plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce fera un nid de chenilles de moins, et de chenilles très-pullulantes et très-dangereufes. 1773.

Le jugement que V. M. porte du poëme de M. Helvétius, dans fa lettre à M. de Voltaire eft, comme tous fes autres jugemens, très-jufte, dans les deux fens de *juftice* et de *jufteffe*. Je fuis perfuadé, ainfi que V. M., que l'auteur aurait retouché ce poëme avant que de le publier, s'il eût affez vécu pour faire ce préfent aux lettres. Mais V. M. n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a mife à la tête de cet ouvrage, et qui me paraît pleine de goût, de philofophie, de fenfibilité, et très-bien écrite? Nos prêtres n'en font pas contens, et c'eft pour cette préface un éloge de plus.

V. M. ne veut donc plus de correfpondant littéraire.
1773. J'avoue que notre littérature eft un peu en décadence, nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien paffagères, et peu de fruits; cependant ce qui doit nous confoler, c'eft qu'il me femble que les autres peuples ne font pas mieux que nous, et que fi nous fommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus diftinguée. J'ai peur que nous ne confervions pas même long-temps cet avantage, et que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût, et à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait à fa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le filence fur le fort qui menace notre littérature; et ma feule confolation eft de favoir qu'il y a encore dans le nord un héros philofophe qui connaît le prix des lumières, qui aime et protége les lettres; et qui fert tout à la fois de chef et d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je fuis avec le plus profond refpect etc.

LETTRE CI.

DU ROI.

Le 28 Janvier.

J'IMPLORE moi (au lieu des Dieux auxquels s'adreffait Démofthène) les lois du mouvement, ces principes vivifians de toute la nature, (dont vous avez fi favamment calculé les effets, pour qu'ils prolongent

en vous, autant qu'il eſt poſſible, leur activité, afin que vous éclairiez encore pendant longues années vos contemporains, et nous autres ignorans qui n'avons pas l'honneur d'être géomètres. Je ſouhaite en même temps que la Fortune, Déeſſe à laquelle vous ne ſacrifiez guères, répande ſes heureuſes influences ſur vos jours prolongés; car ſans le bonheur la vie n'eſt qu'un fardeau, et un fardeau ſouvent inſupportable. Si vous me demandez ce que j'entends par la Fortune? Ce ſera tout ce que vous voudrez, le deſtin, le *fatum*, la néceſſité, en un mot, ce qui rend heureux. Et voilà, non pas pour la nouvelle année, mais pour un grand nombre de ſuivantes. 1773.

J'ai été flatté de l'approbation que vous donnez à ma façon de penſer au ſujet du patriarche de Ferney. La poſtérité éclairée enviera aux Français ce phénomène de la littérature, et les blâmera de n'en avoir pas aſſez connu le prix. De pareils génies ne naiſſent que de loin en loin. L'antiquité grecque nous fournit un Homère; c'était le père de la poéſie épique; un Ariſtote, qui avait, quoique mêlées d'obſcurités, des connaiſſances univerſelles; un Epicure, auquel il a fallu un commentateur comme Newton pour qu'on lui rendît juſtice. Les Latins nous fourniſſent un Cicéron, auſſi éloquent que Démoſthène et qui embraſſait beaucoup d'érudition dans la ſphère de ſa capacité; un Virgile que je regarde comme le plus grand des poëtes. Il ſe trouve enſuite une très-grande lacune juſqu'aux Bayle, aux Leibnitz, aux Newton, aux Voltaire; car une infinité de beaux eſprits et de gens à talens ne peuvent ſe ranger dans cette première claſſe. Peut-être faut-il que la nature

1773. faſſe des efforts pour accoucher de ces génies ſublimes, peut-être y en a-t-il beaucoup d'étouffés par les haſards de la naiſſance et par des jeux de la fortune qui les détournent de leur deſtination, peut-être y a-t-il des années ſtériles pour la production des eſprits, comme il y en a pour les ſemences et pour les vignes. La France, comme vous le dites, ſe ſent de cette ſtérilité. On y voit des talens, mais peu de génies. Quoique cette ſtérilité s'apperçoive chez les voiſins, ces voiſins mêmes n'en ſont pas mieux pourvus. L'Angleterre et l'Italie ſont languiſſantes; un Hume, un Metaſtaſio ne peuvent entrer en parallèle, ni avec le lord Bolingbrocke, ni même avec l'Arioſte. Pour nos Tudesques, ils ont vingt idiomes et n'ont aucune langue fixée: cet inſtrument eſſentiel qui manque, nuit à la culture des lettres. Le goût de la ſaine critique ne leur eſt pas encore aſſez familier. J'eſſaye de rectifier les écoles ſur cette partie ſi eſſentielle des humanités; mais peut-être ſuis-je un borgne qui veut enſeigner le chemin à des aveugles. Quant aux ſciences, nous ne manquons ni de phyſiciens ni de mécaniciens; mais le goût de la géométrie ne prend pas encore. J'ai beau dire à mes concitoyens qu'il faut des ſucceſſeurs à Leibnitz, il ne s'en trouve point. Quand des génies naîtront, tout cela ſe trouvera. Je crois cette chance ſupérieure à votre calcul. Il faut attendre que la Nature, libre dans ſes opérations, agiſſe; nous autres pauvres créatures nous ne pouvons ni réclamer ſes efforts, ni prévenir les mouvemens qu'elle s'eſt propoſés pour opérer ces productions tant déſirables. Il y a encore des érudits; cependant croiriez-vous bien que je ſuis obligé

d'encourager l'étude de la langue grecque, qui ſans les ſoins que je prends, ſe perdrait tout à fait? 1772.

Vous jugerez vous-même par cet expoſé véridique que votre patrie ne doit pas craindre encore que les autres nations la ſurpaſſent. Pour moi, je bénis le Ciel d'être venu au monde au bon temps. J'ai vu les reſtes de ce ſiècle à jamais mémorable pour l'eſprit humain : tout dépérit à préſent, mais la génération ſuivante ſera plus mal que la nôtre. Il paraît que cela n'ira qu'en empirant, jusqu'au temps où quelque génie ſupérieur s'élévera pour réveiller le monde de ſon engourdiſſement, et lui rendre ce *ſtimulus* qui le porte à l'amour de ce qui eſt eſtimable, et utile à toute l'eſpèce humaine. En attendant, jouiſſons du préſent, ſans nous embarraſſer du paſſé, ni de l'avenir. Voyez avec des yeux ſtoïques tout ce qui peut vous faire de la peine, et ſaiſiſſez avec empreſſement ce qui peut vous être agréable : après bien des réflexions il en faut venir là ; je ſouhaite de tout mon cœur que les objets du plaiſir l'emportent chez vous ſur les déſagréables, ou que vous vous faſſiez illuſion à vous-même ; car quoi qu'on en diſe, il vaut mieux être heureux par l'erreur que malheureux par la vérité. Sur ce etc.

LETTRE CII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce saint Vendredi, 9 Avril.

SIRE,

1773. Les nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de V. M, que j'ai respecté ces occupations, et craint d'importuner V. M. par mes bavarderies philosophiques ou littéraires. Ce n'est pas que je n'aye été fort occupé du grand prince, qui après avoir été si long-temps le héros du nord, semble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, sans cesser d'en être le héros. Mais, Sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M., je désirerais fort, pour son repos et sa conservation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ses voisins, et que les circonstances ne la forçassent pas à se montrer encore une fois héros à la guerre. On nous menace si fort de ce fléau, *que moi, qui Dieu-merci de courage me pique* comme le souriceau de la Fontaine, *j'en suis presque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fusil n'ont pas l'air d'atteindre sitôt, mais pour V. M., qui a maintenant beaucoup plus à craindre de la fatigue que de ses ennemis, si elle peut en avoir. Le philosophe Fontenelle, dans le temps des troubles du systême, alla un jour à l'*audience* ou à l'*audiance* du Régent qui l'aimait, et lui dit: *Permettez-moi, Monseigneur, de vous demander en toute humilité, si vous espérez vous en tirer?* Je ne ferai pas la même

question à V. M., qui s'eſt tirée d'affaires plus dif-
ficiles ; je prendrai ſeulement la liberté de lui dire, 1773.
ſi elle nous conſerve la paix, *Dieu vous béniſſe !* et ſi elle eſt forcée à la guerre, *Dieu vous conſerve !*

Si je jugeais des occupations de V. M. par la lettre pleine de philoſophie et de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirais qu'elle n'eſt livrée qu'à la littérature et aux beaux arts ; on ne ſoupçonnerait pas que les choſes dont elle parle ſi bien et avec un détail ſi profond, ne fuſſent qu'un délaſſement pour elle, et un délaſſement de quelques inſtans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer V. M. ; mais cette admiration ſera pour moi un ſentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, Sire, de la philoſophie et des lettres, qui crient à V. M. comme David fait à ſon Dieu dans ſes Pſaumes : *ne m'abandonnez pas, Seigneur, car je n'eſpère qu'en vous.*

Cette pauvre philoſophie a déjà eu cet hiver une alarme aſſez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été ſérieuſement malade, et pour la damnation duquel les ames pieuſes feſaient déjà les prières les plus touchantes. Il eſt mieux, et j'eſpère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner quelques façons à la vigne du Seigneur.* La littérature et la nation feraient en lui une perte immenſe et irréparable, et d'autant plus cruelle dans les circonſtances préſentes, que notre pauvre littérature eſt en ce moment livrée plus que jamais aux ours et aux ſinges. V. M. n'a pas d'idée de la déteſtable inquiſition qu'on exerce ſur tous les ouvrages, et des mutilations intolérables qu'on fait eſſuyer à tous ceux qu'on croit

capables de dire quelque vérité. Il me ſemble que cette
1773. rigueur eſt bien mal-adroite ; car ceux qui par complaiſance et pour avoir la paix, ſe feraient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout à fait, prendront le parti de ne ſe rien ôter, et de ſe livrer à Marc Michel Rey, ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits, et avec toute leur virilité. Je ne ſais pas ſi c'eſt l'uſage chez V. M. comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la caſtration ; on traite ici les gens de lettres comme les chats ; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me concentrerais dans cette étude, ſi ma pauvre tête me le permettait; le calcul intégral et la préceſſion des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paiſible, mais fatigante, je m'amuſe à écrire l'hiſtoire de l'académie françaiſe, dont j'ai l'honneur d'être le ſecrétaire, et dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du ſiècle. Je ne ſais ſi cet ouvrage ſera jamais fini, encore moins s'il paraîtra de mon vivant ; ſi tous ceux dont j'ai à parler reſſemblaient à V. M., l'écrivain ſerait ſoutenu par ſa matière ; mais quand je penſe que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à diſſéquer, et de l'autre de plats cenſeurs à ſatisfaire, la plume me tombe des mains preſque à chaque inſtant. Continuez, Sire, à tenir la vôtre, comme vous tenez votre épée ; mais continuez-moi ſur-tout les bontés dont V. M. m'honore, et dont je me flatte de n'être pas tout à fait indigne par la tendre et profonde vénération avec laquelle je ſuis etc.

LETTRE CIII.

DU ROI.

Le 27 avril.

Je partage ma lettre entre vous à qui j'écris, et les commis des bureaux des postes qui ouvrent les paquets. J'envoie à ces commis deux pièces en vers qui pourront peut-être les scandaliser, ce dont je me soucie fort peu, et amuser les encyclopédistes, ce qui me fera plaisir. Vous verrez par ces pièces, qui peut-être ne seraient pas assez exactes pour soutenir la révision des Vaugelas et des d'Olivet, que les chaudronniers tudesques ne châtrent pas en Teutonie les chats qui veulent penser; et comme Dieu-merci nous n'avons point de sorbonne, ni de bigots assez autorisés pour oser se mêler de censurer les pensées, vous verrez par les pièces que je vous envoie, que moi et tous les prussiens nous pensons tout haut. Cependant je ne saurais vous dissimuler que le secrétaire perpétuel de notre académie s'est avisé de faire imprimer je ne sais quelle confession d'un incrédule, qui comme de raison se convertit *in articulo mortis* de ses débauches par peur du diable: c'est ce qui m'a donné lieu de vous adresser l'épître ci-jointe; il n'y manque qu'un meilleur poëte pour mettre les matériaux en œuvre. 1773.

Vous voyez, mon cher d'Alembert, que m'occupant de pareilles niaiseries, le poids de l'Europe que vous me supposez porter, ne m'accable guère. Comment pouvez-vous croire qu'un souverain des anciens Obotrites s'émancipe à jouer un rôle en Europe? Je

1773. ne ſuis en politique qu'un poliſſon, qui me contente de garder mon coin, et de le défendre contre la cupidité et l'envie des grandes puiſſances. Je me ſuis ingéré, il eſt vrai, à vouloir rétablir la paix en Europe; l'argent de vos Welches a prévalu à Conſtantinople chez les ulemas contre des raiſons plus valables que des louis; et pour toutes les rodomontades de vos compatriotes et les prétendus mouvemens que les gazetiers prétendent qu'ils feront dans le nord, je vous aſſure qu'on s'en moque à Berlin, tout comme à Pétersbourg et à Copenhague. Nous demeurerons très-pacifiques; perſonne ne penſe ici à aiguiſer ſes couteaux, et ceux qui par étourderie voudraient ſe frotter à nous, trouveraient à qui parler. Prenez pour vous la moitié de ce que je viens de vous écrire, et cédez le reſte à ceux qui, ſans doute admirateurs de mon beau ſtyle, ſont curieux de me lire furtivement; ils peuvent faire courir cette lettre comme d'autres, qu'ils ont répandues où bon leur ſemblait; et s'ils en veulent une autre, j'ai aſſez de loiſir pour en compoſer une, qu'ils ne montreront pas.

Sans plus vous parler de ces faquins qui m'ennuient, je vous aſſure que je m'intéreſſe beaucoup à la conſervation de Voltaire. C'eſt le ſeul grand génie de ce ſiècle; il eſt vieux, à la vérité, mais il a encore de beaux reſtes; il nous rappelle le ſiècle de Louis XIV, duquel le nôtre n'approche pas; il a le bon ton et ces agrémens de l'eſprit qui manquent à tous les prétendus beaux eſprits de notre âge: enfin il habite ſur les confins d'une république et il écrit librement, en obſervant cependant de certaines bienſéances que je crois que tout écrivain doit

obſerver, pour qu'une liberté permiſe ne dégénère pas en cyniſme effronté. 1773.

Si vous travaillez à préſent ſur les traces de Fontenelle, pour tranſmettre à la poſtérité les hauts faits de vos académiciens, je vous trouve à plaindre ; car Fontenelle avait à parler tour à tour de grands hommes et d'académiciens aſſez ridicules. Ce mêlange piquait et excitait la curioſité du lecteur, au lieu que vous n'aurez ni grandes découvertes à relever, ni grands talens à louer, et que ne vous occupant que de la vie de gens très-médiocres, perſonne ne s'empreſſera à ſavoir ce que vous en direz : c'eſt le défaut de la matière et ce ne ſera pas le vôtre : cependant cela fait une grande différence. Tout le monde lira avidement la vie d'un Newton, d'un Pierre le Grand, d'un Caſſini ; mais qui s'aviſera de s'inſtruire des hauts faits et geſtes d'un abbé Coyer, d'un Marmontel, d'un la Harpe et gens de leur acabit ? Croyez que tout dépend du moment où l'on vient au monde. Un Alexandre le grand, né de nos jours en Macédoine, ne ferait qu'un poliſſon, et ſi votre Louis XIV était le petit-fils de Louis XV, il débuterait en montant ſur le trône par une banqueroute générale, qui ne lui donnerait pas beaucoup de célébrité. Les talens ne ſuffiſent pas ſeuls, s'ils n'ont les moyens pour les mettre en œuvre. Si le grand Condé avait été capucin, il n'aurait jamais fait parler de lui en Europe, et ſi Voltaire était né vigneron en Bourgogne, il n'aurait jamais écrit la Henriade. Si Céſar naiſſait à préſent à Rome, il deviendrait peut-être un des Monſignori qui ſe morfondent dans l'anti-chambre du cordelier Ganganelli, etc... *Ceci eſt pour les commis des poſtes*,

1773. *qui, s'ils le jugent à propos, peuvent l'imprimer pour l'édification des fidelles.* Vous voyez que je ne néglige aucun de mes correſpondans, et que ces meſſieurs ont leur portion de ma lettre; puiſqu'ils ont eu l'impertinence d'en ouvrir quelques-unes, il eſt juſte qu'on s'adreſſe directement à eux et aux ſupérieurs non moins inſolens à l'inſtigation deſquels ils agiſſent.

Grimm vient faire un tour ici: il accompagne le prince héréditaire de Darmſtadt. J'eſpère d'apprendre par lui de vos nouvelles; en attendant vous pouvez être dans la plus grande tranquillité pour ce qui me regarde, et en vous recommandant à la protection d'Uranie et de Minerve, je fais mille vœux pour votre proſpérité. Sur ce, etc.

LETTRE CIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 mai.

SIRE,

Il paraît bien, par les deux pièces que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudeſques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car aſſurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours;* et ce chat teutonique ſi redoutable, n'éviterait pas dans notre terrible Gaule le couteau ſacré des druides. Mais auſſi ce chat

teutonique eſt à la tête de cent cinquante mille dogues, à qui il commande, et qui ne lui laiſſeraient couper ni les griffes, ni quelque choſe de plus précieux encore, dont ſes écrits ſont bien pourvus. Je n'en voudrais pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces, ſi pleines d'eſprit, de raiſon, d'une philoſophie auſſi ſaine qu'éloquente, et des vers excellens. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adreſsât des vérités ſi utiles, et ſi heureuſement exprimées. J'ai ſur-tout été enchanté, en digne géomètre que je ſuis, du petit calcul de trois cent trente écus comptés au lieu de mille, et je penſe comme V. M., que ce petit calcul, ſi on en feſait éprouver à nos druides le réſultat fâcheux, ferait le meilleur moyen de les dégoûter des ſottiſes qu'ils nous débitent. L'épître au Marquis d'Argens, ou plutôt à ſon ombre, eſt pleine de poéſie, de facilité et d'imagination; et la philoſophie, qui eſt obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la providence d'avoir dans le héros de ce ſiècle, un ſoutien tel que vous, et de pouvoir s'exprimer ſi fortement, ſi librement et ſi noblement à l'ombre de votre trône et de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'aſſurance qu'elle veut bien lui donner, que le nord, et par conſéquent l'Europe, reſteront en paix. Elle craindrait moins la guerre, Sire, ſi elle ne devait ſe faire qu'entre des druides; la philoſophie reſpirerait tandis qu'ils s'égorgeraient; mais les druides, entr'autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le ſecret de ſe faire diſpenſer de ſe battre; et ils ſont en effet ſi précieux à l'eſpèce

1773.

1773. humaine, qu'on ne faurait trop les conferver. Quoi qu'il en foit, Sire, c'eft du moins une confolation pour la philofophie de favoir que les pauvres peuples fe contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, et qu'ils feront trève pour s'égorger. Que Dieu et Frédéric les maintiennent en de fi bonnes difpofitions!

Je n'aurai donc, Sire, grâces à Dieu et à vous, aucune idée trifte qui me trouble dans la *confection* de l'hiftoire de l'académie françaife; je me fers du mot *confection*, parce que je regarde cette hiftoire comme une efpèce de pilule que le fecrétaire eft obligé de faire et d'avaler. Je tâcherai néanmoins, comme de raifon, de la dorer le mieux qu'il me fera poffible, et pour moi-même, et pour ceux qui voudront en goûter après moi; et je ferai comme Simonide, qui n'ayaet rien à dire de je ne fais quel athlète, fe jetta fur les louanges de Caftor et de Pollux.

V. M. a bien raifon fur notre littérature; Voltaire en foutient encore l'honneur, quoique faiblement: mais il laiffe bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le fuivre. Il eft vrai, comme V. M. le remarque, que c'eft principalement aux circonftances qu'il faut s'en prendre. Nous fommes raffafiés de chefs-d'œuvre; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; et d'ailleurs l'inquifition littéraire, qui eft plus atroce que jamais, tient tous fes efprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites et des fanatiques contre la malheureufe philofophie. Comme ils voient que leur maifon brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées fur les paffans. Toute la baffe littérature eft à leurs ordres,

et crie ſans ceſſe, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les ſermons. La plupart ſont des hommes décriés pour leurs mœurs, et quelques-uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère ſainte Egliſe emploie ce qu'elle peut pour ſa défenſe; et en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philoſophie peut bien dire à Dieu avec Joad: 1773.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.

Ce malheur, Sire, ne ſera pas grand, tant qu'il plaira à l'Etre ſuprême, qui a juſqu'ici conſervé la philoſophie au milieu de tant de brigands, de conſerver V. M., dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, ſont ſi néceſſaires à la bonne cauſe. Je ne ſais ſi les commis des bureaux ouvrent les lettres: j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique; mais ſuppoſé qu'ils aient pris copie des deux épîtres de V. M., et qu'ils en faſſent part au grand aumônier, je doute que ce diſcret *Flamen* les faſſe courir à Verſailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les liſant: Vive notre chef, notre protecteur et notre modèle! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les vœux qu'ils feront pour ſa précieuſe conſervation, et j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont miſe depuis ſi long-temps dans mon cœur. C'eſt avec ce ſentiment que je ſerai toute ma vie, etc.

LETTRE CV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 Mai.

SIRE,

1773. M. de Guibert, colonel commandant de la légion Corſe, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M., eſt l'auteur de l'*Eſſai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philoſophe indigne, d'envoyer de ſa part l'année dernière à l'illuſtre fondateur de la tactique moderne, et que ce grand maître m'a paru honorer de ſon ſuffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre ſiècle, a déſiré, Sire, de venir mettre ſa perſonne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le ſpectateur des qualités ſublimes de *Frédéric le grand*, et de pouvoir dire, *je l'ai vu.* J'oſe aſſurer V. M. que M. de Guibert eſt bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il eſt pénétré pour elle, par l'étendue et la variété de ſes connaiſſances, par le déſir qu'il a de les éclairer des lumières ſupérieures de V. M., enfin, par les vertus que V. M. préfère au génie même, par la candeur, et l'honnêteté de ſon caractère, la ſimplicité de ſes mœurs, et la nobleſſe de ſon ame. Quoiqu'il faſſe, comme il le doit, de l'étude de ſon métier ſa principale et ſa plus chère occupation, il a ſu donner aux lettres et à la philoſophie, et avec le

plus

plus grand ſuccès, tous les momens que cette étude a pu lui laiſſer : il vient chercher dans votre perſonne le modèle et l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre pluſieurs grands hommes, et il mérite, Sire, d'admirer également en vous le général et l'écrivain, le monarque et le philoſophe. Après avoir pris V. M. pour juge de ſes eſſais militaires, il oſerait auſſi, s'il ne craignait de lui dérober des inſtans précieux, lui ſoumettre ſes eſſais dans un genre bien différent, mais où les leçons de V. M. ne lui feraient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le ſujet eſt *le Connétable de Bourbon*, et dont il ſerait très-flatté que l'auteur du *Poëme de la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, Sire, à un humble et timide géomètre de prévenir le jugement que V. M. portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me ferais bien mépris ſur le plaiſir qu'elle m'a fait, ſi les ſentimens de grandeur et de vertu dont elle eſt remplie, ne méritaient pas à M. de Guibert votre eſtime et vos bontés. Une des marques les plus flatteuſes, Sire, que V. M. pût lui en donner, ce ſerait de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres ſavantes qui rendent les Pruſſiens ſi célèbres et ſi formidables. J'ai lu, je ne ſais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, ſe rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes Macédoniennes qui avaient fait repentir ſon maître d'avoir attaqué le leur ; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponſe qu'Alexandre *le grand* devait lui faire, *venez et voyez* ; et que l'officier, après avoir admiré cette belle et grande

1773.

—— machine, dit en prenant congé du prince: *j'ai vu les*
1773. *roues et les reſſorts; mais l'art de les faire mouvoir eſt un ſecret dont le génie ſeul a la clef; je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce ſecret; et malheureuſement pour le Roi de Perſe mon maître, il ne ſaurait l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, Sire, de prévenir V. M. que M. de Guibert, en venant auprès d'elle admirer et s'inſtruire, déſire ſur-tout d'effacer jusqu'aux plus légères traces du reproche qu'une phraſe de ſon livre a mérité de votre part. Il rend juſtice, avec toute l'Europe, à la valeur ſi généralement reconnue des troupes Pruſſiennes, et ſerait d'autant plus honteux de penſer autrement, qu'il ſe verrait ſeul de ſon avis. Cependant il oſera dire à V. M., dût-il courir le riſque d'être contredit par elle, qu'il croit que les ſuccès de ces braves troupes ſont encore moins dûs à leur courage, qu'à la ſupériorité des talens qui l'ont dirigé; il oſera même ajouter, peut-être encore au riſque de vous déplaire, qu'il eſt perſuadé que nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils ſe ſont montrés à Rosbac, auraient été vainqueurs, s'ils avaient ſeulement changé de général avec les Pruſſiens. La géométrie, Sire, qui ne ſe connaît pas en manœuvres de guerre, mais qui ſe connaît en calcul, prendrait la liberté de parier ici pour M. de Guibert; et après avoir gagné le pari, comme elle oſe s'en flatter, elle répéterait aux Welches le mot de Louis XIV au Duc de Vendôme, vainqueur à Villa-Vicioſa: *Il n'y avait pourtant qu'un homme de plus.* Je ſuis, etc.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 juillet.

SIRE,

M. de Guibert eſt pénétré de reconnaiſſance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu le recevoir. 1771.
Cette bonté, Sire, augmenterait encore, s'il eſt poſſible, les ſentimens dont il eſt depuis ſi long-temps rempli pour votre perſonne, et couronne à ſes yeux les vertus et les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnaiſſance de M. de Guibert, quelque perſuadé que je ſois que depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus beſoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en faut bien, Sire, et cela même ajoute encore à ſon mérite, qu'il ſoit auſſi ſatisfait de lui que V. M. me paraît l'être. *Quoique ce héros*, m'écrit-il, *m'ait témoigné une bonté bien propre à me raſſurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettait pas de répondre, comme je l'aurais déſiré, aux queſtions qu'il voulait bien me faire ; une eſpèce de nuage magique l'environnait à mes yeux ; c'eſt, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de Meſſieurs les ſaints, et la gloire autour d'un grand homme.* Je ſuis perſuadé, Sire, que V. M. en revoyant M. de Guibert, ſe confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a priſe, et que j'étais bien sûr qu'elle en aurait. Je déſire avec impatience de ſavoir le jugement que V. M.

aura porté de ſa tragédie, et j'avoue que je ferais
1773. bien trompé ſi elle n'entend cet ouvrage avec plaiſir, et avec eſtime pour l'auteur; mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce ſont les nouvelles qu'il me dira de la ſanté de V. M., qui me paraît s'affermir par l'augmentation de ſes ſuccès et de ſa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Ruſſie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils ſont, la paix dont ils ont tous ſi grand beſoin, et qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plutôt; et que V. M. ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis ſi long-temps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, eſt pour moi un garant précieux de la ſanté dont elle jouit, et qui m'eſt ſi chère ainſi qu'à tant d'autres. Quand je me ſens tenté de bouder contre la nature de ce qu'elle m'a donné un ſi triſte et ſi frêle individu, je lui pardonne en penſant qu'elle conſerve V. M., et je me dis tout bas à moi-même; *tais-toi, et ne te plains pas; car le grand homme ſe porte bien.* Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, duſſent les *curieux impertinens* qui ont mis V. M. de mauvaiſe humeur, les trouver aſſez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* reſſemblent à M. van-Haaren, et qu'ils puiſſent ſe vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas aſſez dépourvus pour ne pas ſentir celle

qui a dicté vos vers. V. M. ne fera jamais dans le cas de donner à ses vers le même éloge que ce poëte très-hollandais donnait aux siens, ni de dire d'aucun de ses ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat instituteur de princesses très-respectables, disait en parlant de je ne sais quel mauvais livre qu'il venait de faire: *il n'y a point d'esprit là-dedans;* le pauvre homme disait bien plus vrai qu'il ne pensait; et on aurait été tenté de lui répondre, *on le voit bien*, si on n'avait craint qu'à force d'esprit, il ne prît encore cette réponse pour un compliment. 1773.

Je ne sais où cette lettre trouvera V. M., je désire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de M. Guibert, afin que V. M. adoucisse, s'il lui est possible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant *l'auréole*. Je lui envie bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, dussé-je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il est vrai que le trouble serait bien tempéré en moi par un sentiment plus doux, et bien fait pour commander à ce trouble par celui de la vive reconnaissance, et de la tendre vénération dont je suis pénétré pour V. M. C'est avec ces sentimens que je serai jusqu'à la fin de ma vie etc.

LETTRE CVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 feptembre.

SIRE,

1773. Je ne crains point d'abufer des bontés dont V. M. m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des perfonnes dignes de la voir et de l'entendre. De ce nombre eft M. le Comte de Crillon, Colonel au fervice de France, qui aura l'honneur de préfenter cette lettre à V. M. L'admiration et le refpect dont il eft pénétré pour les grands hommes, et le prix qu'il fait mettre au bonheur de les approcher, lui fait défirer de rendre à Frédéric le grand fon refpectueux hommage, non pour fatisfaire une vaine curiofité, mais pour vous écouter et s'inftruire, et pour puifer des lumières à cette même fource où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, Sire, nom fi cher à toutes les ames nobles et honnêtes, ferait déjà fans doute une recommandation fuffifante auprès du héros dont il efpère les bontés. Mais à ce titre eftimable, M. le Comte de Crillon en joint d'autres qui lui font perfonnels, et plus faits encore pour toucher un monarque philofophe, des connaiffances peu communes à fon âge, l'amour le plus vif pour les fciences, pour les lettres et pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent et dégradent fi fort la plus grande

partie de la nobleſſe françaiſe, une honnêteté de caractère et une ſimplicité de mœurs dont ſes pareils ne lui offrent guères l'exemple, enfin la candeur et la vertu mêmes, jointes à un eſprit juſte, ſage et cultivé. Tel eſt, Sire, M. le Comte de Crillon; et je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire ſa cour pendant ſon ſéjour dans vos Etats, il ne juſtifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. V. M. le trouvera digne de ſes illuſtres ancêtres, et deſtiné à marcher ſur leurs traces; ſi Henri IV donnait à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui eſt devenu comme ſon nom propre, j'eſpère que V. M., quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui préſenter, l'appellera le *ſage et vertueux Crillon;* ce nom, Sire, en vaudra bien un autre, ſur-tout s'il lui eſt donné par vous. 1773.

M. le Comte de Crillon oſerait peut-être offrir encore à V. M. d'autres titres, pris dans ſa propre maiſon, où les actions de courage et de vertu ſont héréditaires. C'était M. le Duc de Crillon ſon père qui commandait au pont de Weiſſenfels dix-ſept compagnies de grenadiers français, dont la bravoure mérita les éloges de V. M. Mais M. le Duc de Crillon mérita lui-même perſonnellement dans cette circonſtance, par une action digne de ſes aïeux, la reconnaiſſance de tous ceux qui s'intéreſſent à la conſervation des grands hommes. Il avait placé dans une petite île deux officiers qui obſervaient votre armée, lorſqu'on brûlait le pont. Un des deux vint dire à M. le Duc de Crillon, qui leur avait recommandé de ſe tenir cachés, que s'il le voulait, ils tueraient un général qu'ils jugeaient être le Roi de Pruſſe, par

le respect que les officiers lui témoignaient. M. le
1773. Duc de Crillon le leur défendit; il ne savait pas, Sire, en ce moment qu'il préparait à son fils l'honneur qu'il espère, de voir le plus grand Roi de l'Europe, et peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

M. de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, et sur-tout de ce qu'il a vu dans V. M., m'écrit qu'il conservera toute sa vie la plus vive reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, et des grâces signalées que vous avez bien voulu lui accorder. M. le Comte de Crillon ose se flatter, Sire, d'obtenir de V. M. les mêmes grâces; après avoir admiré le digne chef des troupes prussiennes, il désire ardemment de voir et d'admirer aussi ces troupes si célèbres, qui doivent à V. M. ce qu'elles sont, et qui sous vos ordres ont acquis une gloire immortelle. J'ose demander pour lui cette grâce à V. M., comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour M. de Guibert, et je lui réponds de la même reconnaissance. Mais, Sire, ce qui me touche encore davantage, c'est qu'à leur retour M. de Guibert et M. le Comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de V. M., telles que je les attends et les espère. Ces nouvelles satisferont le tendre et profond intérêt que je prends à votre conservation, à votre bonheur et à votre gloire; elles consoleront et encourageront la philosophie, qui dans toutes ses traverses a plus besoin de V. M. que jamais, et dont vous êtes par vos écrits et par vos lumières le chef, le soutien, et le modèle.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE CVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 décembre,

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a plus de deux mois une lettre que j'efpérais qu'elle recevrait beaucoup plutôt. M. le Comte de Crillon, jeune officier français plein de mérite, en eft le porteur. Il fe flattait d'avoir l'honneur de la préfenter à V. M. dans le mois d'Octobre; mais des circonftances imprévues l'ont obligé, Sire, de retarder fon arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, et je prends la liberté de demander d'avance à V. M. fes bontés pour ce jeune homme, qui en eft digne par le nom qu'il porte, par fes talens et par fes vertus. 1773.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été caufe, Sire, du filence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de V. M., ne voulant pas l'importuner trop fouvent au milieu des grandes, et mêmes des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que V. M. joue au cordelier Ganganelli, en recevant fes gardes prétoriennes jéfuites qu'il a eu la mal-adreffe de licencier. Je ne fais fi ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, et je crains que François d'Affife et Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de poing comme les héros du Roman comique; ce que je fouhaite plus férieufement, Sire, c'eft que

V. M. ou ses successeurs, ne se répentent jamais de
1773. l'asile que vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous soient à l'avenir plus fidelles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Silésie, comme V. M. m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, et qu'ils effacent par leur conduite sage et honnête le nom de *vermine malfesante* dont V. M. les gratifiait il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je serais curieux de demander à présent aux jésuites ce qu'ils pensent de la philosophie et de la tolérance, contre laquelle ils se sont tant déchaînés. Où en seraient-ils dans leur agonie, s'il n'y avait en Europe un Roi philosophe et tolérant? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de V. M. à l'abbé Colombini, entr'autres de la justice qu'elle rend aux bons pères, en assurant qu'elle *ne connaît point de meilleurs prêtres à tous égards*. Cela me fait souvenir d'un certain philosophe, très-incrédule de son métier, en présence duquel on tournait en ridicule je ne sais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philosophe; *pour moi je ne connais pas de meilleure preuve que celle-là.* Je n'ai pas moins ri de ce que V. M. ajoute, que *comme elle est dans la classe des hérétiques, le St. père ne peut pas la dispenser de tenir sa parole*; mais tout en riant, je ne dois pas dissimuler à V. M. que la philosophie a été un moment alarmée de la voir conserver cette graine. Heureusement elle s'est rassurée bientôt, en considérant que la vipère est actuellement sans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, et qu'au moyen de cette amputation, le reste du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que V. M. espère sans doute en tirer. Ainsi soit-il.

J'ai fait paſſer à M. le Marquis de Puyſégur, qui en ce moment n'eſt point à Paris, ce que V. M. m'a chargé de lui dire de ſa part. Je ne ſais ce qu'il peut répondre à l'objection très-ſolide que V. M. lui fait ſur la prétendue différence des ſoldats anciens et des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je penſe que les ſoldats même du cordelier deviendraient les ſoldats de Paul-Emile, s'ils avaient un Frédéric à leur tête, et que la ſuperſtition pour l'antiquité n'a pas plus de raiſon de la croire ſupérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens et en génie. 1773.

M. de Guibert eſt revenu comblé de reconnaiſſance de toutes les bontés dont V. M. l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de ſa perſonne et de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret, mais ce regret eſt très-grand, c'eſt de n'avoir pu profiter des conſeils que V. M. aurait pu lui donner ſur ſa tragédie; car il attendait bien plus des conſeils de V. M. que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainſi que moi aux dépens du Pape, du petit embarras que V. M lui cauſe. Car il doit, en honnête Pape qu'il eſt, excommunier les jéſuites s'ils vous obéiſſent; et s'il les excommunie, la philoſophie eſpère voir beau jeu. V. M. ſe ſouvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le Roi jéſuite Nicolas, dans laquelle le père Feld-Maréchal avait eu trois capucins tués ſous lui. Je mande au philoſophe de Ferney que V. M., en établiſſant ce nouveau régiment dans ſes Etats, ne peut guères ſe diſpenſer de faire une recrue de

1773. capucins pour remonter cette troupe. J'invite feulement V. M. à retrancher à fes nouveaux foldats les carabines dont on prétend que le Roi de Portugal s'eft mal trouvé.

Quoi qu'il en foit, Sire, comme il n'eft pas à craindre que V. M. prenne jamais un jéfuite ni pour confeffeur, ni pour général, ni pour premier miniftre, ni pour maîtreffe, je penfe que la philofophie doit être bien tranquille fur l'ufage que V. M. en veut faire, et qu'elle faura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel eft le réfultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment fur leur compte et fur celui du cordon de St. François qui les frappe et qui les difperfe. Mais, Sire, ce qui eft vraiment admirable, vraiment précieux à la philofophie, vraiment digne de V. M., c'eft la belle infcription qu'elle vient de faire mettre à l'Eglife catholique de Berlin, et que je n'ai apprife que depuis quelques jours. *Frédéric, qui ne hait pas ceux qui fervent Dieu autrement que lui.* Voilà, Sire, une des plus grandes et des plus utiles leçons que V. M. ait données à fes confrères les rois, tant fes contemporains que fes fucceffeurs. Voilà une leçon dont fûrement ils profiteront un jour, foit par principe de juftice, foit par principe au moins de vanité, et pour reffembler en quelque chofe au héros de ce fiècle. Voilà une infcription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont V. M. imaginera mieux que perfonne le corps et la devife.

Je prie V. M. de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens fur la naiffance du Prince dont

votre auguste maison vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer et l'étendre est pour moi l'objet du plus vif intérêt, et j'ose croire que V. M. en est bien persuadée. 1773.

Un des plus estimables membres de votre académie, M. Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il est l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéressant, et la lecture m'en a fait plaisir. L'auteur désirerait de le rendre plus parfait à une seconde édition, et m'a fait part du désir qu'il a témoigné à V. M. de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer son ouvrage par les conseils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, Sire, que cet ouvrage y pourrait gagner beaucoup; mais ce qui peut-être y gagnerait encore davantage, c'est la nouvelle édition que l'auteur a entreprise de sa traduction de l'Iliade. Il désire d'autant plus de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il se sent capable, que l'ouvrage est dédié à V. M., et qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'est une entreprise si difficile, qu'il n'ose s'en fier à ses seules forces; en voulant donner une traduction plus fidelle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du succès; et pour éviter cet écueil, il croit avoir besoin de consulter les vrais juges de la langue. Tels sont, Sire, les motifs qui lui font désirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, et il ose se flatter que V. M. voudra bien se rendre à ces raisons.

Puisse la destinée, qui veille sur les grands hommes, conserver V. M. dans l'année où nous allons entrer, et dans celles qui la suivront! Puisse-t-elle, en pacifiant le nord, mettre le comble à ses succès

1773. et à sa gloire ! Ce sont les vœux de celui qui sera toujours avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération etc.

LETTRE CIX.

DU ROI.

Le 16 décembre.

Monsieur de Crillon m'a rendu votre Crillonade qui m'a mis au fait de l'histoire de tous les Crillons du comtat d'Avignon. Il ne s'arrête point ici et poursuivra son voyage en Russie, de sorte que sur votre parole je le crois, et le prends pour le plus sage des Crillons, persuadé que vous avez toisé et calculé toutes ses courbes, ainsi que ses angles d'incidence. Il trouvera Diderot et Grimm en Russie tout occupés de l'accueil favorable que l'Impératrice leur a fait, et des choses dignes d'admiration qu'ils y ont vues. On dit que Grimm pourrait bien se fixer dans ce pays, qui deviendra l'asile des Chaumeix et des encyclopédistes.

Il paraît ici un dialogue des morts dont les interlocuteurs sont la Vierge et la Pompadour. On l'attribue à différens auteurs ; je vous l'enverrai, si vous ne l'avez pas. Cependant la crainte de scandaliser vos visiteurs de lettres ou vos illustres commis des postes, m'empêche de hasarder le paquet.

M. Guibert a passé par Ferney, où l'on assure que Voltaire l'a converti, c'est-à-dire l'a fait renoncer aux erreurs de l'ambition, lui fesant abjurer le métier

affreux de bourreau mercenaire, pour le rendre ou capucin ou philofophe ; de forte qu'il aura déjà publié une déclaration comme Greffet, avertiffant le public qu'ayant eu le malheur d'écrire un ouvrage de tactique, il s'en répentait du fond de fon cœur, en y joignant l'affurance que de fa vie il ne donnerait des règles de meurtres, d'affaffinats, de rufes, de ftratagèmes et de pareilles abominations. Pour moi, dont la converfion n'eft pas avancée, je vous prie de me donner les détails de celle de Guibert, pour amollir mon cœur et pénétrer mes entrailles.

1773.

Nous avons ici la Landgrave de Darmftadt qui revient de Pétersbourg, où elle a marié fa fille : et ne tarit point fur les louanges de l'Impératrice, ni fur toutes les belles fondations que cette princeffe a faites dans ce pays. Voilà ce que c'eft que de voyager. Pour nous qui vivons comme des rats de cave, les nouvelles ne nous viennent que de bouche en bouche, et le fens de l'ouie ne vaut pas celui des yeux. Je fais en attendant des vœux pour le fage Anaxagoras, et je dis à Uranie : c'eft à toi de foutenir ton premier apôtre, pour maintenir une lumière fans laquelle un grand royaume tomberait dans les ténèbres ; et je dis au grand Demiurgos : conferve toujours le bon d'Alembert dans ta fainte et digne garde.

LETTRE CX.

DU ROI.

Le 7 Janvier.

1774. VOUS pouvez être fans appréhenfion pour ma perfonne; je n'ai rien à craindre des jéfuites, le cordelier Ganganelli leur a rogné les griffes, il vient de leur arracher les dents machelières, et les a mis dans un état où ils ne peuvent, ni égratigner, ni mordre, mais bien inftruire la jeuneffe, de quoi ils font plus capables que toute la maffe des cuculati. Ces gens, il eft vrai, ont tergiverfé pendant la dernière guerre; mais réfléchiffez à la nature de la clémence. On ne peut exercer cette admirable vertu à moins que d'avoir été offenfé; et vous philofophes, vous ne me reprocherez pas que je traite les hommes avec bonté et que j'exerce l'humanité indifféremment envers tous ceux de mon efpèce, de quelque religion et de quelque fociété qu'ils foient. Croyez-moi, pratiquons la philofophie et métaphyfiquons moins. Les bonnes actions font plus avantageufes au public que les fyftêmes les plus fubtils et les plus déliés de découvertes dans lefquelles pour l'ordinaire notre efprit s'égare fans faifir la vérité. Je ne fuis pas cependant le feul qui ait confervé les jéfuites; les Anglais et l'Impératrice de Ruffie en ont fait tout autant; et même dans ces trois Etats, Londres fait corps enfemble. Voilà pour les jéfuites.

Pour M. Guibert, j'ai cru qu'il avait abjuré fon art inhumain entre les mains de Voltaire. Je n'ai pas

eu

eu le temps d'entendre ſa tragédie, il m'a dit qu'il méditait pour l'année prochaine un voyage au nord, qu'il paſſerait par ici, et qu'alors il me lirait ſa pièce. Je ne ſuis fait que pour admirer et non pour critiquer ceux qui en ſavent plus que moi : quelques vers compoſés pour mon amuſement dans une langue étrangère ne me rendent pas aſſez préſomptueux pour me croire maître de l'art ; la tragédie m'a paru ſur-tout difficile à traiter ; je n'ai pas eu le courage de m'eſſayer en ce genre, parce qu'il ne ſouffre rien de médiocre et qu'il faut un eſprit plus libre de ſoins que le mien pour ſe flatter d'y réuſſir.

1774.

A propos d'ouvrages nouveaux, j'ai lu celui d'Helvétius, et j'ai été fâché pour l'amour de lui qu'on l'ait imprimé. Il n'y a point de dialectique dans ce livre, il n'y a que des paralogiſmes et des cercles de raiſonnemens vicieux, des paradoxes et des folies complètes, à la tête deſquelles il faut placer la république françaiſe. Helvétius était honnête homme ; mais il ne devait pas ſe mêler de ce qu'il n'entendait pas ; Bayle l'aurait envoyé à l'école, pour étudier les rudimens de la logique, et cela s'appelle des philoſophes ! Oui, dans le goût de ceux que Lucien a perſifflés. Notre pauvre ſiècle eſt d'une ſtérilité affreuſe en grands hommes comme en bons ouvrages. Du ſiècle de Louis XIV, qui fait honneur à l'eſprit humain, il ne nous eſt reſté que la lie, et dans peu il n'y aura plus rien du tout.

Diderot eſt à Pétersbourg, où l'Impératrice l'a comblé de bontés. On dit cependant qu'on le trouve raiſonneur ennuyeux ; il rabâche ſans ceſſe les mêmes choſes. Ce que je ſais, c'eſt que je ne ſaurais

1774. ſoutenir la lecture de ſes livres, tout intrépide lecteur que je ſuis; il y règne un ton ſuffiſant et une arrogance qui révolte l'inſtinct de ma liberté. Ce n'était pas ainſi qu'écrivaient Ariſtote, Cicéron, Lucrèce, Locke, Gaſſendi, Bayle, Newton. La modeſtie va bien à tout le monde, elle eſt le premier mérite du ſage; il faut raiſonner avec force, mais ne pas décider impérieuſement. Cela vient de ce qu'on veut être tranchant, l'on croit qu'il ſuffit de prendre un ton déciſif pour perſuader; ce ton peut aider à la déclamation, mais il ne ſe ſoutient pas à la lecture. Quand on a le livre à la main, on juge des raiſons, et l'on ſe moque de l'emphaſe: l'auteur a beau ſe targuer, on l'apprécie et on réduit ſes argumens à leur juſte valeur. Je m'apperçois que ma lettre eſt bien longue, j'en ai honte, je vous en demande pardon. En finiſſant je n'ajouterai qu'un mot, ce ſont mes vœux pour la conſervation et la proſpérité d'Anaxagoras, tant pour cette année que pour une longue ſuite d'autres.

Sur quoi je prie la Nature et l'Eſprit qui préſident au grand tout de vous conſerver dans leur ſainte garde.

P. S. Pour votre Crillon, il eſt allé crillonner en Ruſſie; il y a un mois qu'il n'en eſt plus queſtion chez nous.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 Février.

SIRE,

Je reffemble au maître de philofophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philofophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colere*, et je conviens avec V. M., au fujet des jéfuites dont elle fe fait le général, que s'il n'y avait point de coupables, il n'y aurait point de clémence. On affure d'ailleurs que les jéfuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour V. M. le tort déjà un peu vieux des jéfuites de Siléfie; et V. M. ne faurait mieux faire que de reffembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, fur-tout quand il fe fauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'eft-à-dire bien fâchés; et d'autant plus fâchés, que V. M. ayant l'honneur et le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'obferve très-bien, qu'être utiles dans fes Etats, fans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui allaient à la meffe et à confeffe. 1774.

Vous prétendez, Sire, que Diderot ne l'eft pas autant; je ne le nierai pas à V. M; mais s'il paffe par Berlin, je défire que V. M. lui permette d'approcher d'elle; j'ofe l'affurer qu'elle jugera plus favorablement de fa perfonne que de fes ouvrages, et qu'elle

1774. lui trouvera, avec beaucoup de fécondité, d'imagination et de connaiſſance, une chaleur douce et beaucoup d'aménité.

Je conviens avec V. M. qu'il y a dans l'ouvrage de M. Helvétius bien des opinions fauſſes et haſardées, bien des redites et des longueurs; que ce ſont plutôt des matériaux qu'un ouvrage, et que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a, ce me ſemble, quelques vérités utiles et bien rendues, et l'ouvrage aurait d'ailleurs quelque prix à mes yeux, ne fut-ce que par la juſtice qu'il rend à V. M.

Notre ſiècle, j'en conviens encore avec V. M., ne vaut pas le ſiècle de Louis XIV pour le génie et pour le goût; mais il me ſemble qu'il l'emporte pour les lumières, pour l'horreur de la ſuperſtition et du fanatiſme, pour l'amour des connaiſſances utiles; et ce mérite, ce me ſemble, en vaut bien un autre.

M. de Guibert, Sire, n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puiſé les leçons dans les ouvrages et les Etats de V. M.; il eſpère que V. M. lui permettra de venir encore l'entendre et l'admirer, quand les circonſtances le lui permettront, et recevoir ſes conſeils ſur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je ſuis perſuadé de toutes les belles choſes que Diderot et Grimm écrivent ſur la Sémiramis du nord. Il me ſemble pourtant que ces Ruſſes, qui, comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à V. M., ſe laiſſent manger à Spa par les chevaux, commencent à ſe laiſſer manger par les janiſſaires. Si V. M ne vient à leur ſecours pour renvoyer les Turcs

et les Ruffes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Ruffes ni Turcs, et ce ferait grand dommage. 1774.
Je me fouviens qu'après la bataille de Zorndorf, où V. M. avait affommé 30,000 Ruffes, un grand Danois me difait froidement: *il n'y a pas de mal; il eft fi aifé à Dieu de refaire des Ruffes!*

J'ai grand défir de lire le dialogue dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et dont la bienheureufe Vierge Marie eft un des interlocuteurs. Ne pourrait-elle pas trouver quelque occafion de me l'envoyer, fans qu'il paffât par les mains des Cerbères?

M. le Comte de Crillon, Sire, eft digne des bontés et de l'eftime de V. M., par fon ardeur pour s'inftruire, par fes connaiffances, par fes vertus, et par fon refpect pour les grands hommes. C'eft le fentiment que vous infpirez, et avec lequel je ferai toute ma vie, ainfi qu'avec la plus vive reconnaiffance etc.

LETTRE CXII.

DU ROI.

Le 11 Mars.

1774. Vous pouvez être entièrement tranquille ſur le ſujet des jéſuites qui ne ſont plus jéſuites que chez moi. Ils ſont plus néceſſaires que vous ne le penſez en France, pour l'éducation de la jeuneſſe dans un pays où les maîtres ſont rares, et où parmi les laïques, on aurait bien de la peine à en trouver, ſur-tout dans la Pruſſe occidentale. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez d'accord avec moi, qu'on ne peut exercer la clémence qu'après avoir été offenſé. Je ſuis fort étonné des remèdes dont le Roi de Sardaigne ſe ſert pour ſes fluxions, et je croirais preſque que c'eſt un conte fait à plaiſir. Pour moi j'ai eu la goutte, dont je me ſuis guéri par le régime, ſans invoquer ſaint Antoine de Padoue. Il eſt bien ſûr qu'un homme qui ſe ſert de remèdes qu'on dit que le Roi de * * * a pris, n'eſt pas fait pour être entouré par des d'Alembert et des la Grange. Notre académie a ſi peu à perdre, que nous devons conſerver les bons ſujets que nous avons, ſans nous en départir.

Les lettres de Péterſbourg nous annoncent que Diderot et Grimm ſont ſur leur départ; leur intention eſt de paſſer par Varſovie, avant de ſe rendre ici ; je ſuppoſe qu'ils pourront arriver au commencement du mois d'Avril; je les verrai certainement à leur paſſage, et je vous écrirai ſur Diderot quand je lui aurai parlé, avec toute la ſincérité que vous me

connaissez. J'aurais souhaité, pour la mémoire du bon M. Helvétius, qu'il eût pu consulter quelques-uns de ses amis sur son ouvrage, avant que de le publier. Il me semble qu'il s'était formé un certain système en fesant son livre sur l'esprit, qu'il a voulu soutenir par ce dernier ouvrage, ce qui a produit les fautes que tous les ouvrages systématiques font ordinairement commettre; c'est faire des efforts inutiles que de vouloir donner aux paradoxes les caractères de la vérité. Je verrai, quand Grimm passera ici, s'il voudra se charger de ce dialogue de la Vierge Marie jouant un si beau rôle. Je crains, quand vous l'aurez lu, que vous ne disiez, n'est-ce que cela? Ce dialogue n'est bon que pour amuser un moment. 1774.

Il paraît ici une nouvelle brochure de Voltaire sous le titre du *Taureau blanc*, écrite avec toute la gaieté et la fraîcheur qu'il a eue dans sa jeunesse; la fin en est édifiante: le taureau redevient homme et même roi. Toutes les fois qu'il a fait des sottises et qu'il les répare, le peuple s'assemble autour de son palais et s'écrie, vive notre grand roi qui n'est plus bœuf! Si vous n'avez pas cet ouvrage à Paris, il y aura moyen de vous le faire tenir par la même voie. J'attends ici le non-converti Guibert, qui sera bien reçu lui et sa tragédie, et je ne doute pas que cet ouvrage, dont quelques personnes m'ont parlé, ne mérite d'être approuvé. Pour M. de Crillon, il a eu le nez gelé à Pétersbourg: mais heureusement à l'aide de la neige on le lui a sauvé; il doit repasser ici ce printemps, dirigeant sa route par la Laponie, la Suède et le Danemarck: lui et le Prince de Salm pourront bien revenir glacés ici; nous aurons tout le soin

1774. poffible de les dégeler, et de les remettre, s'il eft poffible, dans leur état naturel. Pour moi, qui ne fuis point à la glace et qui vous eftime très-chaudement, je fais des vœux pour que le grand Demiurgos protége Anaxagoras, et fur ce etc.

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 Avril.

SIRE,

Ce n'eft point pour V. M. que je crains le rétabliffement des *ci-devant foi-difant jéfuites*, comme les appelait le feu parlement de Paris; quel mal en effet pourraient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les Français et les Suédois réunis, n'ont pu dépouiller d'un feul village? Mais je crains, Sire, que d'autres princes que vous, qui ne réfifteraient pas de même à toute l'Europe, et qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'ayent un jour la fantaifie de vous en emprunter de la graine pour la reffemer chez eux. Je déferais, Sire, que V. M. fît un édit, pour défendre à jamais dans fes Etats l'exportation de la graine jéfuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore fi on a défendu à M. de Guibert l'exportation de fa perfonne dans les Etats du nord; mais je fais qu'il n'aura pas l'honneur de faire fa cour cette

année à V. M., comme il le désirait et l'espérait. Il souhaitait ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il souhaitait sur-tout de revoir le Dieu qui fait mouvoir cette belle et grande machine, et de soumettre sa tragédie du Connétable de Bourbon au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars. 1774.

M. le comte de Crillon sera plus heureux, Sire; il aura le bonheur de revoir V. M., il lui dira des nouvelles de ces Russes qui devraient bien faire la paix, et de ces Suédois qui feront bien de ne point faire la guerre; mais ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de V. M., et lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau M. le Comte de Crillon aux bontés de V. M.; j'ose lui répéter, que plus elle le connaîtra, plus elle l'en trouvera digne, et qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse française, qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressait de revenir en France: j'aurais fort désiré que V. M. l'eût vu et jugé, et je suis persuadé qu'il lui aurait plu, par la douce chaleur de sa conversation et par l'aménité de son caractère.

Je suis chargé, Sire, de présenter à V. M. une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé M. de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'académie des belles-lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il est à cet âge ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à

1774. cinquante, mais avec plus de goût et d'efprit que ces Meffieurs. Il ferait très-flatté d'obtenir une place d'affocié étranger dans l'académie que la protection de V. M. rend fi floriffante. Il vient de donner un ouvrage fur Homère, que tous les favans regardent comme un prodigne de favoir et de travail, et qu'il prendrait la liberté de préfenter à V. M., s'il ne craignait que le grec dont cet ouvrage eft hériffé, ne la fît reculer deux pas en arrière. J'ofe affurer à V. M. que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la lifte de fon académie; et je lui demande cet honneur pour M. de Villoifon.

Je ne fais fi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. du poëme de *Guillaume*, qui m'a paru intéreffant et bien écrit; l'auteur défire de le perfectionner par les confeils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles : il fouhaiterait en conféquence de faire le voyage de Paris; et je fuis perfuadé, Sire, que ce voyage ferait très-avantageux pour M. Bitaubé, que fon poëme y gagnerait beaucoup, ainfi que d'autres ouvrages qu'il fe propofe de publier, et qu'il recueillerait à Paris de nouvelles richeffes littéraires dont il pourrait faire un très-bon ufage dans fes travaux pour l'académie.

J'attends, Sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui V. M. fait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui m'a fait beaucoup rire; le grand Roi qui n'eft plus bœuf, les prophètes changés en pies, et qui n'en parlent que mieux, et mille autres traits de gaieté, font inconcevables dans un homme de 80 ans, et

dans l'auteur de la Henriade et d'Alzire Il faut dire avec Térence: *Homo homini quid præstat! Qu'il y a de la distance entre un homme et un autre!* Ce proverbe, Sire, est plus fait pour V. M. que pour personne. Ceux qui, comme moi, sont dans la classe commune, ne peuvent même espérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'est un sentiment qu'ils partagent avec tout le reste de leur malheureuse et chétive espèce. 1774.

Leur consolation est d'avoir des pareils, même dans les espèces, comme l'on dit, les plus haut hupées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à V. M. de la dévotion d'un certain prince d'Italie à St. Antoine de Padoue est très-vrai, et n'est que trop vrai, malheureusement pour ce prince, et heureusement pour l'académie de Berlin, qui conservera M. de la Grange, et qui se passera de St. Antoine de Padoue.

V. M. a sans doute déjà appris que M. de la Grange vient de remporter, pour la cinquième ou sixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de notre académie des sciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent si éminent et si rare, et plus estimable encore par sa modestie et par la douceur de son caractère que par son savoir et son génie.

Je m'aperçois, toujours trop tard, que j'abuse du temps précieux de V. M., et je finis en lui renouvellant les très-humbles assurances de la vénération profonde et de l'attachement inviolable avec lequel je suis etc.

LETTRE CXIV.

DU ROI.

Le 15 Mai.

1774. TANT de fiel entre-t-il dans le cœur d'un vrai fage? diraient les pauvres jéfuites, s'ils apprenaient comme dans votre lettre vous vous exprimez fur leur fujet. Je ne les ai point protégés tant qu'ils ont été puiffans; dans leur malheur je ne vois en eux que des gens de lettres qu'on aurait bien de la peine à remplacer pour l'éducation de la jeuneffe. C'eft cet objet précieux qui me les rend néceffaires, parce que de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres: auffi n'aura pas de moi un jéfuite qui voudra, étant très-intéreffé à les conferver.

Depuis que je vous ai écrit, un grand phénomène encyclopédique en décrivant une ellipfe, a frifé les bords de notre horifon; les rayons de fa lumière ne font pas parvenus jufqu'à nous; les aftronomes de Stettin l'ont obfervé et ont calculé fa marche, qui fe dirigeait fur Hambourg; les obfervateurs de la Haye l'ont depuis vu fur leur horifon, d'où fon influence bénigne s'eft répandue fur les libraires hollandais. Pompée fut affez heureux pour voir et pour entendre Pofidonius, quoique le philofophe eût la goutte; pour moi je n'ai vu ni entendu le grand Diderot,

a quoiq u'il fût plein de fé; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Athènes, et la fatalité encyclopédique qui décide du deſtin des hommes, ne m'a pas favoriſé, apparemment parce que je protège les jéſuites. Votre brave Crillon après avoir crillonné en Ruſſie, en Finlande, en Laponie, en Suède, en Danemarck, vient d'arriver à Berlin. Je m'imagine qu'il faudra l'échauffer pour refondre tout l'air congelé qu'il a reſpiré en chemin; il voyage en compagnie d'un Prince Salm, qui eſt fort aimable et qui a remporté l'approbation de toutes les cours où il s'eſt produit. Votre ** peut avoir des qualités occultes admirables, mais on le trouve un peu ennuyeux, et il n'y a que les bâilleurs qui s'amuſent avec lui. Ce n'eſt pas moi qui parle; pour avoir vu un homme une fois, on ne décide pas de lui, mais c'eſt le public qui juge ainſi, et je ne ſuis que ſon écho. J'attendrai intrépidement M. Guibert et ſa tragédie, tant que le Ciel me donnera vie, diſpoſé à applaudir à l'un et à l'autre autant que les élans d'amiration peuvent s'exhaler d'une ame tudeſque. Vous le ſavez, le père Bouhours l'a dit, que nous avons la forme furieuſement enfoncée dans la matière; il faut des ſecouſſes fortes pour mettre nos fibres groſſières en vibration, et encore quand nous avons cette perception, elle n'eſt pas de la vingtième partie auſſi forte que les tranſports et les extaſes et les convulſions qu'éprouve l'ame d'un petit-maître français; ſon ſang eſt du vin de Champagne mouſſeux, ſes nerfs ſont plus fins que des toiles d'araignées, ſon *ſenſorium* eſt auſſi facile à ébranler qu'une girouette au ſouffle du zéphir. C'eſt à de tels juges qu'il faut offrir du 1774.

1774. beau, de l'élégant, du parfait, et non à des maſſes à demi animées.

Notre académie ne doit pas être rangée ſous cette catégorie, elle eſt compoſée d'étrangers qui ont le droit de penſer et qui peuvent avoir quelques prétentions modeſtes à l'eſprit. Votre M. la Grange brille par des choſes admirables, des *a* plus *b* auxquels je n'entends goutte, ni le Roi de * * * non plus. Je ne ſais ſi ce dernier ſe livre à préſent à la dévotion tranſcendante et myſtique; au moins étant encore Duc de Savoie il n'y penſait pas Je le plains, c'eſt tout ce que je puis faire; car la grande dévotion ou des tranſports au cerveau ſont à mon ſens des ſynonymes, ſi la dévotion n'eſt pas pire; car elle reſte, et les tranſports ſe perdent auſſi tôt que la fièvre eſt calmée. Mais pour en revenir à notre académie, je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaiſir le nouveau confrère que vous lui offrez; il leur ſera propoſé, et muni de votre recommandation, l'académie aurait auſſi mauvaiſe grâce à le refuſer, que ſi Charles XII eût rejeté un officier approuvé par le grand Condé. Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois d'un valétudinaire, qui tant que durera ſon exiſtence, s'intéreſſera au ſort et à la proſpérité de l'Anaxagoras moderne. Sur ce etc.

LETTRE CXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 Juillet.

SIRE,

La dernière fois que V. M. me fit l'honneur de m'écrire, elle était près de partir pour toutes ses revues. 1774.
Je les crois finies actuellement, et V. M. de retour dans sa retraite philosophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveler mes profonds respects et ma vive reconnaissance.

Il s'est passé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. Nous en attendons les suites, politiques, civiles, morales, littéraires, philosophiques, et sur-tout économiques. On nous en promet beaucoup, et c'est de quoi nous avons le plus de besoin. L'inoculation du Roi et de la famille royale, à laquelle on était bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raison est écoutée, et donne tout à la fois bon espoir et bon exemple. Qu'on nous préserve de la guerre, des fanatiques et des fripons, et tout ira bien.

Je ne pense pas qu'on redemande jamais de France des jésuites à V. M. Je plains bien l'Allemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans pour l'instruction de la jeunesse. V. M. ne me rend pas justice, si elle croit que j'ai du fiel contre eux. Personne au contraire ne s'est élevé avec plus de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette

1774. efpèce ont été traités en France. Mais je voudrais qu'en rendant les particuliers auffi heureux qu'ils peuvent l'être fans fe mêler de rien, on ne fournît jamais au corps les moyens de renaître, fur-tout dans les pays où il ne peut être que dangereux, et où il n'a jamais été autre chofe. Si tous les princes étaient des Frédérics, je verrais l'Europe pavée de jéfuites fans les craindre ou fans m'en foucier; mais les Frédérics paffent, et les jéfuites reftent.

Je fuis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, n'ait fait que rafer l'horifon de Berlin. Je fuis perfuadé que V. M. en l'obfervant de plus près, l'aurait trouvé digne de quelque attention. Je l'avais fort exhorté et fort invité à fe laiffer voir du plus grand aftronome de notre fiècle; je l'avais affuré que les lunettes de cet aftronome étaient très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'aftronome, et j'en fuis fâché. Car je fuis bien fûr que l'aftronome n'aurait pas été mécontent de fon obfervation, et qu'il m'aurait fait l'honneur de m'écrire: j'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique*.

Le jeune Crillon n'eft pas un auffi grand phénomène, mais j'ofe affurer V. M. qu'il n'en a pas moins fon prix, et je défirerais fort auffi que V. M. eût pu le juger par elle-même. Si les Ruffes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Ruffes. Je voudrais pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, et dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos Etats. Je ne répondrais pourtant pas que les Ruffes fuffent contens de cette lettre; car affurément

affurément il ne penfe et ne parle pas d'eux comme de V. M. 1774.

Quant à M. de Guibert, V. M. n'entendra pas cette année fa tragédie, il me paraît par le ton fur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage et l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à fa perfonne, et je crois, Sire, que V. M. penferait de même de la pièce. Je vois avec une forte de douleur que V. M. eft depuis quelque temps peu favorable à la nation françaife; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, et perfonne ne voit mieux que moi les atrocités et les abfurdités de toute efpèce qui déshonorent ma chère patrie. Mais Dieu avait dit qu'il pardonnerait à Sodome s'il s'y trouvait feulement dix juftes; et il me femble que la pauvre France n'en eft pas encore à ce point d'indigence et de difette. Si le P. Bouhours a dit une fottife, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que V. M. des jugemens et des écrits du P. Bouhours.

M. de Villoifon me charge de mettre aux pieds de V. M. fon profond refpect et fa vive reconnaiffance. Il attend, ainfi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire, en l'admettant dans fon académie.

Je fuis avec tous les fentimens de refpect, de reconnaiffance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

LETTRE CXVI.

DU ROI.

Le 28 Juillet.

1774. Vous avez deviné juste. Il y a trois semaines que je suis de retour de mes courses et que je jouis ici de la satisfaction de posséder la Duchesse de Brunswic, à laquelle j'ai fait entendre le Duc de Foix et Mithridate déclamés par Aufrène. J'avais appris encore avant mon départ la mort de Louis XV, dont j'ai été sincèrement touché; c'était un bon prince, un honnête homme, qui n'eut d'autre défaut que de se trouver à la tête d'une monarchie dont le souverain doit avoir plus d'activité qu'il n'en avait reçu de la nature. Si tout n'a pas été également bien pendant son règne, il faut l'attribuer à ses ministres plutôt qu'à lui. A présent la malignité publique se déchaîne contre ce bon prince. Que l'inquiétude des Français n'aille pas les mettre dans le cas des grenouilles de la fable que Jupiter punit de leur inconstance; mais c'est ce qu'ils n'ont pas à craindre. On dit des merveilles de Louis XVI; tout l'empire des Welches chante ses louanges. Le secret pour être approuvé en France, c'est d'être nouveau. Votre nation, lasse de Louis XIV, pensa insulter son convoi funèbre. Louis XV également a duré trop long-temps. On a dit du bien du feu Duc de Bourgogne, parce qu'il mourut avant de monter sur le trône, et du dernier Dauphin par la même raison. Pour servir vos Français selon leur goût, il leur faut tous les deux ans un nouveau Roi;

la nouveauté eſt la déité de votre nation, et quelque bon ſouverain qu'ils aient, ils lui chercheront à la longue des défauts et des ridicules, comme ſi pour être roi on ceſſait d'être homme. 1774.

Quel homme eſt ſans erreur, et quel roi ſans faibleſſe? Si j'étais M. de Sartines, je ferais afficher cette ſentence à toutes les places publiques et aux coins de tous les carrefours. Les ſouverains nos devanciers, nous et nos ſucceſſeurs nous ſommes tous dans la même catégorie, des êtres imparfaits, compoſés d'un mélange de bonnes et de mauvaiſes qualités; il n'y a que votre vice-Dieu ſiégeant à la ville aux ſept montagnes qui ſoit infaillible et regardé comme tel par ceux qui ont une foi robuſte. Moi qui ai la foi débile et de petits nerfs comme le Duc de Nivernois, quand je conſidère un Alexandre VI, tyran, barbare, hypocrite et inceſtueux, j'ai de la peine à reconnaître ſon infaillibilité : je range vos Suiſſes du paradis au niveau des autres hommes et cent piques au-deſſous des philoſophes.

Toutes ces réflexions puiſées dans la connaiſſance du cœur humain rendent indulgent, et ce ſupport que les hommes ſe doivent mutuellement, achemine à la tolérance. Voilà pourquoi vos ennemis les jéſuites ſont tolérés chez moi; ils n'ont point uſé du coutelet dans ces provinces où je les protège; ils ſe ſont bornés dans leurs collèges aux humanités qu'ils ont enſeignées. Serait-ce une raiſon pour les perſécuter? M'accuſera-t-on pour n'avoir pas exterminé une ſociété de gens de lettres, parce que quelques individus de cette compagnie ont commis des attentats à deux cents lieues de mon pays? Les lois établiſſent

la punition des coupables, mais elles condamnent en
1774. même temps cet acharnement atroce et aveugle qui confond dans ses vengeances les criminels et les innocens. Accusez moi de trop de tolérance, je me glorifierai de ce défaut; il serait à souhaiter qu'on ne pût reprocher que de telles fautes aux souverains.

Voilà pour les jésuites. A l'égard de M. Crillon, ne vous fâchez pas de ce que je vous ai écrit sur son sujet: je le crois très-vertueux et tel que vous le dépeignez; je ne suis pas assez téméraire pour juger du mérite d'un étranger sans le connaître; j'ai fait le rapporteur de la voix publique et de ce qu'on écrit de lui de Pétersbourg, du Danemark et d'autres lieux qu'il a traversés pendant son voyage. Je me garde bien aussi de prendre M. de Guibert pour un homme indifférent; ce héros quoiqu'en herbe, sauvera peut-être un jour la France et remplira l'univers du bruit de ses exploits. Cela se trouve dans le cas des possibilités, et par conséquent cela peut arriver; pour sa tragédie, je n'en ai pas entendu le mot, je la crois bonne et excellente sur la foi du charbonnier. D'Alembert a du goût, il a approuvé ce drame, donc je dois l'en croire sur sa parole. Pour l'invisible Diderot, je ne sais que vous en dire; il est comme ces agens célestes dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais. Un de ses ouvrages me tomba naguère entre les mains; j'y trouvai ces paroles: *jeune homme, prends et lis.* Sur cela je fermai le livre, comprenant bien qu'il n'avait pas été fait pour moi, qui ai passé soixante ans. Des lettres de Pétersbourg marquent que l'Impératrice lui a fait faire un habit et une perruque, parce qu'il était fagoté de

façon à ne pouvoir pas se produire à sa cour sans cette nouvelle décoration. Si après cette apologie, vous ne me croyez pas encore assez bon Français, j'ajouterai pour ma justification que j'admire beaucoup vos Welches, quand ils ont du bon sens et de l'esprit; que je fais grand cas des Turenne, des Condé, des Luxembourg, des Gassendi, des Bayle, des Boileau, des Racine, des Bossuet, des Deshoulières même, et dans ce siècle des Voltaire et des d'Alembert; mais que ma faculté admirative ou admiratrice étant restreinte à de certaines bornes, il m'est impossible d'englober dans ces actes de vénération, des avortons du Parnasse, des philosophes à paradoxes et à sophismes, de faux beaux esprits, des généraux toujours battus et jamais battans, des peintres sans coloris, des ministres sans probité, des etc. etc. etc. Après cette confession, condamnez-moi, si vous le pouvez; et en ce cas je me ferai absoudre par l'Aretin, qui loin d'admirer rien, passa sa vie à tout critiquer.

1774.

Je ne sais si Paris peut se comparer à Sodome, ou Sodome à Paris; toutefois il est certain que je n'aurais envie de brûler ni l'une ni l'autre de ces villes, et que je dirais avec l'ange Ituriel: si tout n'est pas bien, tout est passable.

Vivez heureux et content sous le règne du seizième des Louis! Que votre philosophie vous serve à vous égayer! C'est le plus grand bien qu'on en puisse attendre, et c'est celui que je vous souhaite sincèrement. Sur ce, etc.

LETTRE CXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 feptembre.

SIRE,

1774. Je crois en ce moment V. M. plus occupée que jamais, et je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de fe conclure entre la Ruffie victorieufe, et la très-fublime et très-méprifable Porte doit donner à V. M. plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que foit la philofophie, je ne fais encore fi elle doit fe réjouir de cette paix, jufqu'à ce qu'elle foit bien affurée que la tranquillité de l'Europe n'en fouffrira pas; car s'il fallait abfolument avoir la guerre, elle aimerait encore mieux la voir entre les Turcs et les Ruffes qu'entre des nations plus dignes de jouir et de profiter des avantages de la paix.

On affure que notre jeune monarque, en cela femblable à fon ayeul, n'aime pas plus la guerre que lui; et toute la France bénit dans fon Roi cette difpofition, fi néceffaire aux peuples; difpofition dont V. M. donne l'exemple, quoi qu'en difent ceux qui ne la connaiffent pas, et qui ne veulent pas fentir que plus l'on hait la guerre, plus on fe tient prêt à la faire avec fupériorité. C'eft ce qui manquait au Roi que nous avons perdu, et fur lequel V. M. penfe avec tant de vérité et de juftice. La fermeté lui manqua; ce défaut a caufé les malheurs de fon

règne ; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son fucceffeur, qui ne règne que depuis quatre mois, montre une volonté bien décidée de faire le bien, et de ne vouloir que d'honnêtes gens pour miniftres. Il y paraît par tous les choix qu'il a faits jufqu'à préfent. Il vient fur-tout de prendre pour Contrôleur général un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de ce royaume ; et fi le bien ne fe fait pas, il faut en conclure que le bien eft impoffible. Les miniftres qu'il a renvoyés étaient l'horreur de la nation, et leur expulfion a caufé une joie univerfelle. D'autres grands fripons, quoique fubalternes, mais dans des places importantes, ont auffi été chaffés ; et comme il en refte encore quelques-uns, le public efpère que le Roi fera enfin maifon nette. Je ne fuis ni enthoufiafte ni flatteur ; mais je fais avec toute la France des vœux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière fi défirable. 1774.

Je ne parle plus des jéfuites ; j'efpère que la conduite de V. M. à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont fi peu pratiquée. Mais tout éloigné que je fuis de leur vouloir aucun mal, au moins comme citoyens et comme hommes, je ferais très-affligé de les voir comme jéfuites dans des Etats où ils pourraient faire à leur aife tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oferont faire dans les Etats de V. M.

Quoi qu'on ait pu écrire de Ruffie, de Danemark même, et de Laponie ou d'Islande fur M. de Crillon, je prends la liberté, Sire, de perfifter dans ce que je penfe de lui, et je fuis feulement fâché que le grand Frédéric ne l'ait pas affez vu pour lui rendre la juftice que des juges affez peu redoutables lui ont refufée.

1774. Quant à M. de Guibert, comme V. M. le connaît, et que les Ruffes et les Islandais n'en ont point écrit de mal, je fuis encore plus tranquille fur le jugement que j'en ai porté, après celui que V. M. en a porté elle-même. Il défirait beaucoup d'aller encore s'inftruire et s'éclairer auprès de V. M ; mais M. le duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvaifes raifons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, et je conviens que tout ce que V. M. en dit n'eft que trop vrai. Cependant je crois que nos fottifes et notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère ; et ce qui étonnera peut-être V. M., c'eft que pendant plus de fix femaines que les fpectacles ont ceffé à Paris, depuis le commencement de mai jufqu'au 15 de juin, perfonne ne les a regrettés, n'y a penfé même, parce qu'on était occupé des grandes efpérances que donnait le nouveau règne, et que le roi commence à réalifer. Tant il eft vrai, ce me femble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles et plus raifonnables, que de grands intérêts dont ils puiffent s'occuper avec plus de férieux qu'ils n'en font ordinairement capables.

Je finis, Sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à V. M., en lui fouhaitant la fanté, la paix, et le bonheur, car elle n'a plus de gloire à défirer ; elle en a de toutes les fortes, et de quoi faire la renommée de plufieurs monarques.

M. de Catt rendra compte à V. M. de ce que j'ai fait à l'égard du fculpteur qui défire d'entrer à fon fervice. Je ne veux point ennuyer V. M. de ce détail.

Je fuis avec le plus profond refpect, etc.

LETTRE CXVIII,

DU ROI,

A M. D'ALEMBERT.

Octobre.

Mes occupations ne ſont pas auſſi conſidérables que vous les imaginez ; la paix conclue avec les Turcs en diminue une partie, et après tout, l'homme eſt né pour l'ouvrage ; l'oiſiveté le rend non-ſeulement malheureux, mais ſouvent criminel. Vous n'avez pas lieu d'appréhender qu'il s'élève de nouveaux troubles dans le nord et vers l'orient de l'Europe. Nos envieux prennent leurs rêves pour des réalités et débitent des ſottiſes ; mais il faut être autant ſur ſes gardes ſur les ſottiſes politiques que ſur les théologales. Votre monarque, s'il aime la paix comme vous le ſuppoſez, pourra en donner des preuves en tranquilliſant ſes voiſins et pacifiant des diſſentions qui ſont près d'embraſer le ſud de l'Europe. Ce prince paraît meſuré et ſage dans ſes démarches ; c'eſt un phénomène rare à ſon âge de réunir et de poſſéder des qualités qui ne ſont que le fruit d'une longue expérience. 1774.

Il paraît ici une pièce en vers ſous le titre de *Louis XV aux champs élyſées.* Peut-être l'avez-vous déjà vue à Paris. Louis y eſt équitablement jugé par Minos ; ce ſont des poliſſonneries, et peut-être eſt-il contre l'étiquette de poliſſonner à l'occaſion de la mort d'un grand monarque ; mais tout ſert à ceux qui aiment à s'amuſer.

1774. Je ne vous parle plus de M. de Crillon, que je respecte et honore comme un preux chevalier. Accordez-moi cependant qu'on peut avoir de bonnes qualités et être un brin ennuyeux, et il accompagnait un prince de Salm qui était réellement aimable : celui-ci attirait tous les regards, on s'entretenait avec lui et on abandonnait l'autre à ses profondes méditations. Il faut creuser votre Crillon pour y trouver ces trésors cachés ; mais tout le monde n'aime pas à creuser, principalement si c'est un oiseau de passage ; tout le mal qui m'en aviendra, c'est que je ne connaîtrai pas à fond M. de Crillon.

J'ai entendu faire l'éloge de M. Turgot. On dit que c'est un homme sage, honnête et appliqué. Tant mieux pour vos pauvres paysans, qu'il soulagera du fardeau des subsides, s'il a des entrailles. Le bon choix des personnes en place est sans doute l'application la plus importante d'un souverain. Pour juger du règne d'un prince, il ne faut pas décider sur un début de trois mois. Je recueille les actions du XVIeme de vos Louis, et si je vis encore deux ou trois ans, ce sera alors que je pourrai dire ce que j'augure de son règne. Je me rappelle les prophéties de Voltaire au sujet du Roi de Danemarck ; elles n'ont pas été heureuses : le plus sûr est de prophétiser après l'événement.

Voici une attestation de la conduite d'un jeune officier ; Voltaire la demande, et je vous l'envoie pour en faire je ne sais quel usage ; elle est du commandant de Wesel : comme elle est en allemand, je vous en envoie la copie vidimée sur l'original. Catt a des coliques, des courbatures, des fluxions, des esquinancies, des hémorrhoïdes, des crampes de

veffie et je ne fais quoi encore ; il ne m'a pas dit le mot du fculpteur, ainfi j'ignore entièrement de quoi il eft queftion. Je fais des vœux pour votre fanté, profpérité et confervation. 1774.

Sur ce etc.

LETTRE CXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 octobre.

SIRE,

MONSIEUR Grimm, qui n'eft de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de V. M. un paquet contenant certain dialogue entre deux Dames, qui chacune de leur côté et à leur manière ont fait une fortune bien grande et bien inefpérée, toutes deux d'ailleurs auffi pucelles l'une que l'autre, et même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti, et me ferait défirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont V. M. me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de fa part. Je ne doute pas que le grand Seigneur qu'on y fait parler, et la grande Reine (car elle avait l'honneur de l'être) qui a l'honneur encore plus grand de fe trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu fufpecte, je ne doute point, dis-je, que ces deux illuftres interlocuteurs ne confervent parfaitement leur perfonnage.

J'aimerais bien mieux lire ce dialogue, que d'être occupé comme je le fuis en ce moment, des *diffen-tions prêtes à embrafer le fud de l'Europe*, dont V. M.

1774. me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrais qu'ils fuſſent tous auſſi pacifiques que V. M., et en même temps auſſi prêts à faire la guerre; c'eſt le plus ſûr moyen de l'éviter. Dieu nous préſerve de ce fléau! Puiſſe-t-il au moins donner le temps à M. Turgot, notre nouveau Contrôleur général, de réparer le mal que nous ſouffrons depuis ſi long-temps! On a eu raiſon d'en faire l'éloge à V. M.; c'eſt aſſurément un des hommes les plus inſtruits, les plus laborieux, et les plus juſtes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, et d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il adminiſtre nos finances. Comme le Roi paraît aimer la juſtice, la vérité, les honnêtes gens, et qu'il déteſte les flatteurs, les fripons et les hypocrites, j'eſpère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé et vertueux, et toute la France le ſouhaite pour le bonheur des peuples et pour la gloire du Roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que ſon prédéceſſeur avait caſſé. Celui qu'on y avait ſubſtitué, était trop mal compoſé pour pouvoir ſubſiſter avec la confiance et la conſidération publiques, néceſſaires à des magiſtrats. Mais l'ancien avait auſſi des reproches très-graves à ſe faire. Il faut eſpérer que la diſgrace où il a été pendant quatre ans, le rendra raiſonnable et ſage. Les fanatiques gémiſſent beaucoup de ſon rétabliſſement. C'eſt une raiſon pour qu'il ne ſoit plus à l'avenir ſuperſtitieux et fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à M. de Voltaire que V. M. a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à M. d'Etallonde, qu'il me paraiſſait attendre avec impatience. Il eſt digne de V. M. de rendre juſtice à la conduite de ce jeune homme, ſi cruellement perſécuté, et je ne déſeſpère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux. 1774.

Toutes les lettres de Rome et d'Italie aſſurent que la mort du Pape eſt un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jéſuitique. V. M. ne pourrait-elle pas fonder pour ces honnêtes gens dans leur collége de Breslau une chaire de pharmacie, dans laquelle ils paraiſſent être ſi verſés? L'élection du ſucceſſeur de Clément XIV. ſera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connaiſſent ſi bien le ſavoir-faire de la ſociété, ne ſe réuniſſent pour engager le pape futur à laiſſer ce tréſor aux princes qui ne vont point à la meſſe, et qui n'auront point à craindre en communiant le ſort du pauvre Empereur, ſi bien régalé par le frère Sébaſtien de Monte-pulciano.

Je ſuis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'eſt un fidèle ſerviteur de V. M., et bien digne de l'intérêt qu'elle prend à ſon malheur. Je lui écris en détail au ſujet du ſculpteur, ne voulant pas importuner V. M de ce détail. Ce ſculpteur, Sire, a pris le parti d'aller lui-même inceſſamment à Berlin, à ſes propres frais et riſques, pour avoir l'honneur de ſe préſenter à V. M., pour s'aſſurer ſi ſes ſervices lui conviennent, et pour avoir l'honneur de lui propoſer lui-même ce qu'il déſire d'obtenir d'elle en s'attachant à ſon ſervice. Il ſera parti dans le temps où

1774. V. M. recevra cette lettre, et il ne tardera pas à la fuivre.

Je fuis avec le plus profond refpect etc.

LETTRE CXX.

DU ROI.

Le 15 novembre.

J'AI été d'autant plus fâché de la maladie de Catt, qu'elle eft d'un genre fingulier. Des hémorrhoïdes qui ne voulaient pas fluer, l'avaient mis dans l'état de Tiréfias, fans qu'aucune Déeffe s'en fut mêlée. Les chirurgiens, qui fe moquent des maux comme des Déeffes, prétendent le guérir par l'ufage des mouches cantharides qu'on lui applique; il commence à revoir, mais la guérifon n'eft pas encore complette. Peut-être la Vierge l'a-t-elle puni d'avoir fait copier je ne fais quel dialogue, et qu'ainfi je fuis en partie caufe de ce qui lui eft arrivé. Ces fottifes que je vous envoie ne font bonnes qu'autant qu'elles amufent celui qui les compofe et qu'elles font rire ceux qui les lifent; ce font les hochets de ma vieilleffe qui me procurent quelques momens de gaieté.

Je ne fais ce que je puis vous avoir mandé des troubles qui menacent le fud, mais c'eft à Tiréfias à les prédire. Moi, pauvre reclus au fond du nord, je ne fais pas trop ce qui fe fera demain, bien moins encore dans un terme plus éloigné. Pour votre jeune roi, il fe conduit fagement; ce que j'approuve furtout en lui, c'eft la volonté qu'il a de bien faire;

voilà tout ce qu'on peut prétendre de lui. Il a une grande tâche à remplir, et il ne pourra suffire à ses devoirs qu'en se mettant bien au fait des choses et en entrant dans un détail qui lui paraîtra étranger et nouveau, vu l'éducation qu'il a reçue. Que l'ancien parlement revienne, que le nouveau reste, c'est un spectacle qui trouvera en moi un esprit neutre et qui ne décidera qu'après qu'on aura vu la somme du bien ou du mal qui en résultera. Nous autres acataleptiques, ne sommes pas gens à précipiter nos jugemens. Nous sommes convaincus que nos raisonnemens nous trompent souvent, et qu'il n'est presque aucune matière qu'on puisse discuter jusqu'au bout; c'est par une suite de ce scepticisme que je vous prie de ne pas ajouter foi légérement aux calomnies qu'on répand contre nos bons pères; rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoisonnement du Pape; il s'est fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la restitution d'Avignon, personne ne l'en a félicité, et de ce qu'une nouvelle aussi avantageuse au saint siége a été reçue avec autant de froideur. Une petite fille a prophétisé qu'on l'empoisonnerait tel jour : mais croyez-vous cette petite fille inspirée ? Le Pape n'est point mort en conséquence de cette prophétie, mais d'un desséchement total des sucs : il a été ouvert, et l'on n'a pas trouvé le moindre indice de poison, mais il s'est souvent reproché la faiblesse qu'il a eue de sacrifier un ordre tel que celui des jésuites à la fantaisie de ses enfans rebelles. Il a été d'une humeur chagrine et brusque les derniers temps de sa vie, ce qui, avec les débauches qu'il a faites, a contribué à raccourcir ses jours. Voilà

1774.

la société juftifiée, et ce qui en refte n'aura befoin
1774. ni d'arfenal pour le coutelet, ni de pharmacie pour les potions expéditives.

Après avoir fait l'apologie de l'innocence de ces prêtres, il me fera bien permis d'y ajouter celle d'un pauvre officier que je vous ai adreffé; je ne m'attends pas qu'on y faffe attention : ni plus ni moins nous aurons fait notre devoir. Cette abominable fuperftition eft plus enracinée encore en France que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Vos évêques et vos prêtres n'en démordront pas fi facilement; ce ne fera pas la raifon qui les convertira; la néceffité qui les forcera à ne point perfécuter, eft l'unique moyen qui refte pour les réduire à la tolérance. Je fouhaiterais bien que ma lettre fut ouverte et qu'elle tombât entre les mains de votre archevêque; il bénirait Dieu de ce que fa Providence ne m'a pas fait naître fur le trône des Welches, et il en aimerait d'autant plus Louis XVI.

Nous jouiffons ici d'une tranquillité parfaite, et je me flatte que cette heureufe fituation pourra continuer fi l'on eft fage. La paix eft la mère des arts; il faut que le temple de Janus foit fermé pour les cultiver. C'eft le temps que votre fculpteur devait prendre pour venir ici : les morceaux que j'ai vus de fa façon font élégans et de bon goût. Il trouvera d'abord de l'ouvrage en arrivant : pourvu que fa tête foit auffi fage que fes mains font adroites, nous nous comporterons fort bien enfemble.

S'il vous faut des vers, en voici; ce feront vos étrennes, cela eft bon pour amufer un moment et voilà tout. Je n'apprends rien de votre fanté, ce qui

me

me fait ſoupçonner qu'elle eſt bonne : conſervez-la ſoigneuſement, c'eſt l'unique vrai bien dont nous puiſſions jouir. Perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation de Protagoras que le philoſophe de Sans-Souci. 1774.

Sur ce, etc.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

Le 14 décembre.

Le ſculpteur eſt arrivé avec la lettre dont vous avez bien voulu le charger. Nous ferons notre accord et il ne manquera pas d'ouvrage. Je vous ſuis obligé du choix que vous en avez fait. Les morceaux que j'ai vus de lui ſont beaux, et je crois ſur votre témoignage ſa cervelle mieux organiſée que celle de ſon prédéceſſeur. J'aime mieux, s'il faut choiſir, moins d'art et un eſprit tranquille, que plus d'habileté et une inquiétude et une fougue perpétuelle, dont un artiſte déſole tous ceux qui ont à faire à lui. A mon âge la tranquillité eſt ce qu'il y a de plus déſirable, et l'on ſent de l'éloignement pour tout ce qui la trouble.

Grimm qui eſt jeune, penſe autrement. Je le crois tout déterminé à ſe jeter dans les grandes aventures. Je ne m'attendais pas qu'il eût mon portrait en porcelaine, j'ignorais même qu'il exiſtât tel. Il faut être Apollon, Mars ou Adonis pour ſe faire peindre, et comme je n'ai pas l'honneur d'être un de ces

1774. Meſſieurs, j'ai dérobé mon viſage au pinceau autant qu'il a dépendu de moi. Si pourtant vous voulez avoir de cette porcelaine, j'en ferai une petite pacotille à Berlin et je vous la ferai tenir la mieux conditionnée qu'il ſera poſſible. Tiréſias commence à recouvrer la vue, les organes n'ont pas été viciés, ſon mal n'a eu de cauſe qu'un ſang ardent porté avec véhémence à la tête par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes. Voilà des accidens auxquels la malheureuſe humanité eſt aſſujettie. Et qu'on nous diſe après cela, qu'il ne faut pas de philoſophie dans un des pires globes de cet univers; il en faut beaucoup, mais plus pratique que ſpéculative; la première eſt un beſoin, la ſeconde un luxe. Paſſez-moi, mon cher Pythagoras, cette aſſertion en faveur de l'eſtime que j'ai pour vous.

Sur ce, etc.

LETTRE CXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 décembre, anniverſaire de la bataille de Keſſelsdorf.

SIRE,

Il faut, et je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les poſtes d'Allemagne, ſans compter ceux des poſtes de France, ayent été curieux de lire les vers que V. M. me fait l'honneur de m'envoyer; car le paquet qui contenait ces vers, et la lettre du 15 novembre qui y était jointe, ne me ſont parvenus qu'à plus de trois ſemaines de date. Ce retard, joint à un rhumatiſme qui m'a privé pendant quelques jours de l'uſage de mon bras droit, m'a empêché de faire plutôt à V. M. mes très-humbles et très-ſincères remercîmens ſur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'eſt en même temps un ouvrage plein de poéſie et d'imagination, et une ſatire très-piquante et très-philoſophique de tous les déſordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins et les victimes; ſatire qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette eſpèce, celui de n'exagérer rien, et de ne point paſſer les bornes de la juſtice et de la vérité. Je l'ai lue et relue, Sire, avec le plus grand plaiſir: je la relirai encore; c'eſt à V. M. qu'il appartient de donner à ſes pareils de 1774.

si utiles leçons. Je suis ravi de la bonne opinion que
1774. V. M. paraît avoir de notre jeune Roi ; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice et de bienfesance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais, et sûrement je n'aurai jamais rien à lui demander ; mais je fais des vœux pour sa conservation et je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité, que de toute la maison de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône soient précisément les deux qui l'occupent aujourd'hui, le Roi de France et le Roi d'Espagne. Comme notre Roi a le cœur droit et vertueux, on ne craint pour lui ni la séduction des flatteurs, ni celle des fripons ; on ne craint que celle des hypocrites qui pourraient prendre le masque de la vertu ; mais heureusement ces hypocrites ont si maladroitement montré ce qu'ils sont, par la conduite scandaleuse qu'ils ont eue dans la maladie du feu Roi, qu'on est persuadé que le jeune prince les a bien connus, et ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les instituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il se plaint lui-même. On espère au moins qu'il ne leur donnera pas sa confiance.

Nous attendons un pape, et nous espérons qu'il ne laissera de jésuites que dans les Etats de V. M., puisqu'elle veut bien les y souffrir. Je ne suis point étonné que V. M. ne croie pas à l'empoisonnement du pauvre pontife ; elle ne pourrait garder un moment de si habiles apothicaires ; mais toutes les nouvelles d'Italie sont si positives et si bien circonstanciées à ce sujet, qu'il n'est pas possible d'en douter. V. M.

me fait l'honneur de me demander ſi je crois *cette petite fille inſpirée.* Je me flatte qu'elle me connaît affez pour ne pas me ſoupçonner d'ajouter foi à de pareilles inſpirations ; mais ce que je crois plus volontiers, c'eſt que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du Pape, avaient d'avance pris leurs meſures, ou étaient bien réſolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainſi, n'en déplaiſe à V. M., je dirai toujours comme Caton, qu'il faut *détruire Carthage* ; mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoiſonneurs, s'ils ſont convaincus, il ſerait barbare de rendre malheureux, et de réduire à la miſère et au déſeſpoir les individus qui habitaient Carthage, et qu'il faut tâcher de transformer en bons et honnêtes citoyens ceux qui auraient été des jéſuites ambitieux et intrigans. 1774.

J'eſpère que le ſculpteur ſera arrivé, quand V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que V. M. ſera auſſi contente de ſa perſonne, qu'elle me paraît l'être de ſes talens et de ſes ouvrages ; c'eſt un bon Flamand, droit et honnête, qui n'aura rien de plus à cœur que de ſe montrer digne des bontés de V. M. Il a dû remettre à V. M. une lettre dans laquelle je lui demande inſtamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuſer. C'eſt de vouloir bien me donner ſon portrait, fait à ſa belle manufacture de porcelaine, et pareil au portait en petit, très-beau et très-reſſemblant, que j'ai vu entre les mains de M. Grimm. Ce portrait, Sire, ſera pour moi l'étrenne la plus précieuſe que j'aye reçue de ma vie, et le préſent le plus cher dont V. M. puiſſe me gratifier et m'honorer.

1774. Je travaillerai, Sire, avec tout le zèle poſſible, à faire rendre juſtice à l'officier auquel V. M. s'intéreſſe. J'ai déjà fait à ce ſujet, conjointement avec quelques amis honnêtes et auſſi zélés que moi, mais plus conſidérables et plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'eſpère, ne feront pas infructueuſes; mais il faut du temps et de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en ſera temps, je ſaurai faire valoir, ſi je le crois néceſſaire, l'intérêt que V. M. veut bien y prendre, et j'eſpère que ſon nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour vous au commencement de l'année, qui va être, ſi je ne me trompe, la 36e de votre glorieux règne, et qui ne fera qu'accroître les ſentimens d'admiration, de reconnaiſſance et de profond reſpect avec leſquels je ſuis etc.

Fin du Tome premier.

